

Le Samedi

VOL. IX. No 41
MONTREAL, 12 MARS 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

IL Y A SOIXANTE ANS



TOUJOURS LE CŒUR FROID.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 12 MARS 1898

PENSÉES ET MAXIMES

Les savants torturent les faits dans l'intérêt d'un système.

x

On devrait connaître un peu son propre pays avant d'aller à l'étranger.

x

La Modestie touche à peine du doigt ce que la Libéralité lui offre les mains ouvertes.

x

Un nain qui donne la mesure de sa taille, croyez en ma parole, est un nain sous plus d'un rapport.

x

Quel chapitre de hasards, quel long chapitre de hasards les événements de ce monde nous déroulent !

x

De tous les maux, l'incertitude étant le plus tourmentant, il est préférable de savoir à quoi s'en tenir.

x

Il y a mille choses dont les destins ont écrit sur leurs livres qu'on grondera toujours, mais auxquelles on ne remédiera jamais.

x

Que nul homme ne dise de quelles pauvretés il est impossible de tirer quelque idée pour le progrès des connaissances humaines.

x

La différence du poids, et même la différence de l'emballage dans deux vexations du même poids, fait une immense différence dans notre manière de les supporter et de nous en tirer.

x

Comme ce serait un jovial et joyeux monde que celui-ci, n'était-ce labyrinthe inextricable de dettes, de soucis, de malheurs, de besoins, d'affliction, de mécontentement, de mélancolie, de gros douaires, de tromperies et de mensonges.

UN SOLITAIRE.

UN HOMME DES CHAMPS



Mr Jobardin. — Oui, monsieur, tel que vous me voyez, j'ai fait six fois le voyage de Chicago à Montréal.

Sam. — Dans les chars à bestiaux ?

DOUCE REVANCHE



Briquette (en faction derrière la porte). — Je savais bien que j'aurais mon tour et cela ne me coûte que cinq centins.

Nécrologie

Une des plus gracieuses collaboratrices, — collaboratrice trop rare, hélas ! — du SAMEDI, vient de mourir en pleine jeunesse et nous venons, en quelques lignes, donner à sa mémoire un hommage attendri, à son jeune talent un éloge bien mérité.

Mlle Rachel Lestendre, qui a signé, dans le SAMEDI, quelques délicates études du pseudonyme de "Karoli", habitait Yamaska, et sa collaboration, intermittente pour notre journal, s'étendait à toutes les feuilles canadiennes auxquelles, de temps à autre, elle adressait quelques gracieux feuillets.

Frappée par l'impitoyable mort, notre jeune collaboratrice laisse, de son court passage chez nous, tout une jonchée de souvenirs, aux parfums des fleurs des champs, et nous adressons à la famille tant éprouvée par cette irréparable perte, l'expression bien sincère de nos plus respectueuses sympathies.

L. P.

Dans le cours des destinées humaines, le caractère est d'un plus grand poids que l'esprit, la ténacité que le génie. — ANDRÉ LEBON.

CHEZ LE MARCHAND DE VOLAILLES

L'acheteur. — Mon ami, je voudrais avoir, de suite, une jolie grosse dinde bien tendre. Peux-tu me donner ça ?

Le petit garçon. — Oui, monsieur. Si vous voulez attendre une minute, maman descend à l'instant.

CE QUI DEVAIT LUI ARRIVER

Belle maman. — Monsieur mon gendre, vous êtes un fieffé gremlin.

Le gendre (suffoqué). — Oh ! belle maman, pouvez-vous ?...

Belle maman. — Vous m'avez indignement trompée.

Le gendre. — Moi ?...

Belle maman. — Oui, ne m'avez-vous pas dit quand vous avez épousé ma fille, que vous aviez de l'argent qui devait vous arriver ?

Le gendre. — Mais, parfaitement ! Je voulais parler de ce que m'apporterait votre fille quand je l'épouserais.

Notre Nouveau Feuilleton : FANCHON LA VIELLEUSE

Roman inédit — Par JULES MARY

Avec de nombreuses illustrations dans le texte, sera, PROCHAINEMENT, publié dans le "Samedi"

Voici un roman inédit, avec des illustrations également inédites, dues au crayon du célèbre artiste Louis Timayre, que les lecteurs et surtout les lectrices du SAMEDI suivront avec le plus grand intérêt. En effet, c'est une exquise et touchante histoire, racontée avec une émotion, une variété d'intérêts, une intensité dramatique rarement atteintes même dans les plus remarquables œuvres de l'écrivain, aimé du public, qu'est monsieur Jules Mary.

FANCHON LA VIELLEUSE, c'est l'enfant aux prises avec la vie dans ce qu'elle a de plus ardu, de plus difficile.

Contre FANCHON LA VIELLEUSE vont se liquer les bandits les plus pervers, les dangers les plus terribles. Bandits qu'elle vaincra, dangers qu'elle traversera sans y perdre un rayon de sa gloire, une fleur de son sourire : en pleine santé, en plein bonheur.

FANCHON LA VIELLEUSE sera le plus intéressant roman de toute la série qu'a publié le "Samedi".

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXI

LE NID

J'adore les enfants, tout haut, devant eux-mêmes,
Et, voyez si j'ai tort ; un marmot m'entendit
Et, de son air câlin ; " Monsieur, puisque tu m'aimes,
Je te promets, dit-il, de te donner un nid."

Un nid ! sentez-vous bien quelle divine chose ?
Cet ingénu trésor, l'appréciez-vous bien ?
Un enfant, dont le cœur pas plus gros qu'une rose
Peut tenir dans un nid, fait ce présent au mien !

A quelque ambitieux que hante la chimère
De graver à jamais son nom dans le granit,
Un oiseau tiède encor des ailes de sa mère,
Offre tout simplement pour don suprême un nid !

Un nid ! c'est la chaleur intime et le murmure,
La tendresse et l'espoir dans l'ombre palpitant,
C'est le libre bonheur bercé par la ramure,
Bonheur bien enfoui, voisin du ciel pourtant.

Un nid ! mon cher enfant, il me vient une larme,
Tant ce petit mot-là m'est allé droit au cœur ;
Comme un chatouillement dont on souffre avec charme,
De mes vœux fatigués il émeut la langueur.

Ce mot a rencontré dans l'infini de l'âme,
Une oasis profonde, et soudain découvert
La source qui répand la fraîcheur sur la flamme,
Et fait pour un moment oublier le désert...

SULLY-PRUDHOMME.

INSTANTANÉS

CIMETIÈRE

Sur un saule flexible que balance un vent léger, deux colombes chantent amoureuxment. — Le soleil fait courir des feux étranges sur leur plumage blanc comme les neiges en décembre. — Or le cimetière s'étend tout là-bas, avec ses tombes éparses sous le manteau des arbres jaunis. — Et le saule plié pleure ses longues branches sur l'homme-souverain et sur sa puissance brève.

* *

Les colombes chantent, ignorantes de la mort qui les entoure. — Et leur roucoulement monte dans le ciel immuablement bleu. — Cependant, sur les tombes closes depuis peu, des cierges brûlent et des flambeaux ruissellent de fausses larmes de cire tiède.

* *

Le jour s'achève à l'horizon, le ciel se teint de lueurs violettes. — Bientôt, la lune au travers des arbres brode sur les tombes de mouvantes formes. — Et les colombes poursuivent encore leur songe de vie qui monte s'écartant des tombes fraîchement remuées.

* *

La nuit est grande. — Les colombes s'apaisent. — Un silence effrayant s'étend très loin. — Le ciel scintille. — On entend comme des musiques sourdes. — Les fleurs se raniment. — L'obscurité s'éclaire. — Et sur les tombeaux déserts il pleut des atomes d'étoiles.

LÉON BARRÉ.

Le pire effet de nos maladies morales est de nous ôter l'envie de nous en guérir. — G.-M. VALTOUR.

PERSONNE

Muzodor (s'éveillant en entendant un bruit dans sa chambre). — Y a-t-il quelqu'un ici ?

Le voleur. — Non, monsieur !

Muzodor. — Alors, c'est que je me suis trompé, (et tranquillement il se retourna et s'endormit du sommeil du juste).

CE QUE'ELLE DIRAIT

Lui. — Et que diriez-vous si je vous embrassais ?

Elle. — Je dirais : Mieux vaut tard que jamais.

LA PLUS HAUTE

L'institutrice. — Que voyez-vous de plus haut dans la nature ?

L'élève. — La girafe, mademoiselle !

LA MÊME CHOSE

Bouveau. — Alors il s'est marié comme cela, à la hâte. Et s'est-il repenti à loisir ?

Rouveau. — Non, il s'est aussi repenti à la hâte.

LAQUELLE

L'oncle Vieuxcoing (qui est très riche, collectionneur de médailles, et très malade dans le moment). — Henri, j'ai fait hier mon testament et je te laisserai, si je viens à mourir, ma collection de monnaie.

Henri (vivement). — Laquelle, mon oncle ? Celle qui est à la banque ou celle de votre cabinet ?

QUESTION DE PROPRIÉTÉ

La dame de la maison. — Mais, Brigitte, je vois bien que vous ne vous êtes pas lavé les mains avant de vous mettre à faire le pain ?

Brigitte (tranquillement). — A quoi bon, madame, puisque c'est du pain bis ?

La dame. — Mais, cela ne fait rien, c'est une question de propreté et...

Brigitte. — Ne craignez rien, madame, je me laverai les mains aussitôt que j'aurai terminé.

SIMPLE PROGRAMME

Le missionnaire. — Il faut toujours penser à la mort, mon ami. Que feriez-vous, par exemple, si la fin du monde devait arriver dans dix jours ?

Le tramp. — Je l'attendrai.

UNE QUI EST COURAGEUSE

Lui. — Dites, mademoiselle Anna, que feriez-vous si je vous embrassais ?

Elle (étonnée). — Je... ne prends jamais de mesures avant que les circonstances se produisent.

Lui. — Et si la circonstance se produisait maintenant ?

Elle (courageusement). — Je la regarderais face à face.

UN DRAME ÉMOUVANT

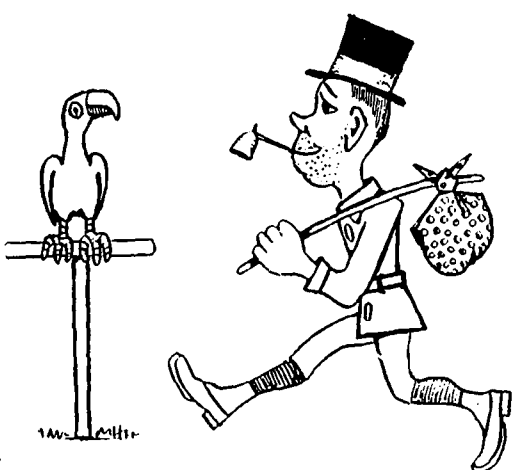


Lui. — C'est absolument touchant !

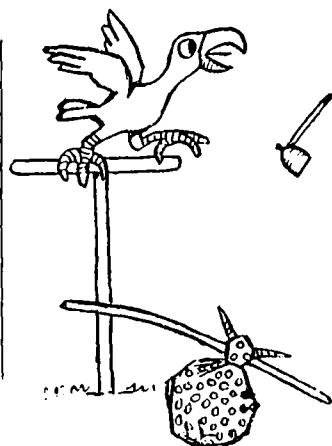
Elle. — Ah... oui... Cela me fait... pleurer comme une... fontaine.

(Il paraît que le joueur de basse s'est plaint au directeur que la couverture faisait eau.)

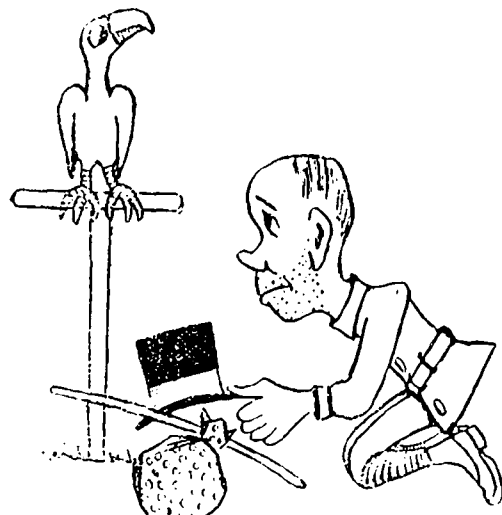
LES DÉBUTS DE PAT A NEW-YORK



I
Pat. — Hello !... Voici un bien bel oiseau. Ça doit être une poule de ces pays-ci et je m'en vais l'attraper.



II
Le perroquet. — Ah, mon véreux d'Irlandais ! Qu'est-ce que tu veux, bas de soie ?



III
Pat. — Excusez-moi, monsieur ; je vous prendrais pour un oiseau.

PAS DE FORCE



Monsieur (crispé). — Comment, tu veux que je paie \$10 pour un billet de saison à ces affreux concerts? Des concerts où je ne vais jamais! Non, pas de ça, madame Extravagante. Penses-tu donc que je suis en argent!

(10 minutes après.) Madame. — Je crois, Henri, que tu ne te connais pas beaucoup en fait de Lacrosse, n'est-ce pas?

Monsieur (vexé). — Comment ça? Moi, ne pas m'y connaître? Mais qui s'y connaîtrait, alors? N'ai-je pas assisté à toutes les parties un peu intéressantes qui se sont données l'été dernier?

SONNET DE FÊTE

A mon cher Jules Henry.

Ami, le temps s'en va rapidement, la vie
S'use, et de tous nos espoirs il ne reste plus rien ;
Notre orgueil de rimeur, notre foi de chrétien,
Tout s'effondre! et plus d'un de nous déjà dévie.

Notre rêve — autrefois le but et le soutien —
Qui rendait nos cœurs forts et notre âme ravie,
S'effrite, sans laisser même la moindre envie...
— Quel est celui de nous qui put sauver le sien?

Tout passe — excuse-moi de t'assombrir la fête! —
Mais hélas! c'est ainsi que l'existence est faite.
Et pourtant une fleur trône sur ces débris :

C'est notre amitié tendre que rien n'entame,
Le meilleur, le plus cher, le plus sûr des abris —
Car je t'aime toujours et de toute mon âme!

FERDINAND HUARD.

LA BOURRICHE D'HUITRES

Le vieux docteur souleva, avec des précautions infinies, la fiole poudreuse, vêtue de toiles d'araignée. Un vin d'or jaillit dans les verres.

— Goûtez cela! nous dit-il, c'est de la vraie coulée de Serrant, de l'ambrosie en bouteille. Et bien authentique, car mes dix flacons me furent légués par l'abbé Marteau, et il s'y connaissait, celui-là!...

Il reposa son verre sur la table d'ardoise, criblée de soleil, et rêva quelques secondes, les yeux errant sur le jardin, découpé en carrés bordés de buis, où les abeilles dansaient dans la lumière blonde. Puis, toutes les fines rides de son excellente figure riront soudain, quelque reminiscence égayant sa mémoire.

— Quel homme c'était! fit-il tout à coup, avec admiration. On n'en voit plus de tels, pas plus qu'on ne goûte de vins comparables à ce cru là... C'est peut-être parce que je vieillis, mais tout me semble aujourd'hui falsifié, les choses et les gens!... Le raisin est empoisonné par cent maladies et des remèdes au vert-de-gris: sans doute, c'est à cause de cela qu'on ne sait plus rire... On s'imagine être plus édifiants avec des figures renfrognées et des airs funèbres!... Ah! si l'abbé Marteau était encore de ce monde, il saurait bien prouver que la foi et la charité ne sont point incompatibles avec la joie de vivre et une franche gaieté.

C'était un brave cœur et un prêtre dévoué; cela ne l'empêchait pas de se montrer le plus joyeux compagnon du monde. Il avait été aumônier militaire, ce qui justifiait la brusquerie de ses manières et la vivacité de son langage. Ses bons mots couraient le diocèse, et il était connu partout, aussi bien que son cheval, un ancien bidet de hussard, mis à la réforme, qui dansait en mesure et prenait le pas, chaque fois qu'il entendait la musique militaire... Ah! dame, tout cela remonte loin... Vos grands-pères portaient encore des culottes fendues et vos grand-mères dormaient dans leurs langes... Les chemins de fer ne coupaient pas les campagnes de leurs grandes

lignes brutales, et les communications étaient difficiles... Aussi chaque curé de campagne possédait-il une haquenée ou un baudet, pour circuler d'une paroisse à l'autre, quand l'humeur voyageuse le talonnait.

Chaque fois que le bruit des originalités du curé de Rinozé arrivait à l'évêché, les grands vicaires levaient au ciel leurs yeux et leurs bras austères, en criant au scandale. Mais Mgr de Maryl humait une prise de tabac d'Espagne avec bonne humeur.

— Bah! disait-il, ce sont là peccadilles qui ne valent pas même une rissolée en purgatoire.

Et il invitait le coupable à déjeuner... Si bien que l'abbé Marteau, couvert de cette haute protection, donnait un libre cours à sa verve facétieuse...

Je ne sais plus comment il advint qu'il se brouilla avec le curé de Sainte-Gaudelle, son voisin, et les péripéties de cette guerre d'escarmouches nous amusèrent prodigieusement, nous autres, jeunes gens, qui ne demandions qu'à rire. Point de bon tour que l'abbé Marteau ne jouât à son antagoniste, qui, sec et bilieux, rageait à souhait. Il arriva qu'un jour de Saint-Martin, le curé de Sainte-Gaudelle réunit quelques amis pour fêter son bienheureux patron, et eut l'idée de leur servir des huîtres. C'était, en ce temps-là, un régal peu ordinaire pour les habitants de l'intérieur des terres, comme on disait. Il fallait aller les quêrir jusqu'à la ville voisine, où elles arrivaient par bateaux. L'abbé Laurent dépêcha au chef-lieu son jardinier et sa carriole, le matin de la fête, et Bastien remplit sa mission pour le mieux.

Comme il revenait, il s'arrêta devant une hôtellerie, sise à mi-chemin, afin de donner un picotin à Coco. Le curé de Rinozé, qui flânait sur la route, pendant que le maréchal ferrait sa jument, s'en vint rôder autour de la voiture, et flaira le panier, tout aiguillonné de curiosité.

— Holà! dit-il, maître Bastien, qu'emportes-tu donc dans cette grande bourriche d'où sortent des herbes marines?

— Quelqu'chose de rare, allez! M'sieu le curé, sauf respect! fit le garçon. Des huîtres que j'ons été chercher pour la fête de mon maître!

Des huîtres! Le nez de l'abbé Marteau se tendit, affriolé!... Satan, qui n'est jamais loin, vit le trouble du curé, et accourut pour lui souffler une maligne inspiration.

— Dis-moi, Bastien! observa-t-il gravement, as-tu bien suivi toutes les instructions qu'on t'avait données? Es-tu certain de n'avoir rien oublié? Tu sais que les huîtres sont chair fragile, et qu'un rien suffit pour les gâter... As-tu surtout songé à les faire effiler?

Les sourcils de Bastien remontèrent jusqu'à ses cheveux, et il resta bouche bée, les bras ballants, fixant sur le curé ses yeux écarquillés.

— Ma finte! bégaya-t-il, j'ons point pensé là dedans! C'est que, voyez-vous bien, m'sieu le curé, j'connaissons pas grand'chose à c'te marchandise-là!...

— Malheureux! s'écria l'abbé Marteau, tout sera perdu en arrivant! Ton maître va joliment te bénir!

— Eh ben! me v'là frais! gémit Bastien en se grattant éperdument le crâne de ses cinq doigts.

Le curé de Rinozé parut réfléchir profondément.

— Tiens! fit-il soudain avec rondeur, tu me fais pitié!... Je vais t'arran-

PAS DE FORCE — (Suite et fin)



Madame. — Comment peux-tu t'y connaître tant que ça? A combien de parties as-tu donc assisté?

Monsieur (tourdiement). — Presque à toutes, je pense; 60 au moins, en tous cas.

Madame (ironique). — Ah, oui! 60 parties à 75c d'entrée font \$45, et à 50c pour voitures, cigares et buvettes cela fait environ \$30, soit \$75 au total et tu oses m'appeler madame Extravagante parce que je te demande de m'avoir \$10 de billets de concert pour toute une saison?

Madame (à mi-voix, comme elle sortait majestueusement du salon tenant son \$10). — Et dire que cet homme là vient de solliciter du gouvernement un emploi dans la diplomatie!

ELLE N'Y A RIEN COMPRIS DU TOUT



Mme Rouleau (par la fenêtre). — Est-ce toi, Joseph ?
 Rouleau. — Non, madame... Excusez-moi, mais j'ai fait erreur... Je reconduisais chez lui Rouleau qui était... saoul... comme un pavé... et je l'ai laissé chez... moi... alors je suis venu ici tout... de même. C'est la même... chose... mais ce n'est pas la même... maison... voilà.

ger cela, si toutefois il n'est pas trop tard, pendant que tu casseras une croûte en buvant cette chopine à ma santé. Apporte-moi le panier dans cette petite salle à côté, et garde-toi d'entrer pendant que j'opérerai, car rien ne crains les courants d'air comme ces bêtes-là !..."

Bastien, le cœur allégé, se confondit en remerciements, et l'obligant curé se mit tout de suite à la besogne. Et pendant que le jardinier, tout en mangeant un morceau de lard sous le pouce, devisait avec la servante joufflue, que les moineaux pépiaient sur les toits, que les marteaux tintaient clair sur l'enclume, et que le glorieux soleil de la Saint-Martin réchauffait tous les cœurs, le bon abbé Marteau, la face épanouie, étalait les huîtres de la bonne et unique manière, en les enfilant prestement dans son gosier, qu'il gargarisait de temps à autre d'une larme de vin d'Anjou !... Jamais tâche ne fut menée avec plus d'entrain !... Les deux cents mollusques passèrent ce détroit le plus lestement du monde, sans que la conscience ni l'estomac du coupable en fussent incommodés.

Pour la première fois il soupira quand, apercevant le fond du panier, son œil attristé put compter les survivantes. Plus que trois, puis deux seulement ! Oh ! la dernière surtout, blanche, grasse à miracle, combien il la dégusta lentement, les yeux mi clos, la retenant de la langue pour pénétrer son palais de cette saveur onctueuse !... Mais bientôt, hélas ! il ne lui en resta plus que le souvenir...

Il rangea, en bon ordre, dans le mannequin, les valves disjointes, tout en méditant sur la brièveté des jouissances terrestres, et rendit grâce à Dieu d'avoir créé des choses si délectables, afin de réjouir notre passage en cette vallée de misère. Puis il rendit à Bastien la bourriche dûment ficelée.

"Surtout, marche au pas pour éviter de les secouer, lui recommanda-t-il. Va, tu as de la chance que je me sois trouvé là !... Et il ajouta, avec la mélancolie des grandes âmes méconnues : Mais ton maître est si mal disposé pour moi qu'il ne me saura pas gré de ce service !..."

Bastien l'ayant assuré de sa reconnaissance personnelle, chacun s'en fut de son côté. Le jardinier et Coco, l'un tirant l'autre, arrivèrent avec une grande heure de retard. Les invités, affamés, attendaient les huîtres avec la plus cuisante impatience, et la cuisinière sentait ses cheveux blanchir devant son déjeuner, en train de se dessécher.

Aussi fit-on une ovation au précieux panier. En grande pompe, avec une escorte d'honneur, on l'apporta sur la table, au beau milieu de la nappe blanche. Tous les yeux luisaient, en caressant les flancs rebondis de la bourriche, et les cœurs sautaient d'émotion.

Les couteaux cliquetèrent, comme dans un branle-bas de combat, quand le maître du logis, ayant enlevé le couvercle, écarta les algues humides... Mais le curé de Sainte Gaudelle tomba soudainement assis, comme foudroyé, blême d'horreur en apercevant les coquilles vides. Tout le monde se leva tumultueusement, et un même cri éclata, autour de la table :

"C'est encore un coup du curé de Rinozé !"

Et quand le récit du malheureux Bastien, tout ahuri, eut confirmé cette supposition, le tapage redoubla. Quelques-uns riaient de bon cœur, mais les autres s'emportaient dans des rériminations sans fin, avec toute l'amertume de l'appétit déçu, et fautaient ainsi de façon beaucoup moins plaisante que l'abbé Marteau.

Le curé de Sainte Gaudelle y gagna la jaunisse ; celui de Rinozé n'eut pas même une indigestion.

— Ce qui prouve, conclut quelqu'un, qu'entre deux péchés, il faut choisir le plus agréable !

MIRANDA.

LA RÉSURRECTION D'UN MORT

L'éditeur. — Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?
 Le visiteur. — Je suis le colonel Smith et dans votre numéro de la semaine dernière vous avez écrit que j'étais mort. C'est tout au long dans la colonne des décès.
 L'éditeur. — Bah !
 Le visiteur. — Comme vous pouvez constater que je suis bien vivant, je viens vous demander de bien vouloir rectifier cette information.
 L'éditeur. — Au désespoir, colonel, mais nous ne rectifions jamais rien dans mon journal.
 Le colonel (suffoqué). — Pourtant !...
 L'éditeur (conciliant). — Cependant, pour vous être agréable, vous figurez demain dans la colonne des naissances.

GUÉRISON FACILE

Le docteur. — Si vous voulez que votre femme revienne à la santé il faut qu'elle prenne de l'exercice, beaucoup d'exercice. Qu'elle sorte tous les jours au moins deux heures et par n'importe quel temps.
 La mari. — Mais, docteur, c'est qu'elle ne veut absolument pas bouger de la maison. Je ne sais vraiment que faire ?
 Le docteur. — C'est bien simple, pourtant. Donnez lui de l'argent tous les jours, qu'elle puisse magasiner à son aise.

LE TEMPS DE RÉFLÉCHIR

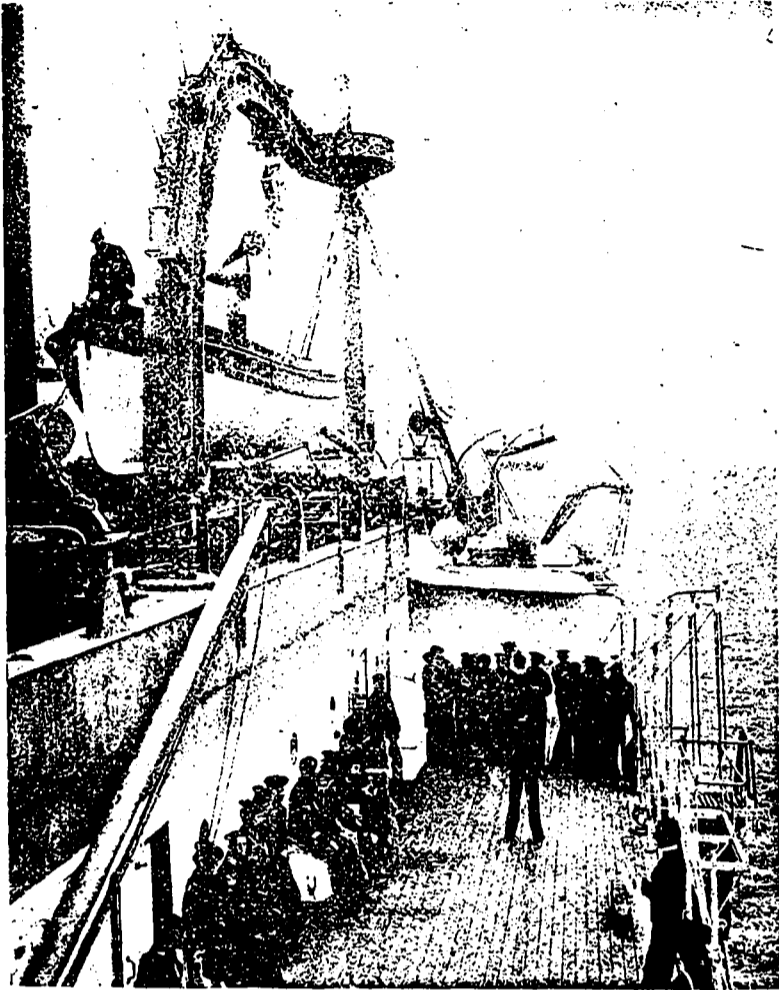
Le jeune amoureux. — Monsieur, je viens vous demander la main de votre fille, je ne puis absolument pas vivre sans elle.
 Le père. — Comme ça tombe ! Moi qui ne puis absolument pas vivre avec elle. Prenez-là, jeune homme, prenez-là, je vous la donne de grand cœur. A quand la noce ?
 Le jeune amoureux (se dirigeant vers la porte). — Au plus... prochain jour... monsieur, donnez moi seulement le temps de réfléchir.

COMPAGNONS DE CABINE

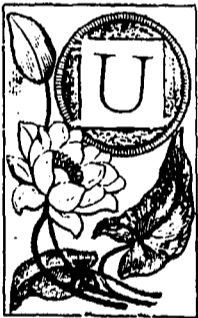


Monsieur Jos... — Eh ! là-bas, l'homme ! Allez-vous bien finir de vous servir de ma brosse à dents !
 L'homme. — Je vous demande pardon, monsieur ; je pensais qu'elle appartenait au bateau

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



L'AVANT DU "MAINE".



UNE des plus terribles catastrophes que les marins modernes aient eues à enregistrer est bien certainement l'explosion du "Maine," croiseur de deuxième classe de la marine américaine.

C'est le 15 février, à 10 heures du soir, que le "Maine," qui était ancré en rade de la Havane, sautait en l'air et coulait, engloutissant la moitié de son équipage.

Le 25 janvier, ce vaisseau, un des meilleurs de la marine américaine, — fort peu gâtée de ce côté, — j'était l'ancre devant la Havane, après avoir échangé les saluts réglementaires avec le croiseur espagnol "Alphonso XII" placé à côté de lui.

La mission du "Maine," officiellement pacifique, n'en avait pas moins, pour tout le monde, la signification suivante : Appuyer, le cas échéant, les protestations ou les réclamations du consul américain à Cuba, M. Lee.

Donc ce n'était pas absolument, comme on le prétendait, une visite de pure courtoisie faite par le cuirassé de l'Oncle Sam à ses "amis" espagnols de la grande Antille et, tout en ne constituant pas une intervention officielle des États-Unis dans la lutte engagée entre l'Espagne et l'insurrection, sa présence avait bien pour véritable et unique but une pression sur les négociations actuelles et pendantes, et constituait un encouragement, peu déguisé, aux revendications des révoltés cubains.

Le "Maine," lancé en 1890, était commandé par le capitaine Charles Sigsbee et comportait 510 hommes d'équipage.

Il mesurait 97 mètres de longueur, 19 mètres 60 de largeur et 7 mètres de profondeur. Son déplacement était de 6682 tonnes et sa vitesse de 17 nœuds à l'heure. Son armement comprenait deux tourelles à barbette et vingt-six pièces d'artillerie dont : quatre canons de 10 pouces, six de 6 pouces, huit pièces à tir rapide, quatre canons Gatling et quatre tubes lance-torpilles.

Le 15 février donc, alors que la plupart des officiers du "Maine" étaient absents du bord, une formidable explosion se produisit à l'avant, sous les chambres de l'équipage. Un terrible incendie se déclara aussitôt et le navire en flammes coula, son arrière seul émergeant des flots, dans les 30 à 35 pieds de boue qui forment le fond du port de la Havane.

L'explosion fut si violente que tous les quartiers de la ville en furent ébranlés, une grande partie des carreaux brisés et toutes les lumières électriques instantanément éteintes.

Sur les 510 hommes de l'équipage, on constata après l'explosion que 236 avaient péri, brûlés ou noyés dans l'intérieur du navire.

Ceux qui avaient pu se sauver à la nage avaient été recueillis par les embarcations du "Alphonso XII" et de quelques autres navires ancrés à peu de distance du théâtre de l'explosion.

Une canonnière et un vapeur de commerce américains en avaient également recueillis quelques-uns, la plupart affreusement blessés.

Tout l'équipage du croiseur "Alphonso XII" s'était particulièrement distingué dans ce sauvetage, avec toute l'ardeur qu'apportent les marins dans les catastrophes auxquelles ils sont tous exposés, et devant lesquelles il n'y a plus d'ennemis.

Par suite de leur absence du bord au moment du sinistre et du lieu de l'explosion qui était éloigné de leurs appartements, tous les officiers, sauf deux, ont été sauvés.

La catastrophe épouvantable qui a été la cause de la mort de 236 hommes, sera vivement déplorée par toutes les nations et les espagnols en sont aussi contristés que peuvent l'être les américains.

Quelles en sont les causes ?

L'explosion a été si soudaine qu'il sera bien difficile sans doute de les déterminer exactement : Combustion spontanée, explosion de dynamo, de chaudière, de pyroxile, etc., tout a été envisagé, même l'hypothèse de torpilles oubliées (?) dans le port ou dirigées vers le vaisseau par un ennemi anonyme !

Tout ce qu'on a pu réunir de renseignements, d'après les dépositions des officiers et marins de quart au moment de l'explosion, c'est qu'un choc formidable s'est produit à l'avant, sous les chambres de l'équipage ; qu'un incendie s'est immédiatement déclaré et que le navire a coulé en moins d'une heure, laissant le temps néanmoins de mettre à la mer quelques embarcations où prirent place officiers et matelots.

Plusieurs escouades de plongeurs sont employées, tant à la recherche des cadavres dans toutes les parties du navire immergé qu'à celle des causes de l'explosion, mais ces recherches paraissent, jusqu'à ce jour, avoir été dirigées d'une façon assez incohérente, sans esprit de suite et au milieu des préoccupations les plus contraires.

Les espagnols, devant les soupçons émis par quelques imprudents politiques, qu'ils pouvaient bien avoir été les instigateurs de cet effroyable sinistre, avaient offert de créer une brigade mixte de plongeurs tant espagnols qu'américains.

Ils pouvaient, en effet, redouter les conséquences d'une enquête incomplète, sinon hostile, plusieurs journaux américains, parmi ceux les plus ardents à l'annexion de Cuba, ou à la reconnaissance à ses habitants du droit de belligérants, ayant manifesté l'intention d'envoyer des plongeurs payés par eux.

Le gouvernement américain a décidé de faire l'enquête seul. En avait-il le droit strict, le navire détruit étant dans les eaux espagnoles et toute la police de ces eaux ressortissant de la juridiction du capitaine du port ? C'est ce que la suite nous apprendra en même temps que les causes de l'explosion si toutefois elles sont découvertes.

Nous donnons aux lecteurs du SAMEDI la photographie d'ensemble du navire le "Maine" et celle d'une partie de l'avant, là même où s'est produit l'explosion.

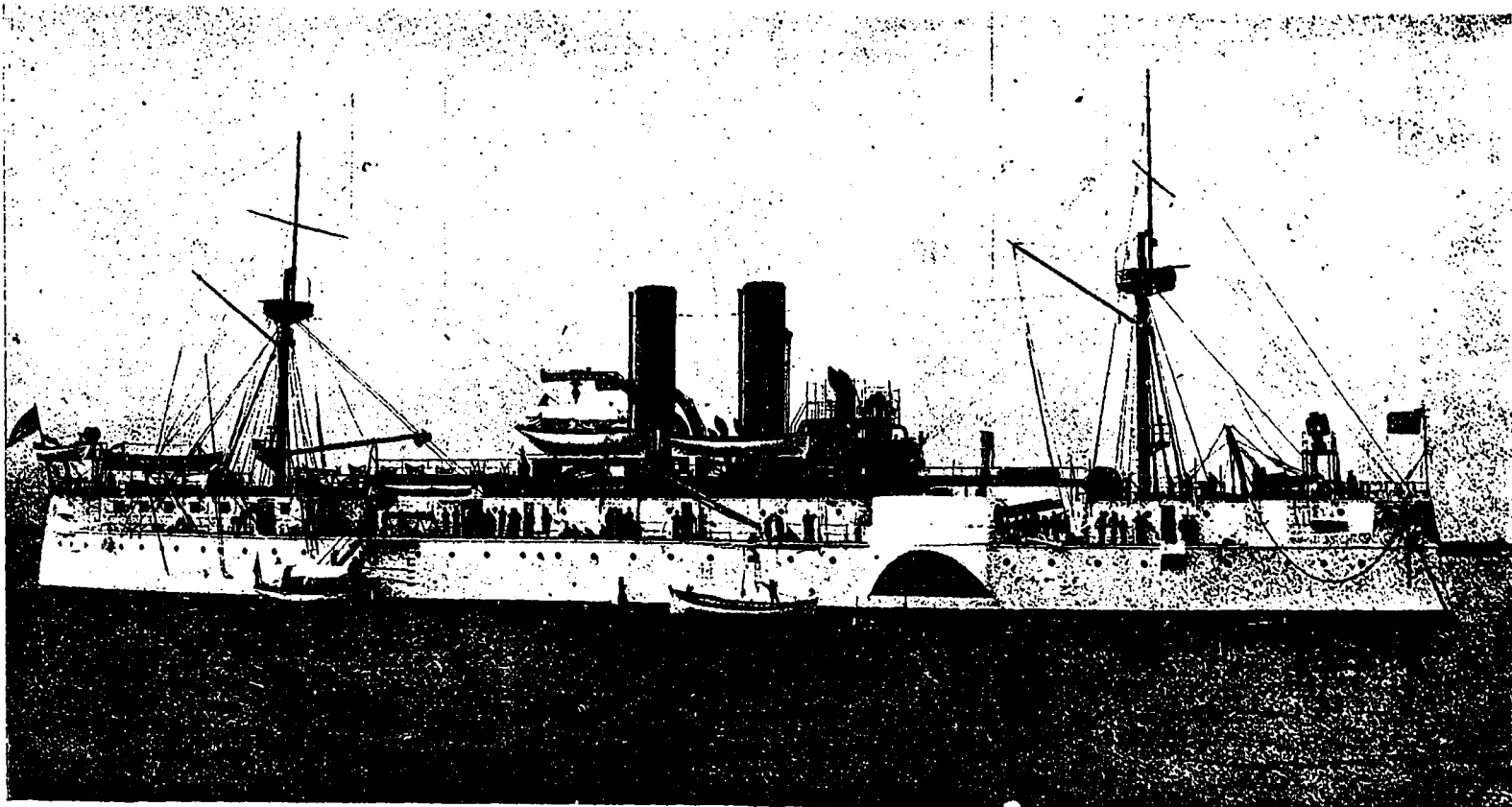
Un troublant et agaçant procès vient de prendre fin, au soulagement universel. On comprend que nous voulons parler du procès Zola dont la conclusion, impatientement attendue, vient de nous parvenir.

En infligeant le maximum de la peine à l'écrivain, tout infatué de lui-même et de son œuvre, qu'est monsieur Zola, le jury parisien a frappé à la fois et l'ignoble pornographe insulteur de l'armée, de la patrie, de la France, et la coterie internationale, abjecte et inavouable dont il était le drapeau. Le rôle joué par M. Emile Zola dans cette triste affaire est loin d'être honorable pour lui. Son avidité pour la réclame, aussi malsaine fut-elle, ainsi que son immense orgueil, le préparaient à devenir la proie facile d'une tourbe de politiciens tarés, de meneurs louches, d'agents véreux d'affaires plus



M. EMILE ZOLA.

véreuses encore. En persuadant à Zola que le rôle pris par Voltaire, dans l'affaire Calas, devait être le sien dans l'œuvre de la réhabilitation du traître Dreyfus. En lui affirmant que seul il pouvait mener à bien cette lourde tâche et faire entendre assez haut le cri de la protestation, on était certain de voir tomber dans le traquenard le candidat aigri, vingt fois blackboulé, des élections académiques, l'auteur de la Terre, de la Débâcle et de Rome. Malgré tous les efforts de M. Emile Zola et de ses avocats, au nombre desquels il faut compter George Clémenceau, cet ex-



ASPECT EXTÉRIEUR DU "MAINE".

leader de la chambre, politicien taré, piteusement tombé des sommets où il siégea pendant vingt ans, malgré tout ce qu'ont tenté MM. Emile Zola, Mathieu Dreyfus et G. Clémenceau, ce néfaste trio ; la calomnie et l'appel à la haine des citoyens versés à pleine main par le syndicat juif ; le bon sens public a prévalu et le malencontreux porte-parole des sans patrie ira expier en prison, pendant un an, ses propres fautes et celles dont il s'est laissé chargé par les rusés renards restés dans la coulisse.

L'affaire Dreyfus "n'existe pas, avait dit le ministre de la guerre, elle a été définitivement jugée."

Le parlement, à quatre reprises différentes a, par d'écrasantes majorités, donné raison au ministère assailli par les anarchistes et les mécontents de tous les partis.

De tous les points de la France et de ses colonies est venue, sous une forme quelquefois violente, l'approbation de la politique suivie par le gouvernement, et les récents troubles d'Alger, ainsi que les manifestations de la rue lors du procès Zola, sont là pour prouver jusqu'à l'évidence de quel côté se trouvaient les sympathies du public. D'un côté toute la France, ou, du moins, tout ce qui est digne du nom de français ; quelques gredins syndiqués, les sans-patrie et les reptiles anglais, italiens, suisses, allemands, américains de l'autre côté, voilà la situation quant à la révision du procès Dreyfus. Une affaire d'ordre purement intérieur, traitée avec la passion que l'on sait, par des gens que cela ne regarde aucunement et qui feraient infiniment mieux de panser leurs propres verrues.

Il n'y a qu'une seule réponse, le mépris le plus complet de ces criailleries hypocrites d'où quelles viennent, l'expulsion pure et simple, dans les vingt-quatre heures, de tous ces correspondants de feuilles anglaises, italiennes ou allemandes ou la France, son gouvernement, son armée, sont journellement vilipendés. Espérons que la répression complète, absolue de tout ce qui trouble actuellement notre vieille mère-patrie ne se fera pas plus longtemps attendre.

LOUIS PERRON.

ESCARPINADES

Le banquet par lequel les cordonniers de Paris ont coutume de célébrer chaque année la fête de leur bienheureux patron, saint Crépin, n'a eu lieu cette année, que la semaine dernière. Les causes de ce retard, je ne vous les dirai pas, pour plusieurs raisons : la première, c'est que je les ignore ; la seconde, ... tiens, voilà que j'ai oublié la seconde.

Mais pour avoir été différés, cette solennité n'en a pas moins obtenu un vif succès. Enchantés de quitter l'éclappe pour en absorber quelques-unes de bière, les disciples de Saint-Crépin s'abordaient avec d'allègres : "Comment savate-il ?" Les uns s'amusaient à imiter le hennissement du poulain russe ou le mugissement du veau mégis, cependant que d'autres faisaient entendre le grognement célèbre : "Gnaf ! gnaf !" avec une perfection qu'eût enviée feu l'acteur Grassot.

Attention délicate, la salle du repas était ornée uniquement de caoutchoucs ; la plus franche cordialité ne cessa de régner durant ces agapes confraternelles, au cours desquelles on goûta surtout la professionnelle purée de... poix, dont les convives se bourrèrent babouche que veux-tu. Toutefois, comme circulaient les chaussons aux pommes, une légère altercation s'éleva, dont le motif m'a échappé ; au milieu du bruit des mâchoires, on perçut quelques paroles âcres : "Môssieu semelle de ce qui ne le regarde pas. — Lacets-moi donc tranquille ! — Tête à claques, va !" Mais cet échange de civilités fut bientôt interrompu par des "Chut !" énergiques.

Debout, le président du banquet, grand vieillard au menton de galoche, porta un toast que — entre nous — j'ai distraitement écouté. J'ai cru comprendre que ce Nestor de la cordonnerie insistait sur une idée dont il était particulièrement chausé ; car, à plusieurs reprises, il cria à perdre haleine : "Guerre aux tirants !" Ces mots avaient-ils une signification politique ou intervenaient-ils à propos de bottes ? Mystère ! Aussi bien, le texte de ce speech sera publié (toast ou tard) dans le *Brodequin*, moniteur officiel de la Ripatonnerie française.

Après quoi, sur la proposition d'un jeune bouif (j'invite les personnes qui ignorent le sens de ce vocable à le chercher dans le dictionnaire de l'Académie française quand nos Immortels en seront arrivés à la lettre B) sur la proposition, dis-je, d'un jeune bouif épris de littérature, mais qui ne laissait pas d'introduire quelques cuirs dans son discours, — ne forcez point votre talon, disait le bonhomme, — l'assemblée émit le vœu qu'un monument fût élevé à Frédéric Soulié. Puis, chacun s'en fut à la Comédie Française applaudir *les Fourberies d'Escarpin*.

Cette petite fête était vraiment charmante.

WILLY.

SUR LE CHEMIN DE LA FORTUNE

*Premier mineur (à une station de chemin de fer).—*Est-ce que vous venez de loin, monsieur ?

*Second mineur.—*Non, mais je m'en vais très loin !

*Premier mineur.—*Ah ! Et sans indiscrétion peut-on vous demander où ?

*Second mineur.—*Je m'en vais au Klondyke chercher fortune.

*Premier mineur.—*J'en arrive justement. N'auriez-vous pas vingt-cinq cents à me prêter ?

POURQUOI S'ALARMER



*Bidon (qui a des raisons avec son chien).—*Qu'est-ce qu'ils ont donc tous à courir comme ça ! Ont-ils peur de Fido ? Comme si je ne le tenais pas solidement !

NE FAITES PAS DE MAL AUX ANIMAUX



I
—Ce fainéant de chien ! Attends un peu, v'limeux, tu vas me dire si la soupe est chaude !



II
Il le lui a fait sentir de suite.

LA CHÈVRE

La verte Normandie a sur ses promontoires
De grands bœufs accroupis sur leurs épais genoux,
Des bœufs au manteau blanc, semé de taches noires,
Des bœufs aux flancs dorés, marqués de signes roux...

Or, si la Normandie a les bœufs, la Provence
Garde aux flancs de ses monts les chèvres en troupeaux,
Les chèvres dont le pied, libre et hardi, s'avance,
Et dont l'humeur sans frein ne veut pas de repos.

La montagne au soleil, où croissent pêle-mêle
Cytiso et romaria, lavande et serpolet,
Enfle de mille sucs leur bleuâtre mamelle ;
On boit tout ses parfums quand on boit de leur lait.

Tandis qu'assis au pied de quelque térébinthe,
Le pâtre insoucieux chante un air des vieux jours,
Elles, dont le collier par intervalles tinte,
Vont et viennent sans cesse, et font mille détours,

En vain le mistral soufle et chiffonne leur soie,
Leur bande au pâturage erre des jours entiers.
Je ne sais quel esprit de conquête et de joie
Les anime à gravir les plus âpres sentiers.

Ton gouffre les appelle, ô Méditerranée !
Qu'un brin de mousse y croisse, une touffe de thym,
C'est là qu'elles iront, troupe désordonnée,
Que le péril attire autant que le butin.

Dans les escarpements entrecoupés d'yeuses,
Elles vont jusqu'au soir, égarant leurs ébats ;
Ou bien, le cou tendu, s'arrêtent, curieuses,
Pour voir la folle mer qui se brise là-bas !

JOSEPH AUTRAN.

Plaidoyer d'une Tortue-Bijou

Mes ancêtres, chers amis et amies, étaient d'une taille absolument imposante et je compte une aieule de la belle et noble race des chéloniens de Polynésie ; mais, ce qui se produit pour les hommes, se produit, hélas ! pour les tortues et, de même que vous voyez dans les musées de superbes armures qu'il vous serait bien difficile de porter, je n'ai plus rien de commun avec mes majestueux parents.

Ma mère, pauvre et simple tortue d'artiste, habitait simplement un petit jardin à Asnières, près Paris,

Pauvre et simple, ais-je dit, mais heureuse en sa médiocrité et ne rêvant rien autre chose, pour elle comme pour ses enfants, que cette existence sans faste, entre une planche de choux et une bordure de laitues.

C'est sous un de ces choux que je naquis, m'a dit maman, mes douze sœurs et moi et comme, juste à ce moment, l'artiste dont nous étions les commensales partit en Amérique, au pays des dollars, appelé par un superbe engagement, nous devenions la propriété, maison, jardin et tortues, d'un vieux monsieur chauve qui, paraît-il, était fabricant de bijoux.

Que se passa-t-il sous le crâne dégarni de cet orfèvre qui ne s'appelait même pas Josse ? Toujours est-il qu'après nous avoir curieusement prises, palpées et retournées sous toutes les faces, ce bourreau se mit, un certain jour, à nous ingurgiter du cognac... pouah !... et du vieux encore. Il paraît que c'était pour nous empêcher de grandir.

Cet effroyable supplice, — car les tortues, vous ne l'ignorez pas, sont complètement tempérantes, — dura de longs mois. Le but machiavélique de ce monstre fut atteint, nous ne grandîmes plus du tout.

Si encore sa barbarie s'était arrêtée là ! Ah bien oui ! Un jour il nous met dans sa poche, mes pauvres sœurs et moi, nous emmène à Paris où il avait un grand atelier et... Mais laissez-moi reprendre haleine, ce que je vais vous raconter est vraiment trop affreux.

Quand on pense qu'il y a des gens qui répandent des larmes d'indignation sur le sort des chevaux de courses, des lions de ménagerie, des coqs et chiens de combat, des taureaux, que sais-je ?

Il paraît, m'a-t-on dit, que de nombreux philanthropes des deux sexes font partie de ligues dites de protection des animaux, d'anti-vivisection, etc., etc.

Mais reprenons le cours de mon triste récit.

Tout à coup une main me saisit, m'assujétit entre les deux mâchoires d'un étau de fer, une machine me perce l'écaille et l'on enfonce dans ma carapace des cailloux brillants de toutes les couleurs. Les hommes appellent cela des diamants, des rubis, des saphirs, des émeraudes. Il y en avait, paraît-il, pour 15,500 francs, et je n'en étais pas plus fier pour ça, oh non !

Me voilà exposée, comme une relique, dans une magnifique vitrine autour de laquelle se pressent les curieux. L'un d'eux m'achète, m'emporte et m'offre à sa femme qui, la chère petite dame, après m'avoir caressée et embrassée, me suspend à son cou... C'était, évidemment, une compensation à mes souffrances de me trouver ainsi captive avec, comme promenade, la poitrine de cette charmante femme ; mais je n'avais encore rien vu. Ne voilà-t-il pas que nous allons en soirée, "le monsieur, sa femme et moi". Ah, qui dira les cahotements, les chutes au bout de ma chaîne d'or et la chaleur des lustres et les bruits d'un orchestre qui jouait du Wagner, — je déteste la musique allemande. — Enfin nous rentrons au logis et madame, après m'avoir délicatement dégrafée de son cou, me met à même le marbre froid d'une commode et me couvre d'un verre renversé — une tortue sous cloche, quoi — où je passe mélancoliquement ma nuit, aux trois-quarts asphyxiée.

Ah, mes amis, mes bons amis, si vous êtes d'une société quelconque protectrice des animaux, parlez pour moi, je vous en prie ; qu'on prenne mes diamants si l'on veut, je n'y tiens pas plus que ça et qu'on me rende la liberté, mes choux, ma mère, la tranquille maison d'Asnières.

UNE TORTUE BIJOU.

Pour copie conforme : PARISIEN.

SI ELLE EN ÉTAIT SÛRE

Monsieur Vieuxsoldat. — Ah ! ma chère demoiselle, si vous consentiez seulement à m'épouser, comme je mourrais heureux !

Mlle Lajeunesse. — Oh, monsieur Vieuxsoldat, si j'étais vraiment sûre que vous mourriez, je vous épouserais de suite.

UN HOMME DISTRAIT



Ça, c'est mon ami Bistrot auquel sa femme, en sortant ce matin, avait bien recommandé d'habiller le bébé et d'enchaîner le chien.

LA MAISON DU CANAL

Il y a quelque dix ans, une affaire d'assez grande importance et de longue durée m'appela dans une de ces vieilles villes d'Allemagne qui depuis le seizième siècle semblent n'avoir pas changé. Parmi les rues étroites, bordées de maisons à tourelles, se dressent les toits aigus des églises gothiques et le beffroi de l'hôtel du Conseil. Les artistes d'outre-Rhin ont illustré par la gravure ces villes, qu'en France les amateurs de moyen âge ont reproduites comme à plaisir.

Partageant cet enthousiasme sur la foi des images, je partis, tout heureux d'avoir quelques semaines à passer dans une de ces cités célèbres. Après l'existence assez étourdissante de Paris, j'espérais goûter un charme tranquille dans ces rues sans activité, sans grand commerce et sans bruit, où les reliques du passé restent debout et se transmettent intactes de siècle en siècle.

L'illusion de mon rêve fut courte. Après huit jours, j'étais las des ogives et des flèches gothiques, las des maisons noires qui surplombent les rues sans soleil. Alors, pendant mes heures de loisir, je m'enfuyais vers les faubourgs, revoir un peu de lumière et de ciel.

Ce qui me manquait surtout, c'était précisément ce que je comptais faire, c'était le bruit. Ce siècle d'ingénieurs nous a tellement habitués à la société des machines, qu'elles commencent à compter, sans que nous nous en doutions, dans les vibrations familières de notre atmosphère et, partout où leur travail manque, nous n'avons plus le sentiment du grand mouvement et de la vie.

Aussi j'avais pris en sympathie, dans le faubourg de l'Est, un bras de rivière en canal, bordé de larges trottoirs tout au long desquels sont établies des usines et des fabriques. Je dirigeais quelquefois de ce côté mes promenades, afin de me reconforter, loin de la ville morte, au bruit vivifiant du labeur humain.

Cependant, comme pour ne pas la laisser oublier tout à fait, dans cette vieille ville, après les longs murs d'usines, apparaissent quelques masures de style ancien, avec leurs cheminées à chapeau, leur toit couvert de pannes, leurs petites fenêtres à meneaux et lamées de plomb. Une d'elles avait attiré déjà mon attention, non point qu'elle fût très distincte des autres ; au-dessus de sa porte couronnée d'un auvent se trouvait, dans un encadrement de vigne, une Vierge peinte sur un volet de bois et, dans les pays où les traditions catholiques se perpétuent si fidèlement, un tel tableau n'est pas rare sur une maison.

Non, ce qui me ramenait là parfois, c'était un autre intérêt, une curiosité presque involontaire pour deux petits enfants, l'un de vingt mois environ, l'autre de trois ans à peine que j'avais aperçus seuls et comme abandonnés sous la garde d'un chien basset, dans l'enclos précédant la maison.

L'enclos avec ses parterres négligés, ses barrières effondrées, ses instruments de jardinage gisant au hasard, prenait un certain caractère pittoresque qui peut plaire aux artistes et les inspirer, mais qui pour la vie réelle dénote le désordre, et c'est ce désordre qui rendait assez malaisée la tâche du petit chien ; car un enclos privé de ses barrières n'est plus un enclos, et comment y retenir deux enfants à la fois qui s'obstinent à vouloir en sortir ?

Le plus jeune, avec un entêtement infantile, partait de son pas trébuchant dans la direction du canal, et vite le basset, par des fausses attaques et des morsures simulées, le ramenait ainsi qu'un agneau qui s'égaré ; mais en même temps le plus âgé s'avisait de passer au travers d'un parterre et d'aller derrière la maison grimper sur les bords d'une grande auge toute pleine, et le basset courait à celui-là, le tirait par un pan de chemise, le forçait à descendre et revenait tout essoufflé vers le petit, qui, profitant du répit, s'était remis en route vers le canal.

Pauvre basset, les oreilles dressées, la queue tendue, les narines ouvertes et les yeux roulant de l'un à l'autre, il mettait de l'action à surveiller ses deux nourrissons. Je m'étonnais même qu'il suffît à sa tâche et qu'une mère, s'il y en avait une, pût se reposer de tels soins sur lui.

Une mère, il y en avait une. Passant, un matin, par là, je la vis debout

dans l'allée de l'enclos et tenant en ses bras son plus petit enfant avec un geste assez pareil à celui qu'on voyait à la Vierge sur le volet de bois, au-dessus de la porte ; mais en ce moment, rien dans l'expression de la jeune femme ne trahissait le sentiment divin de la mère. Elle causait nonchalamment avec le basset, assis devant elle, et semblait trouver un grand plaisir à cette conversation, à laquelle l'animal répondait d'ailleurs par des frémissements et des jappements significatifs.

Elle expliquait fort sérieusement qu'elle devait porter la soupe à son mari, qu'elle se trouvait prise de retard, ne pouvait emmener les petits ; elle concluait en les confiant une fois encore au basset, mois avec toutes sortes de recommandations :

" Tu sais la consigne, défense de sortir."

J'observais, dissimulé derrière une touffe de troènes poussés comme par caprice entre les barrières brisées, et l'envie me gagnait d'entrer en scène et de dire à mon tour que, pour empêcher les petits enfants de sortir, le plus sûr moyen est de les enfermer derrière une bonne clôture. Profitant de l'occasion, j'aurais encore dit à cette maman un peu trop naïve, que c'est une grave imprudence de laisser d'aussi jeunes enfants tout seuls, qu'elle aurait pu se lever plus tôt, se ménager le temps nécessaire pour les emmener avec elle, que le père qui travaille en quelque chantier

aurait eu le plaisir de les embrasser et que ces bonnes caresses de bébés lui auraient donné du courage pour le restant de la journée. Mais j'étais étranger et, tout en comprenant assez bien le patois populaire allemand, je le parlais moins couramment. Balbutiant, j'aurais manqué d'autorité.

Si pressée qu'elle fût, la jeune femme trouva cependant le temps de jouer encore. Dans l'entrebâillement de la porte, l'aîné des marmots venait d'apparaître en chemise et jambes nues ; il tenait un chat en carton dans les bras ; la mère vint le lui prendre, en fit un amusement pour le petit en excitant le basset à mordre. Cependant la grosse cloche du beffroi se fit entendre : onze heures moins le quart ; plus de jeux ; restait juste le temps pour la course.

La jeune femme rentra dans la maison, s'empara précipitamment du pot où chauffait la soupe, puis, après avoir donné des baisers aux enfants, une caresse au chien, partit toute courante et traînant ses savates ; elle longea le canal et disparut bientôt par le premier tournant de ruelle.

Pour la laisser sortir sans être aperçu d'elle, je m'étais éloigné, mais avec l'intention de revenir aussitôt ; je prévoyais quelque sottise de la part des marmots. Contre mon attente, ils s'étaient assis non loin de la maison, dans un plant de choux. L'aîné recueillait dans les entrefeuilles des pucerons qu'il écrasait ensuite sous ses doigts, le plus jeune machonnait quelque mauvaise herbe, et quant au basset, il s'était assis en face d'eux dans l'attitude d'un gardien tranquille au sujet de ses prisonniers.

Je n'allais pas attendre le retour de la mère, qui certainement serait longtemps absente, car elle ne manquerait pas de rencontrer de bonnes commères avec qui bavarder. A onze heures précises commençait ma table d'hôte, j'allais être en retard. Je partis.

Toutefois, tandis que je suivais le trottoir du canal pour gagner une passerelle d'écluse et rentrer en ville, tout en marchant, plusieurs fois j'écoutai, n'entendis rien que le bruit des usines, et seulement arrivé devant la passerelle, je ne sais quels pressentiments m'arrêtèrent brusquement. J'avais laissé les enfants en trop sérieuse occupation ; une telle sagesse ne pouvait durer. Tant pis, j'arriverais au déjeuner quand les meilleurs morceaux seraient mangés ; je me contenterais des moindres. J'aime mieux avoir le cœur plus tranquille et l'estomac moins satisfait.

Et comme l'inquiétude grandit assez souvent d'elle-même, sans sujet, la nième m'entraînait d'un bon pas. De l'écluse j'avais encore une bonne distance à franchir jusqu'à la maison, et je n'étais pas encore très proche quand je crus entendre un bruit de clapotement ; assez follement je pris ma course, un peu honteux de ce rôle de nourrice que je me faisais jouer à moi-même. C'est une de mes faiblesses, la pensée d'un péril pour un enfant m'a toujours ému d'une sorte de sensibilité nerveuse. Enfin j'arrivai, je pouvais voir. Quel sursaut !... Le chien plonge, j'ap-



Elle tenait en ses bras son plus petit enfant. (P. 9, col. 2.)

pant douloureusement ; pendant quelques secondes il disparaît et reparait, attirant dans sa gueule un pan de petite chemise. Je n'eus qu'à me baisser, qu'à tendre la main, qu'à saisir une petite jambe, puis tout le petit corps que j'enlevai ruisselant...

Alors, effaré, la corvelle troublée, obsédé par cette idée que la mère négligente perd ses droits à son enfant, je me sauvais emportant ce petit être inerte ; mais le basset veillait sur son bien : il me saute en travers des jambes, me mord, me rappelle à moi-même, me ramène vers l'enclos, me pousse vers la maison dont la porte est restée tout ouverte. Dans l'âtre le feu pétillait encore.

Un instant je m'arrête ahuri, découragé. A quoi bon ? Si cet enfant ne se noie pas aujourd'hui, c'est demain qu'il se brûlera. Ici le feu, l'eau là-bas : on l'abandonne à trop de dangers. Mais le chien inquiet de ne pas entendre son petit nourrisson crier, saute autour de moi. C'est un nouveau rappel à l'action, au devoir. Vite je dépose l'enfant sur un lit, lui donne les premiers soins qui le raument bientôt.

Il souriait quand la mère rentra.

Mon regard dut être terrible de sévérité, car elle n'eut pas besoin d'autres explications ; elle prit son enfant mouillé, l'emporta dehors, pour le changer, le sécher au grand soleil, le réchauffer contre elle.

Elle était assise sur les deux marches du seuil et, cette fois, elle le pressait, son bambin, le serrait tendrement et ses yeux abaissés s'étaient empreints de cette suavité douce qu'avait là-haut la Vierge sur le tableau.

En faveur de ce retour de maternité, de cette effusion qui dénotait malgré tout un sentiment supérieur, je pardonnai ses imprudences pas-

sées à cette jeune femme que j'avais méconnue. Dans tous les pays les mères aiment leurs enfants ; mais c'était le caractère de celle-là d'être inconsciente et vraiment, pour la garde de ses enfants, elle se contentait d'un procédé par trop primitif.

Et je rentraï dans la vieille ville, regardant les enfants à mesure que j'en rencontrais sur mon passage ; quelques-uns étaient pieds nus, mais la plupart paraissaient aussi bien soignés que dans les autres pays du monde.

Pourtant, chaque fois qu'au souvenir de mes voyages je revois en esprit la cité célèbre pour ses reliques du moyen âge, je ne puis m'empêcher de me rappeler aussi la maison du canal et la mère naïve, ayant un peu trop conservé les traditions des vieux âges et confiant encore, comme c'était la coutume chez les Romains ou les Gaulois, ses bébés à la vigilance d'un chien.

Et de réflexions en réflexions j'en arrive à me demander si le maintien des vieilles villes, en dépit des progrès et des exigences modernes, n'a pas pour cause la nature trop indolente des habitants.

Les choses sont faites pour les besoins des hommes et, comme ces besoins changent sans cesse, il faut qu'elles changent en même temps. Quand le passé disparaît, ne le regrettons pas.

FERNAND CALMETTES.

Une barbe décolorée, grise, inculte ne démontre aucun élégance. Elle peut l'être grâce à la Teinture Buckingham pour la barbe, qui donne une couleur égale brune ou noire.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

Le Fils de Gabrielle

SIXIÈME PARTIE

XI

(Suite)

—Vraiment, dit-il, je ne sais que penser, et je n'ose m'arrêter à une idée qui m'est venue.

—Qu'elle est cette idée ?

—Je l'avais avant de quitter Chesnel. Ma première pensée en lisant votre lettre, Gabrielle, a été celle-ci : Sosthène de Perny n'est pas mort, Sosthène de Perny est revenu à Paris.

Gabrielle se dressa debout.

—Morlot, s'écria-t-elle les yeux étincelants, votre pensée est la mienne ! Ah ! nous ne pouvons en douter, mon ami, Sosthène de Perny est revenu. Le misérable a gardé sa haine...

—Ainsi, Gabrielle, vous croyez que c'est lui ?

—Morlot, j'en suis convaincue. Le marquis de Coulange n'a qu'un seul ennemi : Sosthène. Après le coup de fusil tiré sur le marquis, on a d'abord accusé un malheureux braconnier ; il était innocent. On a cherché ailleurs l'auteur de l'attentat, on ne l'a pas trouvé. Moi aujourd'hui, je dis hardiment son nom : c'est Sosthène de Perny. Si ce n'est pas lui-même qui a tiré, c'est un complice. On a attribué l'explosion de Frameries à l'imprudence d'un mineur ; on dit toujours cela. Eh bien, non, l'explosion a eu une autre cause ; croyez-le, Morlot, c'est une main criminelle qui a allumé le feu grison. On voulait la mort du marquis et celle de mon fils ! Avant-hier M. de Coulange a fait une chute ; c'est encore par un miracle qu'il n'a pas été tué. Il ne peut pas s'expliquer comment son cheval s'est emporté... Morlot, on a fait avaler au cheval quelque drogue qui l'a rendu furieux et lui a subitement communiqué la folie ou la rage. Voilà trois attentats dirigés contre la vie du marquis de Coulange ; un seul suffirait pour nous révéler la présence à Paris de Sosthène de Perny, car je vous le répète, Morlot, lui seul au monde est capable d'assassiner le marquis de Coulange. Ah ! il ne se doute pas qu'on peut le reconnaître aux coups qu'il porte.

L'interlocuteur réfléchissait profondément.

—J'admets comme vous, Gabrielle, dit-il, que Sosthène de Perny est revenu ; mais pourquoi voudrait-il tuer le marquis de Coulange ? Voilà ce que je ne m'explique pas.

—Mais vous savez mieux que moi, Morlot, qu'il n'y a que de la haine dans le cœur de ce misérable ! Ah ! il est facile de deviner ce qui le fait agir : Morlot, c'est la vengeance !

—Alors, pourquoi ne cherche-t-il pas à frapper la marquise plutôt que le marquis, dont il n'a jamais eu à se plaindre ?

—Est-ce qu'on peut savoir ce qu'il y a dans la pensée d'un scélérat ?

—Ne nous laissons pas entraîner, Gabrielle, mais réfléchissons et

raisonnons. Sosthène de Perny est un horrible scélérat, c'est convenu. Cependant ne l'accusons pas aussi facilement de trois tentatives de meurtre. Je le connais assez pour être certain qu'il n'est pas homme à assassiner le marquis de Coulange par esprit de vengeance seulement, afin de satisfaire sa haine pour sa sœur. Non, pour que Sosthène voulût commettre un pareil crime, il faudrait qu'il y eût profit pour lui. Or, j'ai beau chercher quel intérêt il peut avoir à tuer son beau-frère, je ne trouve rien.

—Je vous le répète, ma chère Gabrielle, Sosthène n'est pas homme à tuer pour le plaisir de tuer, c'est-à-dire pour rien. Malgré les précautions qu'il peut prendre, un assassin n'ignore pas qu'il risque sa tête.

—Ce que vous venez de me dire est très logique, mon ami, répondit Gabrielle ; malgré cela ma conviction reste la même. La marquise croit, comme moi, que son frère est l'auteur caché de l'attentat. En apprenant le malheur de Frameries et l'effroyable danger que son mari et Eugène avaient couru, elle s'est écrié dans un moment de trouble devant sa fille : "Monstre ! monstre !" Puis elle a ajouté : "Seigneur, ayez pitié de moi ! Seigneur, ayez pitié de moi !"

Avant-hier, poursuivit Gabrielle, elle m'a dit, à moi, tout bas : "C'est la troisième fois qu'on tente d'assassiner mon mari." Certes, je me suis bien gardée de lui répondre que c'était aussi ma pensée. Comme j'avais l'air de douter, elle murmura : "L'infâme ! l'infâme !" Puis elle se pencha de nouveau vers moi avec l'intention évidente de me faire une confidence ; Elle laissa échapper un gémissement et prononça ces mots : "Non, non, je ne dois rien dire."

—D'après cela, ma chère Gabrielle, répliqua Morlot, je comprends que votre conviction soit profonde ; je ne veux essayer, ni de la détruire, ni de l'ébranler ; je veux chercher, au contraire, afin de la partager, quel mobile peut pousser Sosthène de Perny à commettre un nouveau crime, jusqu'à présent, je vous avoue que je suis au milieu des ténèbres.

—Eh bien, mon ami, cherchons la lumière. Quand vous aurez entendu ce que je vais vous dire, peut-être verrez-vous une clarté dans la nuit.

Alors, sans rien omettre, Gabrielle raconta la singulière conversation que Maximilienne avait eue avec une certaine comtesse Protowska, se disant dame patronesse d'une œuvre de bienfaisance.

A mesure que Gabrielle parlait, les mouvements de la physionomie de Morlot et les lueurs de son regard trahissaient les diverses impressions qui naissaient en lui. Ce qu'il éprouvait était un mélange d'étonnement, de stupeur, d'inquiétude, de mépris et de colère.

—Oh ! oh ! fit Morlot quand Gabrielle eut fini de parler, voilà qui était important à savoir. Maintenant le doute n'est plus possible. Sosthène de Perny est à Paris. Il me paraît évident que cette comtesse polonaise — je parierais que c'est une aventurière qui n'est pas plus comtesse que je suis duc — s'est présentée à l'hôtel de Coulange envoyée par de Perny. Ce qu'elle a dit à mademoiselle Maximilienne, la menace de la révélation du secret qu'en dehors de nous lui seul connaît, le prouve surabondamment. Nous pouvons croire que cette femme a choisi le moment où mademoiselle Maximilienne se trouvait seule pour faire sa visite. Elle s'est annoncée comme dame patronesse. Parbleu, il lui fallait un prétexte, et celui-là était aussi bon qu'un autre. La coquine savait son

rôle par cœur, et elle l'a si bien joué que mademoiselle de Coulange ne s'est point aperçue qu'elle avait affaire à une aventurière. Elle s'est présentée de la part de madame la marquise de Neuville. C'est bien. Nous saurons par madame de Neuville, si elle connaît cette fameuse comtesse Protowska, qui mendie à domicile pour les orphelins.

Mais, Gabrielle, ce qui rend la chose sérieuse et lui donne une gravité exceptionnelle, c'est que cette audacieuse visite faite à mademoiselle de Coulange paraît ne pas avoir d'autre but que de la contraindre à hâter son mariage avec M. le comte de Montgarin.

—C'est vrai, approuva Gabrielle.

—Je suis perplexe et même anxieux, continua Morlot, car, forcément, je me demande quel lien peut exister entre M. de Montgarin et Sosthène de Perny. C'est bien incompréhensible. Vouloir tuer le père, hâter le mariage de la fille... C'est tellement extraordinaire...

Ses mains fiévreuses serraient son front couvert de sueur.

Soudain, il tressaillit et se dressa sur ses jambes comme s'il eût été poussé par un ressort.

Sa figure s'était décomposée et ses yeux, subitement agrandis, brillaient d'un éclat singulier.

—Eh bien ? eh bien ? fit Gabrielle qui le dévorait du regard.

Mais Morlot était déjà parvenu à se maîtriser. Sa physionomie reprit son expression habituelle, la flamme de son regard s'éteignit, et, avec le plus grand calme il se rassit.

—Ce n'est rien, dit-il, une pensée saugrenue, une idée bête !...

XII

Il y eut un assez long silence.

Morlot réfléchissait. Sa pensée se livrait à un travail des plus actifs. Et Gabrielle, qui le connaissait bien, se disait :

—Il a découvert quelque chose.

Morlot reprit la parole.

—Gabrielle, vous avez vu le comte de Montgarin ; comment est ce jeune homme ? demanda-t-il.

—Fort bien.

—Physiquement et moralement ?

—Oui. Tenez, avant-hier sa douleur était égale à la nôtre.

—Était-elle vraie ?

—Si sa douleur eût été feinte, mon ami, je ne m'y serais pas trompée. Je l'ai examiné avec attention ; près du lit du marquis, je l'ai vu pleurer. Oui, sa douleur était réelle. " Il a beaucoup de cœur, me suis-je dit, Maximilienne sera heureuse avec lui."

—Est-il riche ?

—Assurément il l'est moins que Maximilienne le sera un jour. Sa mère et son père sont morts. Fils unique, il possède l'héritage de ses parents. Il a un château en Bourgogne et un hôtel à Paris.

—Gabrielle, êtes-vous sûre qu'il aime mademoiselle de Coulange ?

—Oh ! quant à ça, oui. Il ne faut que le voir près de Maximilienne pour en être convaincue.

—Est-il aimé ?

—Sans aucun doute. Vous devez bien penser, Morlot, que si Maximilienne ne l'aimait pas, il ne serait pas son fiancé.

—Oui, vous avez raison, Gabrielle.

Morlot était dérouté.

Après être resté un instant silencieux, il reprit :

—Savez-vous comment le comte de Montgarin et mademoiselle de Coulange se sont connus ?

—C'est dans une fête à l'hôtel de Coulange qu'ils se sont vus la première fois.

—Par qui le jeune homme a-t-il été présenté ?

—Par madame la marquise de Neuville qui a fait de lui les plus grands éloges.

—Ah ! fit Morlot, c'est bizarre ! C'est madame de Neuville qui présente le fiancé en faisant son éloge, ce qui indique qu'elle désire ce mariage ; et quand la fameuse comtesse polonaise se réclame d'elle pour arriver jusqu'à mademoiselle de Coulange, c'est pour lui faire aussi l'éloge du comte de Montgarin et lui dire que son bonheur court un grand danger si son mariage n'a pas lieu immédiatement. Voyons, Gabrielle, n'y a-t-il pas là de quoi nous étonner ?

—Oui, en effet, c'est assez singulier.

—Certes, je ne suppose même pas que madame la marquise de Neuville prête la main à une vile intrigue. Toutefois, on dirait que, à son insu, sans doute, elle joue un rôle tout à fait en dehors de son caractère et peu en harmonie avec la sévérité de ses principes.

—C'est pourtant vrai, approuva Gabrielle.

—Avec tout cela, reprit Morlot, nous sommes toujours au milieu des ténèbres : mais je crois y voir apparaître une lueur ; c'est vers cette lueur que je me dirigerai... Le bonheur et l'honneur de la famille de Coulange sont menacés ; c'est de toute évidence. Par qui ? Par Sosthène de Perny ; nous en sommes à peu près certains. Quelle trame le misérable a-t-il ourdie ? Quels sont ses projets ?

Qu'espère-t-il ? Tout cela, jusqu'à présent est impénétrable, voilà ce qu'il faut découvrir.

Sosthène de Perny a des complices, ce n'est pas douteux. La dame patronesse en est une ; la marquise de Neuville, sans s'en douter, en est peut-être une aussi ; nous en trouverons d'autres, si nous cherchons bien. Ah ! M. de Perny n'est pas un scélérat ordinaire ; il est fort, très fort. Nous n'avons qu'à nous rappeler le vol de votre enfant, Gabrielle, pour reconnaître qu'il est aussi habile que prudent. Il a eu le temps, depuis quatorze ans bientôt, de méditer son plan ; aujourd'hui ses batteries sont dressées et il a commencé l'attaque.

Quand je pense aux machinations dont vous avez été la victime, Gabrielle, je me demande quelle effroyable chose il a pu inventer pour frapper d'un seul coup la famille de Coulange toute entière. Il veut tuer le marquis, me direz-vous. Oui, mais ce n'est pas seulement la mort de son beau-frère qu'il veut. Croyez-moi, Gabrielle, il y a ici autre chose qu'une lâche vengeance.

Ecoutez : malgré ce que vous m'avez dit tout à l'heure de M. de Montgarin, ce jeune homme m'apparaît comme un personnage mystérieux.

—Quoi ! s'écria Gabrielle, en pâlisant, vous penseriez...

—Mon Dieu, je ne peux rien dire encore, répondit Morlot ; mais nous nous trouvons dans une situation qui nous autorise à faire toutes les suppositions. Il faut voir et avancer dans ce dédale d'infâmies, pas à pas, avec prudence. Nous devons porter nos investigations sur tout, et pour la même raison avec le soupçon de ceci ou de cela.

Autrefois, avec la patience et l'espoir, qui ne m'ont jamais abandonné, je suis parvenu à découvrir bien des choses ; je me souviens du passé, Gabrielle, et plein de confiance je vais me mettre en campagne. Tout en protégeant M. le marquis de Coulange contre la fureur sanguinaire de son ennemi, je chercherai dans l'ombre, et j'espère bien que je ferai jaillir la lumière. Je n'ai pas besoin de vous recommander n'est-ce pas, de ne parler à qui que ce soit de ce que nous disons ici. On ne doit rien savoir à l'hôtel de Coulange.

Vous avez loué à mon intention la chambre à côté, c'est bien. Mais un second domicile me sera nécessaire ; j'ai une chambre dans un autre quartier de la ville. Il faut prendre d'avance toutes les précautions utiles afin d'empêcher l'ennemi de soupçonner qu'on s'occupe de lui et que la famille de Coulange a des amis dévoués prêts à la défendre.

—Merci, mon ami, dit Gabrielle avec émotion ; vous voyez que j'avais compté sur votre dévouement, puisque je n'ai pas hésité une seconde à vous appeler. Mais vous allez être éloigné de Chesnel pendant des mois, peut-être ; comment expliquerez-vous votre absence à M. le marquis ?

—D'abord, Gabrielle, répondit l'intendant, M. le marquis n'est plus mon maître. Depuis huit mois, c'est à M. Eugène que je rends compte de ma gestion.

Aujourd'hui même je lui ferai une visite et je lui demanderai simplement de m'accorder un congé.

—S'il refusait ?

—Je ne le crois pas. Mais, dans ce cas, Gabrielle, je n'hésiterais point à me démettre de mes fonctions.

—C'est bien, dit Gabrielle, voilà le vrai dévouement.

—Gabrielle, reprit Morlot, quand vous m'avez dit tout à l'heure comment le cheval de M. le marquis s'est emporté, vous avez émis cette opinion, qu'on devait avoir fait avaler à l'animal une drogue ou un poison quelconque. Eh bien, Gabrielle, je le crois aussi. Mais, en croyant cela, je dois admettre qu'il y a parmi les serviteurs actuels de la maison de Coulange un complice de Sosthène de Perny.

Une lueur subite traversa la pensée de Gabrielle.

—Morlot, Morlot, dit-elle d'une voix vibrante, je me rappelle quelque chose.

—Qu'est-ce ?

—Avant-hier, dans la matinée, — je ne saurais dire au juste l'heure qu'il était, — j'entrai dans l'écurie de M. le marquis pour donner au cocher une lettre que la nourrice de sa petite fille m'avait chargé de lui remettre. Le cocher n'était pas dans l'écurie, un autre domestique s'y trouvait penché sur la mangeoire, entre deux chevaux. Au bruit que je fis en entrant, cet homme se rejeta vivement en arrière, comme s'il eût été effrayé, et un de ses bras fit un mouvement que je m'explique maintenant ; il a certainement fait disparaître dans une de ses poches un objet qu'il avait à la main.

Le front de Morlot s'assombrit de nouveau.

—Gabrielle, avez-vous bien vu cet homme ? demanda-t-il.

—Oui, très bien ; je lui ai parlé et il m'a répondu.

—Alors, vous êtes sûre de le reconnaître ?

—Oui.

—Eh bien, Gabrielle, il faut que ce soir ou demain au plus tard vous me disiez son nom et quel est son service à l'hôtel de Coulange.

—La mission dont vous me chargez est, je crois, facile à rem-

plir. Aujourd'hui même, sans qu'ils puissent se douter de rien, je verrai tous les serviteurs de la maison.

—C'est ce qu'il y a à faire. Vous reconnaîtrez l'individu, et alors il vous sera facile de savoir son nom et les fonctions qu'il remplit. Grâce à vous, Gabrielle, bientôt peut-être je tiendrai le fil conducteur qui nous fera découvrir Sosthène de Perny. Du moment que nous saurons où le misérable se cache, nous ferons en sorte de pénétrer ses dessins. Car, je vous le répète, Gabrielle, Sosthène n'en veut pas qu'à la vie de M. de Coulange ; le brigand médite autre chose d'également terrible. Oui, il faut que nous connaissions ses projets et que nous sachions à quels dangers la famille de Coulange est exposée. Dès demain, que dis-je ? dès ce soir, Gabrielle, le régisseur de Chesnel redeviendra policier.

Il me semble que j'ai encore quelque chose à vous dire. Ah ! . . . il ne faut pas qu'on sache à l'hôtel de Coulange que c'est vous qui m'avez fait venir et moins encore la raison qui me fait demander un congé. On devra ignorer de même que je suis resté à Paris. A l'exception de M. Eugène et de madame la marquise, peut-être, on doit croire que je suis toujours dans l'Allier, très occupé des fermages et de l'exploitation des carrières de Chesnel.

A propos, Gabrielle, avez-vous dit mon nom à la maîtresse de l'hôtel ?

—Non, mon ami, car j'ai pensé qu'il était prudent de le taire. Je vous ai seulement annoncé comme étant un de mes parents.

—C'est parfait ! Si vous le voulez bien, Gabrielle, je m'appellerai ici M. Robert. Voyez-vous, Gabrielle, si nous voulons réussir dans notre entreprise, il faut nous défier des espions. Qui sait ! A l'hôtel de Coulange, chaque domestique en est peut-être un. Mais nous verrons, nous verrons.

—Soyez tranquille, mon ami, je serai discrète.

—Maintenant, Gabrielle, je vais passer dans ma chambre et changer de vêtements pour me rendre à l'hôtel de Coulange.

—C'est cela, mon ami. Je vais aussi à l'hôtel de Coulange. Et comme nous ne devons pas y arriver ensemble, je pars immédiatement.

En moins de vingt minutes, le régisseur de Chesnel eut changé de costume. Vêtu d'une redingote, d'un pantalon et d'un gilet noirs, il avait l'air d'un châtelain de province. Avant de sortir, il se plaça devant la glace et resta un moment immobile, se regardant.

—Non, murmura-t-il, c'est impossible ; quand même nous nous trouverions face à face, M. de Perny ne me reconnaîtrait point. On change en quatorze ans. J'ai pris de l'embonpoint et je laisse pousser toute ma barbe. Bah ! Sosthène de Perny ne doit pas se souvenir aujourd'hui de l'agent de police Morlot !

Le marquis de Coulange et Gabrielle étaient depuis un instant dans la chambre du marquis, quand un domestique annonça M. l'intendant de Chesnel.

—M. Morlot est à Paris ? fit Gabrielle jouant la surprise.

—Probablement pour la même cause qui vous y a amenée, chère madame Louise, répondit le marquis.

Morlot entra. Le marquis lui tendit la main en disant :

—Je devine ce qui vous amène, merci mon ami.

Naturellement, Morlot eut l'air étonné de voir Gabrielle.

Au bout d'un instant, il voulut parler de Chesnel.

Le marquis l'interrompit et en lui souriant :

—Vous direz tout cela à mon fils ; vous savez que c'est lui seul, maintenant, qui s'occupe de Chesnel. Vous ne l'avez pas vu encore ; il était tout à l'heure avec moi : vous le trouverez chez lui.

Morlot comprit que le marquis le congédiait, il se leva.

—Vous êtes à Paris pour quelques jours, sans doute, dit le marquis ; j'aurai le plaisir de vous revoir. Comme toujours vous coucherez et prendrez vos repas à l'hôtel.

—Je remercie monsieur le marquis, j'ai l'intention de quitter Paris dans la nuit ou demain matin à la première heure. Je pensais ne voir M. le comte que dans six semaines, à Coulange ; mais j'ai cru devoir avancer mon voyage afin de ne pas attendre trop longtemps pour dire moi-même à M. le marquis et à madame la marquise que je prends ma part de leur peine et qu'ils peuvent toujours compter sur mon entier dévouement.

Sur ces paroles Morlot salua respectueusement et se retira. Comme le lui avait dit le marquis, il trouva le jeune comte chez lui. Eugène le reçut avec affabilité.

Après avoir parlé un instant de l'explosion de Frameries et du cheval emporté, Morlot tira de la poche de sa redingote une forte liasse de billets de banque.

—Encore de l'argent ! fit le jeune homme.

Décidément, monsieur Morlot, vous ne vous lassez point de faire des prodiges.

—Je fais mon possible pour justifier la confiance que vous avez mise en moi.

—Il me semble que vous m'apportez une grosse somme.

—Trente mille francs, monsieur le comte.

Le jeune homme compta les billets de banque, fit le reçu et le remit à Morlot.

—Maintenant, monsieur le comte, dit l'intendant, j'ai quelque chose à vous demander.

—C'est accordé d'avance.

—Monsieur le comte, j'ai besoin d'un congé.

—Je ne pensais pas, monsieur Morlot, que vous eussiez à demander une autorisation pour vous absenter de Chesnel.

—C'est que, monsieur le comte, je serai peut-être éloigné de Chesnel pendant plusieurs mois.

Le comte de Coulange réfléchit pendant quelques instants puis il dit : Monsieur Morlot, vous pouvez quitter Chesnel pour plusieurs mois, pour un an, s'il le faut, je vous le permets. Le fils du marquis de Coulange n'a rien à vous refuser.

—Merci, M. le comte, j'étais certain d'avance que je n'aurais pas un refus. D'ailleurs, vous pouvez être sans inquiétude, rien ne souffrira à Chesnel ; j'ai là un homme sûr, capable de me remplacer, sans compter la surveillance active de Mélanie, qui est au courant de tout.

—C'est bien, monsieur Morlot ; je sais que vous donnerez des ordres et qu'ils seront fidèlement exécutés. Ai-je le droit de vous demander où vous allez et ce que vous voulez faire ?

—Comme je ne veux point mentir, monsieur le comte, je ne peux pas vous répondre.

—Dans ce cas, monsieur Morlot, je vous prie d'excuser ma curiosité.

—Oh ! monsieur le comte !

Monsieur le comte, reprit Morlot, j'ai encore une chose à vous demander. Dans l'intérêt de ce que je veux faire, il faut absolument qu'on ignore que j'ai quitté Chesnel pour quelque temps. Ni M. le marquis, ni madame la marquise, ni mademoiselle votre sœur, enfin personne ne doit savoir que vous m'avez accordé un congé.

Le jeune homme ne put cacher sa surprise.

—Monsieur le comte, reprit vivement Morlot, croyez que j'ai de puissantes raisons pour vous demander cette chose, qui doit vous paraître absurde et inexplicable. Mais, je vous le répète, il faut qu'on ne sache rien. Ne me demandez pas une explication que je ne pourrais vous donner. Vous avez confiance en moi, c'est une grande preuve de cette confiance, qui m'honore et dont je suis fier, que je réclame en ce moment.

Après avoir réfléchi un instant, le jeune homme répondit :

—Il suffit, monsieur Morlot, je garderai le silence.

Quand l'intendant sortit de l'appartement du comte de Coulange, il trouva sur son passage une femme de chambre qui l'attendait.

—Venez, lui dit cette femme, madame la marquise désire vous parler.

XIII

La femme de chambre introduisit Morlot dans la chambre de la marquise, où elle le laissa seul. Mais, bientôt une portière se souleva et madame de Coulange parut.

Morlot fut frappé de sa pâleur et de l'éclat fiévreux de son regard.

La marquise lui fit signe de s'asseoir, et quand il eut pris place dans un fauteuil, elle lui demanda brusquement :

—Monsieur Morlot, pourquoi êtes-vous venu à Paris ?

—Madame la marquise, j'ai eu l'honneur de dire à M. le marquis devant vous . . .

—Vous ne lui avez pas dit la vérité, l'interrompit-elle.

—Mais, madame la marquise . . .

—Avouez-le. Vous avez échangé avec Gabrielle un regard que j'ai surpris ; vous vous êtes trahis. Gabrielle vous a écrit, n'est-ce pas ? C'est elle qui vous a dit de venir ? Mon Dieu ! pourquoi vous cacher de moi ?

Alors Morlot se redressa et, changeant de ton :

—Oui, madame la marquise, répondit-il, Gabrielle m'a écrit et je suis ici parce qu'elle m'a appelé.

—Ah ! vous voyez bien que j'avais deviné ! Monsieur Morlot, que vous a dit Gabrielle ?

—Ces mots que vous avez prononcés avant hier à son oreille :

“ C'est la troisième fois que l'on tente d'assassiner son mari ! ”

—Le croyez-vous ? monsieur Morlot ?

—Oui, madame la marquise, je le crois.

—Alors vous supposez qu'il est revenu ?

—Madame la marquise, j'en suis convaincu.

—Ah ! vous avez raison ! Moi aussi, j'en suis sûre ; je le sens à la terreur qui est en moi ! Oh ! le misérable ! . . . Mais pourquoi veut-il tuer mon mari ? Je vous le demande, à vous, pourquoi ?

—J'ignore quels sont ces projets.

La marquise poussa un gémissement et resta un instant la tête penchée sur sa poitrine.

—Monsieur Morlot, reprit-elle, avez-vous réellement l'intention de retourner cette nuit ou demain à Chesnel ?

—Non, madame la marquise, je reste à Paris.

—Alors, vous voulez . . .

—Vous protéger, vous défendre, et, si je le peux, vous sauver.

—Ah ! mon ami, mon ami ! murmura la marquise avec des larmes dans la voix.

Puis se dressant d'un seul mouvement :

—Oui, oui, reprit-elle avec énergie et le regard chargé d'éclairs, protégez la vie du marquis de Coulange et défendez le bonheur de nos enfants. Une fois encore, sauvez-moi, sauvez-nous !... Pour cela, faites tout ce que vous voudrez ; je ne me mettrai plus entre vous et lui... Je vous le livre, vous entendez, je vous le livre !...

Ah ! je souffre trop ; j'en ai assez de cette horrible existence !...

Non, je ne redoute plus ce qui peut arriver, la vie de mon mari est au-dessus de tout !

Elle s'affaissa sur un siège comme brisée.

—Ne perdez point courage, madame la marquise, dit tristement Morlot ; avec l'aide de Dieu nous éloignerons le danger qui nous menace.

—Ah ! qu'il vous entende et qu'il veille sur ceux que j'aime, s'il ne veut rien faire pour moi !

—Madame la marquise, me permet-elle de lui adresser une question ? demanda Morlot.

—Certainement.

—Êtes-vous sûre de tous vos domestiques ?

—Je devine votre pensée. Sosthène ne peut pas avoir un espion ici, parmi nos serviteurs, tous anciens et dont la fidélité est éprouvée.

Morlot secoua la tête d'un air de doute.

—Pourtant, madame la marquise, répliqua-t-il, si nous admettons que M. de Perny est l'auteur de l'explosion de Frameries, il faut qu'il ait su que M. le marquis irait visiter cette mine. Si nous admettons également que l'accident arrivé avant-hier à M. le marquis est un nouvel attentat contre sa vie, nous sommes forcés de croire qu'on a employé un moyen quelconque pour que le cheval prit le mors aux dents.

—Mais oui, mais oui, vous avez raison ! s'écria la marquise. Et pourtant aucun de nos serviteurs ne peut-être soupçonné.

—Si je vous disais, madame la marquise, que Gabrielle, avant-hier, dans la matinée, ayant à parler au cocher de M. le marquis, et étant allée à l'écurie, y a trouvé un domestique près de la mangeoire d'un cheval. En la voyant, le domestique a paru effrayé et a vite fourré dans une de ses poches un objet qu'elle n'a pu voir. Malheureusement, Gabrielle, sans défiance, n'a eu sur le moment aucun doute. C'est aujourd'hui, en causant avec moi, qu'elle s'est rappelée ce fait, d'où j'ai conclu que Gabrielle était entrée dans l'écurie au moment où le domestique faisait prendre au cheval de M. le marquis une substance préparée à l'avance.

La marquise était atterrée.

—C'est épouvantable, c'est horrible, prononça-t-elle sourdement. Soudain, ses yeux se remplirent d'éclairs, elle se leva d'un bond et jeta sa main sur le cordon d'une sonnette.

—Madame la marquise, que faites-vous ?... s'écria Morlot. Pour Dieu, pas d'imprudences ou vous perdez tout.

—Rassurez-vous, je n'ai pas encore tout à fait perdu la tête.

La porte s'ouvrit et la femme de chambre parut.

Déjà la marquise avait eu le temps de se remettre, et c'est d'une voix calme qu'elle dit à sa femme de chambre :

—Rose, savez-vous où est en ce moment madame Louise ?

—Tout à l'heure elle était en bas, dans l'office, madame la marquise ; elle causait avec Nicolas et Angélique.

—Voyez si elle y est encore et dites-lui que je désire lui parler ; qu'elle vienne tout de suite.

Deux minutes après Gabrielle entra dans la chambre de la marquise, où elle ne s'attendait pas à trouver Morlot.

—Ma chère Gabrielle, dit madame de Coulange, je sais pourquoi M. Morlot est à Paris ; il m'a tout dit. C'est bien, ce que vous avez fait ; je l'approuve et je vous remercie. M. Morlot m'a appris ce que vous avez vu avant-hier matin dans l'écurie. Gabrielle, il faut que nous connaissions ce misérable. Nous allons trouver un prétexte et je vais faire appeler, devant vous, tous nos domestiques.

—C'est inutile, répondit Gabrielle, l'homme que j'ai vu n'est pas un serviteur de la maison de Coulange.

—Ah ! fit la marquise, c'est un soulagement !

—C'est aussi une satisfaction pour moi, dit Morlot ; mais le fait n'en existe pas moins. Il y a donc un domestique étranger, ami de l'un des vôtres, madame la marquise, qui s'introduit dans la maison pour espionner et commettre d'autres infâmies.

—Hélas ! c'est trop évident. Pourtant, depuis quelques temps, mon mari est très sévère sur ce point. Au dehors, nos gens sont libres, ils font ce qu'ils veulent ; mais ici, nous ne voulons aucune fréquentation.

—Vous voyez, madame la marquise, que vos gens ne tiennent pas suffisamment compte de vos défenses.

—Mais comment savoir... ?

—Interrogez le concierge, madame la marquise.

Madame de Coulange se frappa le front.

—Où ai-je donc la tête ? murmura-t-elle.

Un second coup de sonnette retentit. Nouvelle apparition de Rose.

—J'ai un renseignement à demander à Dubois, lui dit la marquise, allez me le chercher.

La femme de chambre ferma la porte sur elle. Mais elle la rouvrit aussitôt, et, avançant la tête :

—Pardon, dit-elle, j'avais oublié de prévenir madame la marquise que M. de Montgarin vient d'arriver.

—C'est bien, répondit la marquise.

Un instant après, le concierge de l'hôtel était devant madame de Coulange.

—Dubois, lui demanda-t-elle, est-ce que nos domestiques reçoivent ici, quelquefois, d'autres domestiques, leurs amis ?

—Plus, madame la marquise, plus du tout, depuis que M. le marquis l'a absolument défendu, répondit le concierge.

—Rappelez-vous bien, Dubois. Il me semble que, avant-hier, dans la matinée, vous avez ouvert à un domestique qui n'appartient pas à notre maison.

—Avant-hier, dans la matinée... murmura-t-il.

Puis sa bonne grosse figure s'épanouit.

—Madame la marquise a raison, dit-il, avant-hier matin j'ai ouvert la porte à Jérôme, le valet de pied de M. le comte de Montgarin, qui apportait, de la part de son maître, un superbe bouquet pour mademoiselle.

Morlot et Gabrielle échangèrent un regard rapide. Tous deux avaient tressailli.

—Ainsi, Dubois, reprit la marquise, vous n'avez vu avant-hier matin que le domestique de M. de Montgarin ?

—Lui seul, madame la marquise.

—C'est bien, Dubois, je n'ai plus rien à vous demander, vous pouvez vous retirer.

Quand la porte se fut refermée derrière le concierge, la marquise se retourna vers Gabrielle et Morlot.

—Je ne sais plus que penser, dit-elle, je suis comme folle ! Mon Dieu, mon Dieu, de quelles choses monstrueuses sommes-nous donc entourés !

—Madame la marquise ne doit pas se plaindre en ce moment, dit Morlot ; le misérable est découvert, et j'espère bien que, par lui, si nous nous y prenons adroitement, nous saurons bientôt quels sont les projets de M. de Perny.

—Et c'est près de M. de Montgarin, le fiancé de Maximilienne, que se cache la trahison ! reprit la marquise d'un ton douloureux. Mais l'infâmie est donc partout ! Vais-je donc être forcée de douter de tout, de ne plus croire à rien !...

Voyons, monsieur Morlot, et toi aussi, Gabrielle, que pensez-vous ? Dites, que se passe-t-il ? Voyez-vous ? Comprenez-vous ?

—Il ne faut pas qu'elle ait un doute, pensa Morlot.

Il répondit :

—Oui, madame la marquise, je comprends.

—Eh bien ?

—C'est très simple, madame la marquise : M. de Perny a senti qu'il lui serait impossible de corrompre un de vos fidèles serviteurs, et c'est dans la maison de votre futur gendre qu'il a su trouver un complice.

—Oui, c'est cela, c'est bien cela, dit vivement la marquise. Ah ! le misérable !

Elle resta un moment silencieuse et reprit :

—Le comte de Montgarin est là, je vais savoir tout de suite...

Elle allait sonner, Morlot lui saisit brusquement la main...

—Qu'allez-vous faire ? dit-il. Prenez garde ! madame la marquise, prenez garde ! M. le comte de Montgarin ne doit rien savoir de ce qui se passe. Ah ! je vous en supplie, pas d'imprudences !... Si nous voulons surprendre l'ennemi et détruire son œuvre, laissons-le s'avancer avec confiance. Imitons-le, madame la marquise, agissons dans l'ombre, et s'il veut porter un coup, soyons là, sans qu'il le sache, pour l'en empêcher.

—Oui, mon ami, je serai prudente, je vous le promets ; j'aurai la force de me contenir, je saurai cacher mes angoisses et ma terreur... Mais, en ce moment, j'ai mon idée, laissez-moi faire. Entrez là tous les deux, dans mon cabinet de toilette, vous pourrez entendre.

La marquise souleva elle-même la portière, derrière laquelle passèrent Morlot et Gabrielle, et elle sonna aussitôt sa femme de chambre. Celle-ci accourut.

—Rose, lui dit la marquise, je me sens un peu fatiguée ; si M. de Montgarin veut bien venir me dire bonjour dans ma chambre, il me fera plaisir.

Rose alla prévenir Ludovic, qui s'empressa de se rendre au désir de la marquise.

—Rose vient de me dire que vous êtes un peu souffrante, madame la marquise, dit le jeune homme, après avoir salué respectueusement la mère de sa fiancée. C'est la suite de vos cruelles émotions.

—Monsieur le comte, repris la marquise, êtes-vous venu en voiture, aujourd'hui ?

—Non, madame, à pied.

—Ah !... Je le regrette.

—Pourquoi, madame ?

—Voici : Je désire prendre un nouveau domestique, qui nous serait très utile à Coulange. Mais nous n'acceptons un serviteur, que s'il a d'excellentes références. Or, ce matin, un garçon, qui m'a paru tout à fait convenable, s'est présenté en se recommandant de Gérôme, votre valet de pied. Avant de lui donner une réponse définitive, je désire voir votre domestique, et puisqu'il n'est pas venu avec vous, vous m'obligerez en me l'envoyant demain à onze heures.

—Je suis désolé de ne pouvoir répondre à votre désir, répondit Ludovic ; mais Gérôme n'est plus à mon service.

—Comment, fit la marquise, laissant paraître sa surprise, vous l'avez renvoyé ?

—Non, madame, c'est lui qui m'a quitté pour aller rendre les derniers devoirs à sa vieille mère qui vient de mourir.

—Alors il reviendra ?

—Non, madame. Il m'a annoncé qu'il avait l'intention de se fixer dans son pays où avec ses petites rentes et le modeste héritage qu'il va recueillir, il espère pouvoir vivre.

—De quel pays est-il ? demanda négligemment la marquise.

—Gérôme est Breton, madame ; mais je ne sais pas le nom de la localité où il est né.

—Autant que j'ai pu en juger, monsieur le comte, vous aviez en Gérôme un bon serviteur.

—C'est vrai, madame, je n'ai qu'à me louer de lui et de son service.

—Vous l'aviez depuis longtemps ?

—Seulement depuis quelques mois.

—Qui vous l'avait donné ?

—Le comte de Rogas, à qui un de ses amis l'avait chaudement recommandé.

—Je vous remercie, monsieur de Montgarin. Sur ce que vous venez de me dire, je me déciderai probablement à prendre ce garçon qui s'est présenté de la part de Gérôme.

Morlot demandait à Gabrielle.

—Qui est-ce, ce comte de Rogas ?

—Un Portugais très riche, dit-on ; c'est un petit cousin du comte de Montgarin. Le comte de Rogas habite avec son parent.

Morlot resta silencieux. Mais il se disait :

—Il faudra savoir ce que c'est que ce comte de Rogas.

Un instant après le comte de Montgarin prit congé de madame de Coulange. Morlot et Gabrielle sortirent du cabinet.

—Vous avez entendu ? dit la marquise. Eh bien ?

—Eh bien, madame la marquise, ce misérable Gérôme a eu peur et il a pris la fuite. M. le comte de Montgarin a été la dupe de cet affreux coquin, et les personnes qui l'ont si chaudement recommandé à M. le comte de Rogas ont indignement abusé de sa confiance. Enfin, madame la marquise, ce Gérôme a été placé chez M. le comte de Montgarin de la même façon que Juliette a été autrefois placée près de vous. Par qui ? nous n'avons pas à nous le demander.

—Si seulement M. de Montgarin avait pu me dire où cet homme est allé.

—Je le saurai, madame la marquise ; soyez tranquille, je ne tarderai pas à retrouver maître Gérôme. Autre chose, madame la marquise : vous avez dit tout à l'heure à M. de Montgarin que votre intention était d'augmenter le nombre de vos serviteurs.

—Je me suis servie de ce prétexte pour interroger le comte.

—C'est ce que j'ai compris, répliqua Morlot ; mais, continua-t-il en souriant, il est réellement nécessaire que vous ayez un domestique de plus. C'est moi qui le choisirai. Son service de valet laissera beaucoup à désirer ; mais madame la marquise voudra bien être indulgente pour mon protégé.

—J'ai compris, monsieur Morlot.

—Madame la marquise, reprit l'ancien inspecteur de police d'une voix grave, nous devons prendre toutes nos précautions ; il me faut ici deux yeux pour voir et deux oreilles pour entendre, un homme qui soit le garde du corps de M. le marquis de Coulange.

XIV

Le soir, quand après avoir souhaité une bonne nuit à Gabrielle, Morlot se trouva seul dans sa chambre, il se mit à réfléchir profondément.

Il ne se dissimulait pas qu'il allait entreprendre une tâche ardue ; mais, en même temps, il sentait son courage redoubler sous sa volonté.

La marquise et Gabrielle lui avaient dit :

« Nous comptons sur vous ! » C'était assez. Pour sauver la marquise et sa famille d'un danger, il était capable de lutter même contre l'impossible. Et puis il éprouvait comme des frémissements de plaisir, en pensant qu'il allait se retrouver aux prises avec Sosthène de Perny.

—Le combat sera terrible, se disait-il, car le brigand est d'une force peu commune. Je l'ai vu à l'œuvre, ses débuts promettaient.

Ainsi que Morlot l'avait dit à Gabrielle, le comte de Montgarin lui apparaissait comme un personnage mystérieux. Tout le monde, Gabrielle comprise, s'accordait à faire l'éloge de ce jeune homme. Il avait du cœur, des sentiments élevés ; il aimait mademoiselle de Coulange, il en était aimé, il était son fiancé... Lui-même avait trouvé très correctes ses réponses lorsque la marquise l'avait interrogé sur son valet de pied. En vérité, comment admettre que ce jeune homme pût être complice de Sosthène de Perny ? ne serait-ce pas absurde ?

Là se détruisaient ses calculs, se brisaient ses déductions et s'arrêtait le travail de sa pensée.

Pourtant, malgré tout, il sentait que l'ennemi qu'il avait à combattre s'agitait autour du comte de Montgarin, et quelque chose lui disait que le fiancé de Maximilienne était comme le pivot ou la cheville de l'intrigue. Mais il avait beau mettre son esprit à la torture, l'intrigue restait dans l'ombre, et il ne parvenait pas à en saisir le fil. Morlot ne comprenait pas encore.

Cependant, quand il crut avoir suffisamment réfléchi pour le moment, se trouvant d'ailleurs accablé de fatigue, il se décida à se mettre au lit.

Vers six heures du matin, après n'avoir fait qu'un somme, Morlot se leva frais, dispos et parfaitement reposé.

Son premier travail fut d'écrire à Mouillon et à Jardel, ses anciens amis, deux agents supérieurs de la police de sûreté, lesquels étaient spécialement attachés à M. Macé, commissaire de police aux délégations judiciaires, aujourd'hui chef de la police de sûreté.

Il leur annonçait à tous deux son arrivée à Paris. Il disait à Mouillon de l'attendre chez lui le soir ; à Jardel de se trouver également chez Mouillon entre cinq et six heures. Au bas de chaque lettre il avait ajouté : « Je vais avoir besoin de vous ! »

Les lettres écrites et mises sous enveloppes, Morlot revêtit l'habillement qu'il avait la veille à l'hôtel de Coulange et après avoir souhaité le bonjour à Gabrielle il sortit.

Il glissa ses deux lettres dans la première boîte qu'il rencontra sur son passage et se dirigea vers la rue Richelieu. Sur la place Louvois il s'arrêta, parut se consulter et marcha vers l'hôtel Louvois. Il s'annonça comme un propriétaire du département du Doubs, qui venait passer quelques temps à Paris pour se distraire.

Quand il fut convenu du prix d'un petit appartement composé de trois pièces : une chambre à coucher, un cabinet de toilette et un salon, on lui demanda son nom.

—Je suis le baron de Ninville, répondit-il.

J'ai beaucoup d'amis à Paris, j'ai mis pied à terre chez l'un d'eux ; je tiens à être libre et surtout à rentrer aux heures qui me conviennent : c'est pour cela que je prends un appartement à l'hôtel. Demain ou après-demain je ferai apporter ici une partie de mes effets.

Il tira son portefeuille de sa poche, l'ouvrit, et, tout en regardant, laissa voir qu'il était bourré de billets de banque, comme il convient à un haut et puissant baron franc-comtois.

—Tiens, fit-il, je n'ai pas une seule carte de visite. Je vous serai reconnaissant de vouloir bien m'en commander un cent, beau bristol.

Il prit une plume et écrivit sur un feuillet de papier blanc : « Baron H. de Ninville. »

Puis il se dirigea vers l'hôtel de la marquise de Neuville à laquelle il fit remettre sa carte en lui demandant un moment d'entretien.

Morlot n'attendit pas longtemps. Presqu'aussitôt la vieille marquise parut. Morlot se leva et fit un salut respectueux.

—Madame la marquise, dit-il, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, mais j'ai pensé, en vous faisant remettre ma carte, que vous m'avez rappelé mon nom.

—En effet, on a parlé souvent devant moi, de monsieur Morlot. Ainsi, vous êtes...

—Un des serviteurs dévoués de la maison de Coulange.

—Je sais. Le marquis vous a en haute estime. Asseyez-vous, monsieur, et veuillez me dire l'objet de votre visite.

—Madame la marquise, dit Morlot avec gravité, parmi les nombreux amis de la famille de Coulange, vous êtes l'amie la plus ancienne, la meilleure, la plus dévouée. Eh bien, madame la marquise, je viens, dans l'intérêt de M. le marquis, de madame la marquise et de leurs enfants, vous prier de me donner divers renseignements. Seulement, madame la marquise, avant notre conversation, je vous demande de me faire la promesse que tout ce que nous allons dire restera un secret entre nous et que vous ne prononcerez mon nom devant personne.

—Je n'ai pas à vous cacher, monsieur, que je suis surprise de votre langage ; mais vous invoquez les noms d'êtres qui me sont chers ; je vous promets donc, et si c'est nécessaire, je vous jure de ne révéler à personne ce que vous allez me dire.

—Merci, madame la marquise. M. le marquis de Coulange et les siens courent un danger.

—Encore ? s'écria la vieille dame en pâlisant.

—Oui, encore. Quel est ce danger ? Je l'ignore. Mais il existe et je cherche à le connaître afin de le conjurer.

—M. et madame de Coulange savent-ils ?...

—Madame de Coulange seule sait pourquoi je suis à Paris.

—Si je vous ai bien compris, monsieur Morlot, le marquis et les siens seraient menacés par un ou plusieurs ennemis.

—Oui, madame.

—Inconnus ?

—Inconnus.

—Et c'est vous qui entreprenez la tâche de la découvrir ?

—Madame la marquise n'a-t-elle pas entendu dire que j'étais autrefois agent de la police de sûreté ?

—Non, je ne savais pas cela. Maintenant, monsieur, je vois ce que vous pouvez faire. Je suis prête à vous répondre ; quels renseignements avez-vous à me demander ?

—Madame la marquise connaît-elle une dame polonaise, qui porte le nom de comtesse Protowska.

La vieille dame resta un moment silencieuse, ayant l'air de chercher dans sa mémoire.

—Non répondit-elle, non, je ne connais point cette comtesse, et je ne crois pas que jamais son nom ait été prononcé devant moi.

—Maintenant c'est vous, madame la marquise, qui avez présenté M. le comte de Montgarin à l'hôtel de Coulange ?

—Oui, et j'ajoute que son mariage avec Maximilienne sera un peu mon œuvre.

—Madame la marquise connaît beaucoup ce jeune homme ?

—Beaucoup, monsieur. Mais, pardon, verriez-vous en lui un de ces ennemis que vous cherchez ?

—Non, certes.

—A la bonne heure. Ce que j'ai fait pour le comte de Montgarin, monsieur, vous dit l'estime et l'amitié que j'ai pour lui. Une personne que la marquise de Neuville estime est à l'abri de tout soupçon.

—Madame la marquise, répondit Morlot, vos paroles me font éprouver une grande satisfaction.

Et tout bas il se dit :

—Je n'ai plus à m'occuper du comte de Montgarin.

—Ainsi, reprit la vieille dame, vous aviez quelque doute à l'égard de mon protégé ?

—Non, madame, non ; mais... je cherche.

—En vous disant que je l'estime et que Maximilienne l'aime, je pourrais me dispenser de vous faire son éloge. Cependant, écoutez : Et la marquise de Neuville raconta à Morlot l'espèce de confession que lui avait faite un jour le comte de Montgarin.

—Eh bien, ajouta-t-elle, êtes-vous convaincu, maintenant, que le comte est un brave et digne jeune homme ?

Morlot s'inclina en signe d'assentiment.

—Si vous le voulez bien, madame la marquise, dit-il, nous parlerons de M. le comte de Rogas.

—Je le vois assez souvent ; mais je ne puis rien vous dire de son passé. Ce que je sais, c'est qu'il a une grande affection pour son jeune parent ; il semble ne vivre que pour lui. C'est un homme froid, grave et même austère : il parle peu ; il est poli, fort aimable et ne manque pas d'une certaine distinction. Il possède, paraît-il, une grande fortune.

—Ah ! fit Morlot. — Diable, diable, pensait-il, je ne vois pas du tout sur quel terrain je marche.

A ce moment on frappa à la porte du salon.

—Qu'y a-t-il, demanda la marquise.

La porte s'ouvrit et un domestique annonça :

—Monsieur le comte de Rogas.

Morlot se dressa comme poussé par un ressort.

La marquise le regarda et dit au domestique :

—Priez M. de Rogas d'attendre un instant.

La porte se referma.

Alors la marquise dit à Morlot :

—Si vous avez intérêt à ne pas être vu ici par M. de Rogas, passez dans cette chambre et, quand j'aurai fait entrer le comte, vous pourrez vous en aller.

Mais, déjà Morlot avait réfléchi.

—Madame la marquise, dit-il, je désire voir M. le comte de Rogas. Seulement, je vous prie de me présenter à lui sous le nom de baron de Ninville, un baron de province, propriétaire dans le département du Doubs, qui est venu vous faire une visite.

—Pour la famille de Coulange, je peux faire ce mensonge, répondit la marquise.

Elle appela le domestique et lui dit :

—Faites entrer M. le comte de Rogas.

XV

Quand, un instant après, Morlot sortit du salon de la marquise, où il laissait le comte de Rogas, son front devint sombre et ses sourcils se froncèrent.

Il avait eu le temps de bien examiner le Portugais, et tout de suite après son premier examen il s'était dit :

—Cet homme a un masque sur le visage.

Il descendit l'escalier tout rêveur. Dans la rue il se mit à marcher rapidement. Au bout d'un instant il s'arrêta brusquement.

—Ce personnage est une énigme vivante, murmura-t-il.

Mais rien ne m'ôttera de l'idée que j'étais tout à l'heure en présence d'un coquin !

Il se remit à marcher, continuant ses réflexions. Il se demandait :

—Quel est le passé de cette homme ? Est-il le parent du comte de Montgarin ? A-t-il réellement une grande fortune ? Voilà ce qu'il faudra savoir... En attendant, reprit-il avec une sorte de dépit, Sosthène de Perny reste perdu dans l'obscurité d'une nuit profonde.

A cinq heures un quart, Morlot entra chez l'inspecteur de police Mouillon. Celui-ci l'attendait. La façon dont il accueillit le régisseur de Chesnel disait assez l'amitié qu'il avait pour lui. Ils venaient à peine de s'asseoir lorsque Jardel arriva. Quelques paroles amicales furent échangées ; puis Mouillon demanda à Morlot ce qu'il attendait de son camarade et de lui.

—Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur Morlot, ajouta-t-il, que Jardel et moi nous sommes entièrement à vous ; quoi que vous puissiez nous demander, nous sommes vos hommes. Nous serons heureux si nous vous offrez enfin l'occasion de payer la dette de reconnaissance que nous avons contractée envers vous.

—Vous êtes de braves cœurs, répondit Morlot, en serrant en même temps la main aux deux agents. Vous le voyez, sachant que je pouvais compter sur votre amitié, je n'ai pas hésité à m'adresser à vous. Vous vous souvenez de ce que nous avons fait autrefois ensemble ?

—C'est une de ces choses qu'on n'oublie jamais, répondit Mouillon. Quel magnifique coup de filet ! Nous n'avons rien eu de pareil depuis, monsieur Morlot. Souvent encore, à la préfecture, on parle de la fameuse enveloppe de lettre à moitié brûlée, trouvée par vous, et au moyen de laquelle nous avons pincé cette formidable bande de brigands.

—Malheureusement, dit Morlot, nous ne les avons pas pris tous.

—Deux ou trois avaient échappé, nous les avons retrouvés.

—Il en reste encore, dit-il.

—Des hommes de la bande de Durand ? fit Mouillon.

—Oui.

—Tonnerre ! il ont la vie dure, groinela Mouillon.

—Vous savez tous deux, Jardel surtout, puisqu'il était avec moi, ce qui s'est passé une certaine nuit au château de Coulange. Deux scélérats, ayant pour complice une femme de chambre, s'étaient introduits dans le château où, sans Jardel et moi, deux crimes auraient été commis : un vol et un assassinat. La victime désignée était la marquise de Coulange.

—Quelle effroyable nuit ! murmura Jardel.

—Ces deux misérables faisaient partie de la bande de Durand, continua Morlot, puisque l'un d'eux était précisément ce Jules Vincent à qui appartenait le morceau d'enveloppe. Jardel se souvient que celui-ci parvint à nous échapper ; nous nous emparâmes de l'autre après une vigoureuse résistance. Trois jours après, la bande presque toute entière était arrêtée, vous savez comment. Le fameux Jules Vincent, qui s'appelait de son vrai nom Armand Des Grolles, était cette fois entre nos mains. Pour des raisons que je n'ai pu vous faire connaître alors et que je dois vous cacher encore, il n'a point été parlé de l'affaire du château de Coulange dans le procès de la bande des voleurs, de sorte que Des Grolles n'a été condamné qu'à cinq ans de prison.

—Et quinze ans de surveillance, dit Jardel.

—Sait-on ce qu'il est devenu ?

—Peu de temps après qu'il fut sorti de prison, il a disparu. Toutefois, on a pu suivre sa trace jusqu'au Havre, où on a à peu près acquis la certitude qu'il s'était embarqué pour l'Amérique.

—Ah ! fit Morlot.

Et il resta un instant pensif.

—L'autre brigand, reprit-il, le complice de Des Grolles dans la tentative de vol et d'assassinat du château de Coulange, aurait dû passer devant la cour d'assises comme les autres ; mais, pour ces mêmes raisons dont je parlais tout à l'heure, madame la marquise de Coulange, trop sensible et trop bonne, lui a fait grâce. Et moi, Morlot, agent de police, manquant à mon devoir, j'ai laissé prendre la clef des champs à l'homme que Jardel et moi avions arrêté. Ma démission, que j'ai immédiatement donnée, a été la conséquence de cette faute que j'ai commise. Que voulez-vous, j'ai été faible devant une femme.

—Bah ! fit Mouillon, vous n'avez rien à regretter.

—Vous vous trompez, mon ami, répliqua vivement Morlot ; j'ai un regret, un grand regret.

—Quel est ce regret ?

—De ne pas avoir tué raide, comme un chien enragé, l'homme à qui la marquise de Coulange a fait grâce. Vous verrez tout à

l'heure que je peux avoir ce regret. Qui était cet individu ? Je l'ignore. Je ne veux pas le savoir. J'ai appris qu'après être sorti d'entre mes mains il s'était empressé de quitter la France, comme sa sûreté l'exigeait. Où est-il allé ? En Amérique, je suppose. Depuis cela, près de quatorze ans se sont écoulés, et il peut croire maintenant que lui et son passé sont ensevelis dans l'oubli.

Mouillon disait tout à l'heure, en parlant des hommes de la bande Durand : " Il ont la vie dure. " Oui, il ont la vie dure ; et leur audace reste la même, et pour le mal ils ont toujours la même ardeur.

Mouillon, Jardel, écoutez : Ce misérable, que je regrette de ne pas avoir tué comme une bête immonde, quand je tenais mon revolver à la hauteur de sa tête, ce lâche coquin, dont la marquise de Coulange à eu pitié, est revenu à Paris malgré la promesse qu'il avait faite de ne remettre jamais les pieds en France.

— Vous l'avez rencontré ? demanda Jardel.

— Non, car, comme tous les bandits, il se cache. Mais, je vous dis, il est à Paris, j'en ai la certitude.

— Alors je vois ce que vous venez nous demander, dit Mouillon : il s'agit de trouver cet individu.

— Oui.

— Vous avez déjà quelques renseignements ?

— Je ne possède que certaines indications vagues. Mais je vais rester à Paris et, si vous le voulez bien, nous travaillerons ensemble.

— S'il en est ainsi, dit Mouillon, je suis sûr que l'individu ne nous échappera point.

— Lui et les autres.

— Ah ! ils sont plusieurs ?

— J'en ai la conviction, fit Morlot. Quand Jardel m'a appris que des Grolles s'était embarqué pour l'Amérique, je me suis dit aussitôt : il est allé rejoindre son ancien complice. Donc, nous pouvons être à peu près certains qu'ils sont revenus ensemble à Paris, afin de mettre à exécution les projets qu'il ont conçus là-bas. Nous pouvons admettre aussi qu'ils ont d'autres complices et qu'ils forment ainsi une bande parfaitement organisée. Ah ! ils sont les dignes élèves de leur maître Durand de sinistre mémoire !... Où se cachent-ils ? Nous le saurons. Mais il importe, avant tout, de découvrir quels sont leurs projets ténébreux. C'est pour cela, mes amis, que je redeviens policier ; c'est pour cela que j'ai besoin de votre concours. Nous connaissons leur plan et nous le battons en brèche : à tout prix il faut que nous empêchions leur œuvre de s'accomplir.

Vous devez bien penser que je ne comprendrais pas mon métier d'autrefois, si je n'y étais forcé par une raison exceptionnelle. Vous savez quels liens m'attachent à la famille de Coulange, à laquelle je dois tout : ma position, ma tranquillité, ma fortune. Eh bien, c'est à cette noble famille que je tiens à donner une preuve de ma reconnaissance et de mon dévouement.

C'est encore la marquise de Coulange que menacent aujourd'hui les deux misérables dont nous nous occupons et les autres coquins qu'ils ont pris pour complices.

Les deux agents ouvrirent de grands yeux et se rapprochèrent de Morlot, il continua :

— Comme je viens de vous le dire, je ne connais pas leurs projets. La fortune du marquis de Coulange s'élève peut être actuellement à trente millions ; veulent-ils s'emparer de quelques-uns de ces millions ? On peut le supposer. Par quel moyen ? C'est ce qu'il faut savoir... Mais on peut supposer également que le mobile qui fait agir l'ennemi ou les ennemis de la famille de Coulange est la haine, et que l'archarnement avec lequel ces misérables poursuivent le marquis et la marquise n'a pas d'autre but que la vengeance. Quoi qu'il en soit, un et peut-être plusieurs membres de la famille de Coulange sont en danger de mort ! Depuis quelques mois, trois tentatives d'assassinat, auxquelles il a miraculeusement échappé, ont été dirigées contre le marquis de Coulange.

— Mais c'est épouvantable ! s'écria Jardel.

— Bien que mes renseignements n'aient encore rien de précis, c'est à divers indices que j'ai pu recueillir, que j'ai deviné le retour de France et la présence à Paris de l'homme que la marquise de Coulange n'a pas voulu livrer autrefois à la justice. Maintenant, mes amis, si vous m'avez bien compris, vous savez ce que j'attends de vous.

— Jardel et moi nous sommes entièrement à votre disposition, dit Mouillon.

— La besogne sera difficile, car je prévois les obstacles qui se dresseront devant nous ; mais je vous connais, je sais ce que vous valez, rien ne vous arrêtera. D'ici deux ou trois jours j'aurai complètement étudié la situation, alors je vous donnerai mes instructions et nous nous mettrons sérieusement en campagne. Mais ce à quoi je dois songer tout d'abord, c'est à protéger la vie du marquis de Coulange ; car trois attentats successifs ne prouvent point malheureusement, que les scélérats ont renoncé à leur projet de l'assassiner.

Or, je voudrais avoir un homme sûr, intelligent, adroit, pour le faire entrer chez le marquis en qualité de domestique. Le marquis

ne sait rien et ne doit rien savoir ; la marquise seule est prévenue. Il va sans dire que c'est un agent de police qu'il me faut. Il serait spécialement attaché à la personne du marquis ; toujours armé et l'œil au guet, il l'accompagnerait partout. Dans la maison, son service serait des plus faciles ; bien payé et bien traité, d'ailleurs, on ne le considérerait point comme un serviteur ordinaire. Pouvez-vous me procurer cet homme-là dès demain, si c'est possible ?

— J'espère que nous le trouverons facilement, répondit Mouillon.

— Sans doute, on peut le trouver, dit Jardel ; mais ce n'est pas une mission ordinaire que veut lui confier M. Morlot. C'est bien important et bien délicat. Avec l'intelligence et le courage, l'homme qu'il faut à M. Morlot doit être dévoué et avoir beaucoup de tact. Donc, si rien ne s'y oppose, c'est moi qui entrerai chez le marquis de Coulange.

— Quoi, Jardel, vous voulez ?

— Monsieur Morlot, c'est un homme dévoué qu'il vous faut ?

— Oui, Jardel, un homme dévoué.

— Eh bien, monsieur Morlot, il y a à Paris deux hommes qui, pour vous, se feraient couper en quatre : il sont devant vous.

— C'est entendu, mon cher Jardel, c'est vous qui veillerez sur le marquis de Coulange.

— Et puis, monsieur Morlot, madame la marquise aura d'autant plus confiance que je ne lui suis pas tout à fait inconnu.

— Oui, oui vous avez raison. Cependant je vois une difficulté.

— Laquelle ?

— Votre service à la préfecture.

— Nous voulons être entièrement à vous, dit Mouillon : demain matin nous demanderons, Jardel et moi, un congé de trois mois.

— Peut-être aurai-je besoin de vous plus longtemps.

— Nous le demanderons de six mois.

— Et si on ne vous l'accorde point ?

— Dans ce cas nous saurons ce que nous aurons à faire.

— Allons, c'est bien, dit Morlot avec émotion ; je suis heureux, je suis fier d'avoir deux amis tels que vous. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous serez tous deux généreusement récompensés et que, dès maintenant, vous pouvez me demander tout l'argent dont vous aurez besoin.

— Monsieur Morlot, répondit vivement Mouillon, vous pouvez croire que l'espoir d'obtenir une récompense n'entre pour rien dans le plaisir que nous avons à vous servir.

— Oui, Mouillon, je le crois.

— Ainsi, c'est entendu ; dès demain nous nous tenons à votre disposition et nous attendons vos ordres.

— Le plus souvent, c'est ici, chez vous, que nous nous verrons, afin de bien nous entendre sur ce que nous devons faire. Toutefois, il est bon que vous sachiez où me trouver, l'un et l'autre, à certaines heures du jour et de la nuit. J'ai deux domiciles, et à chaque endroit j'ai cru devoir changer de nom. Rue Rousselle, No 11, je me fais appeler M. Robert, et à l'hôtel Louvois, place Louvois je suis le baron de Ninville.

XVI

Ainsi que l'avait annoncé le docteur Gendron, au bout de quinze jours le marquis fut complètement guéri. Dès le sixième jour il avait pu faire d'assez longues promenades en voiture ; mais toujours accompagné de la marquise ou de Maximilienne. Madame de Coulange ne voulait plus qu'il sortit sans elle ; pour ne pas le quitter un seul instant elle abandonnait sa chère solitude.

Le cocher du marquis avait toujours à côté de lui, sur son siège, un nouveau domestique de la maison de Coulange. C'était Jardel, auquel la marquise avait donné le nom de Firmin, en souvenir sans doute du vieux valet de chambre du marquis, qui était mort depuis quelques années. Le nouveau venu avait été recommandé par la marquise elle-même au maître d'hôtel d'abord et ensuite au cocher d'une façon toute particulière.

Jardel s'était présenté seul à l'hôtel de Coulange avec une lettre de Morlot. En le voyant, la marquise eut un mouvement de surprise.

— Est-ce que madame la marquise me reconnaît ? demanda Jardel.

— Votre figure ne m'est pas inconnue, monsieur, je cherche à me rappeler...

— Où vous m'avez vu déjà ?

— Oui.

— Je suis un ami dévoué de M. Morlot, madame la marquise ; c'est moi qui étais avec lui au château de Coulange cette nuit où deux scélérats...

— Ah ! je vous reconnais ; vous êtes monsieur Jardel.

— Oui, madame la marquise. Mais veuillez lire la lettre de M. Morlot.

— Ainsi, monsieur Jardel, dit la marquise après avoir lu, vous avez bien voulu consentir à jouer ce rôle de domestique ?

— Pour moi, madame, c'est un poste d'honneur, je l'ai sollicité.

— M. Morlot vous a dit ce que vous auriez à faire ? Il faut que

mon mari, mes enfants et nos gens croient que vous êtes réellement un domestique.

—Vous me présenterez comme tel, madame la marquise, le reste me regarde. Soyez tranquille, je me mettrai vite au courant du service qui me sera confié. D'ailleurs, on peut toujours faire de moi un laveur de vaisselle.

—C'est bien, j'arrangerai cela moi-même.

Et Jardel, sous le nom de Firmin, fut immédiatement présenté au maître d'hôtel.

Le lendemain matin, ce fut Jardel qui apporta au marquis ses lettres et ses journaux. La marquise était près de son mari.

—Tiens, fit M. de Coulange, en voyant cette figure qui lui était inconnue.

Et il se tourna vers la marquise, une interrogation dans son regard.

—C'est vrai, Edouard, dit-elle, j'ai oublié de te dire que, sur la recommandation de M. Morlot, j'ai pris un nouveau serviteur. Je te le présente; il se nomme Firmin, comme ton vieux valet de chambre.

Jardel s'inclina respectueusement.

Après avoir regardé un instant, le marquis lui dit de ce ton affectueux qui lui attirait tous les cœurs :

—Vous portez le nom d'un brave et digne homme qui fut pour moi, en même temps qu'un serviteur fidèle, un ami dévoué. Vous avez été recommandé à madame la marquise par M. Morlot, nous sommes donc sûrs d'avoir en vous un bon serviteur; j'espère que vous appartenez longtemps à la maison de Coulange.

—Je remercie monsieur le marquis de ses bonnes paroles, répondit Jardel; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour mériter la confiance de monsieur le marquis et de madame la marquise.

Sur ces mots, il salua et se retira.

—Est-ce que nous avons besoin d'un nouveau domestique? demanda le marquis à la marquise.

—A Paris, non, répondit-elle; mais il nous sera très utile à Coulange. Après l'éloge que M. Morlot m'a fait de lui, je n'ai pas hésité à le prendre immédiatement.

—Il a l'air intelligent et sa figure me plaît. Et puis il s'appelle Firmin.

—C'est pour cela, Edouard, que Firmin sera spécialement attaché à ton service.

—Est-ce que tu trouves que je n'ai pas assez d'un valet de chambre? fit le marquis en souriant.

—Tu verras, mon ami, que tu seras très heureux d'avoir Firmin.

—Enfin, comme toujours, ce que tu veux, je le veux.

C'est ainsi que, sans se douter de rien, le marquis avait accepté l'homme qui était chargé de veiller sur sa personne.

Ayant Jardel près de son mari et sachant que Morlot, de son côté, s'occupait aussi de conjurer le danger, la marquise se sentait presque rassurée.

Pour ne pas inquiéter sa femme, le marquis ne montait plus à cheval. Quand il sortait en voiture, Jardel, comme nous l'avons dit, l'accompagnait, assis à côté de Nicolas. Mais il lui arrivait aussi de faire des visites ou une promenade à pied. Alors un homme ayant une canne à la main et souvent un cigare à la bouche, le suivait à distance, en ayant l'air de flâner.

Si le marquis eût soupçonné la surveillance dont il était l'objet, il n'aurait eu qu'à se retourner et à regarder derrière lui: dans l'homme qui le suivait il aurait reconnu celui qu'il appelait Firmin.

—Je voudrais qu'il ne sortît jamais qu'avec moi, en voiture, disait la marquise à Jardel; mais il aime beaucoup à marcher; comment l'empêcher de sortir à pied? Je ne veux pas lui dire quelles sont mes craintes. Je vous en prie, monsieur Jardel, veillez bien sur lui, ne le quittez pas des yeux un seul instant.

—Soyez tranquille, madame la marquise, répondait l'agent de police, rien de fâcheux n'arrivera à M. le marquis; je suis là pour le défendre au péril de ma vie; c'est une consigne... D'ailleurs, si audacieux qu'il soit, un bandit n'attaque pas un homme en plein jour, dans la rue, au milieu des passants.

La douleur et les inquiétudes de la marquise et de ses enfants avaient été partagées par le comte de Montgarin. On l'avait vu empressé auprès du marquis, lui témoignant l'affection et la tendresse d'un fils. Depuis le danger que le marquis et Eugène avaient couru à Frameries, son attitude était parfaite. Le marquis et la marquise se persuadaient de plus en plus qu'il était digne de Maximilienne, et Eugène revenait peu à peu de ses préventions.

—Décidément, se disait-il, ma sœur avait raison; je suis forcé de reconnaître, maintenant, que j'étais injuste envers M. de Montgarin.

Un soir, se trouvant seul avec la marquise et ses enfants, le marquis leur dit :

—Il faut que je vous fasse un aveu : le jour de ma chute, quand je repris connaissance dans la voiture qui m'a ramené ici, pour la première fois de ma vie j'ai eu peur de mourir.

La marquise tressaillit.

—Oh! Edouard! fit-elle d'une voix plaintive.

—Heureusement, reprit le marquis, ma peur n'a pas été de longue durée, notre excellent ami, le docteur Gendron, s'est empressé de nous rassurer tous. Cependant, cette crainte de mourir que j'ai eue un instant, m'a fait faire certaines réflexions. Je me disais : " Si, j'étais blessé mortellement, jusqu'au moment de mon dernier soupir j'aurais un grand regret, celui de ne pas avoir complètement assuré l'avenir et le bonheur de mes chers enfants." A la suite de mes réflexions, mes enfants, j'ai pris la résolution de vous marier le plus tôt possible, si toutefois vous y consentez. Eh bien, voulez-vous que nous voyions ensemble, ce soir, à quelle époque pourraient avoir lieu les deux mariages?

Eugène se tourna vers sa sœur comme pour lui dire :

—A toi de répondre.

Alors Maximilienne prit la parole.

—Dieu merci, cher père, dit-elle, votre vie, si précieuse pour nous, n'est pas en danger, et je ne vois pas qu'il soit nécessaire de rien changer à ce qui a été décidé. Nous n'avons plus un an à attendre, puisque c'est dans le mois de février prochain que doit avoir lieu le mariage de mon frère et que je désire me marier le même jour que lui.

—Eugène, est-ce que tu approuves les paroles de ta sœur? demanda le marquis.

—Absolument, mon père.

—S'il en est ainsi, mes enfants, je n'ai plus rien à dire. Je croyais vous faire éprouver une grande joie en vous proposant d'avancer l'époque du double mariage; je me suis trompé. Mais je suis heureux de constater que nous pouvons encore, votre mère et moi, suffire à votre bonheur.

—Nous voici à la fin de mai, reprit madame de Coulange, beaucoup de nos amis ont déjà quitté Paris, il est temps, je crois, que nous nous occupions de notre départ. Nous pouvons dès ce soir, fixer le jour où nous partirons pour Coulange.

—Rien ne s'y oppose.

Alors il fut décidé que le 2 juin on quitterait Paris.

XVII

Morlot cherchait, Morlot ne trouvait rien. Il était sûr que Sosthène de Perny était à Paris; mais où se cachaient-ils, lui et ses complices? Quel moyen employer pour les découvrir? Depuis trois semaines que Jardel était à l'hôtel de Coulange, il n'avait rien vu, rien entendu qui pût mettre Morlot sur la trace de Sosthène ou d'un de ses complices.

Mouillon surveillait l'hôtel de Montgarin, d'où il voyait sortir tranquillement Ludovic et le comte de Rogas, où n'entraient aucun individu à figure suspecte. D'ailleurs, Mouillon avait déjà causé avec François, le vieux domestique du comte de Montgarin. Et François, persuadé que son maître avait changé de conduite, grâce aux bons conseils de son cousin, avait parlé du comte de Rogas avec admiration, en faisant de lui les plus grands éloges.

Grâce au vieux domestique, qui aimait à parler de ses maîtres, Mouillon savait à peu près tout ce qui se passait dans l'intérieur de ce ménage de garçons. Le comte de Rogas était un homme d'ordre et d'habitudes régulières; il ne rentrait jamais passé minuit. Le comte de Montgarin recevait rarement, de temps à autre quelques amis seulement.

Quant à M. de Rogas, ayant à Paris très peu de connaissances, il ne recevait jamais personne. Il semblait ne vivre que pour son jeune cousin; en effet, il avait pour Ludovic une grande affection, qui ressemblait à la tendresse d'un père pour son fils. A une époque, le jeune homme s'était fortement endetté; il avait même été poursuivi par ses créanciers; c'est alors que M. de Rogas était venu et qu'il avait dit à son cousin : " Si vous voulez que je fasse quelque chose pour vous, que j'agisse comme un bon parent doit le faire, il faut que vous commenciez par vous éloigner de vos faux amis, de toutes les mauvaises connaissances que vous fréquentez." Aussitôt la conduite de M. de Montgarin était devenue exemplaire, et pour lui donner un premier témoignage de son amitié, le comte de Rogas avait payé toutes ses dettes. Depuis, François n'avait plus vu venir à l'hôtel un seul créancier. Du reste, son maître n'avait plus aucun embarras d'argent. Les domestiques et les fournisseurs étaient payés très exactement à la fin de chaque mois.

Tout cela, Morlot le savait déjà. C'était la confirmation de ce que lui avait dit la marquise de Neuville.

—Et pourtant, se disait-il, en se frappant le front, j'en suis sûr, c'est là, à l'hôtel de Montgarin, qu'est le noeud de l'intrigue... C'est autour du fiancé de Mademoiselle de Coulange que tourne et rôle l'ennemi. Oh! ce comte de Rogas!... Non, non, mille fois non, cet homme n'est point ce qu'il paraît être! Ah! si je n'étais pas forcé d'être circonspect, d'agir avec une extrême prudence, je saurais vite à quoi m'en tenir sur ce sombre personnage.

Je suis forcé de le reconnaître, j'ai affaire à forte partie; c'est à croire que Durand est encore en ce monde, et que c'est lui qui dirige ces misérables.

Cependant, bien qu'il eut la ferme volonté de n'agir qu'avec une extrême prudence, il ne crut pas devoir se contenter des renseignements donnés par la marquise de Nouvelle et recueillis, d'autre part, par l'inspecteur de police Mouillon. Il fit lui-même son enquête et se livra à de nombreuses investigations. Mais José Basco était un coquin d'une rare habileté ; il avait su prendre de telles précautions et s'entourer si bien de mesures de sûreté, qu'il fut impossible à Morlot de découvrir autre chose que ce qu'il savait.

Il vit les trois principaux créanciers du comte de Montgarin. Ceux-ci, prévenus sans doute par le Portugais, pensèrent que le marquis de Coulange, agissant comme un bon père de famille, leur faisait demander des renseignements sur le fiancé de sa fille. Ayant intérêt, d'ailleurs, à ne pas nuire au comte de Montgarin, ils firent à peu près la même réponse à Morlot.

— « Nous avons été en relations avec M. le comte de Montgarin il y a quelques années et nous n'avons qu'à nous louer de lui. Il serait à souhaiter que tous les fils de famille lui ressemblassent. Nous lui avons prêté d'assez fortes sommes. Et il a toujours rempli fidèlement ses engagements. Il nous devait encore, il y a quelques mois, mais nous avons été intégralement payés par son cousin, M. le comte de Rogas. »

On comprend que de semblables paroles devaient dérouter Morlot. Mais il était tenace dans ses idées ; malgré tout il persistait à croire que le comte de Rogas était un des complices de Sosthène de Perny.

Eulin, ce Portugais qui passait pour être millionnaire, était-il réellement comte de Rogas ?

C'était une chose essentielle à savoir. Morlot se présenta donc un jour à la légation de Portugal. Le ministre était absent, il fut reçu par un des secrétaires.

— Monsieur, lui dit Morlot, c'est une mission bien délicate et secrète que j'ai l'honneur de remplir auprès de vous. Une famille française des plus honorables désire avoir des renseignements sur une famille portugaise, la famille de Rogas.

— La maison de Rogas, répondit le secrétaire, compte parmi les plus illustres de Portugal : les Rogas ont rendu de grands services à mon pays. Mais nul mieux qu'un membre de sa famille, justement honorée, ne pourrait vous fournir les renseignements que vous me demandez. Cela vous serait facile, car vous pourriez vous adresser à M. le comte de Rogas lui-même, qui est actuellement à Paris.

— Ah ! fit Morlot jouant la surprise, M. le comte de Rogas est à Paris ?

— Depuis quelque temps déjà.

— Pardon, monsieur, est-il indiscret de vous demander si vous connaissez personnellement M. le comte de Rogas ?

— Nullement, monsieur. Je connais personnellement M. le comte de Rogas, et j'ai quelquefois le plaisir de le voir ici.

Morlot était très ému.

— Vous m'avez donné un excellent conseil, monsieur, dit-il, je vous remercie ; si on le juge nécessaire, j'aurai l'honneur de faire une visite à M. le comte de Rogas. Voulez-vous avoir l'obligeance de me donner son adresse ?

Le secrétaire ouvrit un cahier, chercha un instant et répondit :

— M. le comte de Rogas demeure chez son parent, M. le comte de Montgarin, rue d'Astorg.

— Merci, monsieur, dit tranquillement Morlot.

Cependant il venait d'éprouver une déception.

Quand le secrétaire lui avait dit qu'il connaissait personnellement le comte de Rogas, il s'était tout de suite imaginé qu'il s'agissait d'un autre personnage que l'homme suspect, dans lequel il voulait voir un complice de Sosthène de Perny.

Il n'avait plus rien à demander. Il se leva, salua le secrétaire et se retira.

— Ah ! ça, pensa-t-il, qu'est-ce que tout cela veut dire ? Est-ce que je n'ai plus de jugement ? Est-ce que je manque de conception ? Pourtant, je l'ai vu, ce comte de Rogas, je l'ai vu ! Non, non, je n'ai pu me tromper à ce point. . . C'est le comte de Rogas ! soit, je le veux bien. Mais j'ai ma conviction et personne ne la trahira : tout comte qu'il est, cet homme est un affreux scélérat !

Morlot couchait rarement rue Rousselet ; mais il déjeunait et dînait assez régulièrement avec Gabrielle. Celle-ci allait chaque jour à l'hôtel de Coulange, Morlot pouvait correspondre facilement avec Jardel sans faire soupçonner sa présence à Paris.

En sortant de la légation de Portugal, Morlot se dirigea vers la rue Rousselet, tout en se livrant à ses réflexions. Il y arriva vers cinq heures. Gabrielle était rentrée depuis un instant.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? dit Gabrielle. Je vois que vous n'êtes pas content, je connais depuis longtemps ce mouvement de vos sourcils et ces plis sur votre front.

— Ah ! ne m'en parlez pas, Gabrielle, j'enrage : Au lieu d'avancer, je recule.

— Vous voulez aller trop vite, mon ami ; rappelez-vous votre patience d'autrefois.

— Vous avez raison, je ne devrais pas oublier que pendant sept

longues années. . . Mais que voulez-vous, je ne puis pas changer ma nature. Quand je me vois impuissant, tout mon sang bout dans mes veines, et ce que j'éprouve est une véritable torture. Tenez, Gabrielle, parlons d'autre chose. Il n'y a rien de nouveau à l'hôtel de Coulange ?

— Rien. Le marquis ne se ressent plus de sa chute ; la marquise est toujours fort triste ; pourtant elle est tranquille depuis que Jardel est là ; celui-ci joue parfaitement son rôle, et le marquis l'a déjà pris en amitié.

— Et M. le comte de Montgarin ?

— On le considère absolument comme s'il était déjà le mari de Maximilienne. Je ne vous ai pas dit que le marquis avait eu l'intention d'avancer les deux mariages, mais Maximilienne et Eugène ont déclaré qu'ils voulaient attendre jusqu'à l'époque qui a été antérieurement fixée.

— Ah ils ont bien fait ! s'écria Morlot, dont le regard avait des lueurs étranges.

— C'est après demain que la famille part pour Coulange, reprit Gabrielle ; M. de Montgarin ira les rejoindre dans quelques jours.

— Avec son cousin, le comte de Rogas ?

— Non, M. de Rogas n'a pu accepter l'invitation qui lui a été faite ; des affaires importantes réclament sa présence à Lisbonne.

— Naturellement, Gabrielle, vous partez avec madame la marquise ?

— Non, répondit-elle, je reste à Paris pour être près de vous. D'ailleurs, ma présence n'est pas utile à Coulange ; et puis je ne pourrais pas rester longtemps au château ; M. de Sistrène doit y passer presque toute la saison avec sa sœur et sa nièce. Qui sait, mon ami, vous aurez peut-être besoin de moi ? Oui, je puis vous servir, ne serait-ce qu'en vous intruisant de ce qui se passera à l'hôtel de Coulange en l'absence des maîtres.

— Vous avez raison, Gabrielle, vous faites bien de rester.

— Au mois de juillet, si c'est possible, nous irons voir Mélanie ensemble ; et alors, si vous croyez ne plus avoir besoin de moi à Paris, je resterai à Chesnel.

Morlot resta un instant pensif, la tête dans ses mains. Puis, se redressant brusquement :

— Gabrielle, dit-il, c'est entendu, au mois de juillet, plus tôt peut-être, nous irons voir Mélanie. Mais je ne resterai que deux ou trois jours à Chesnel et je vous y laisserai.

— Vous savez donc que vous serez forcé de revenir si vite à Paris ?

— Gabrielle, je ne reviendrai pas immédiatement à Paris.

— Où donc irez-vous ?

Les yeux de Morlot brillèrent comme des tisons.

— J'irai faire un voyage d'agrément en Portugal, répondit-il.

XVIII

Transportons-nous à Montmartre et entrons dans la mesure qui sert de repaire à Sosthène de Perny et à Armand Des Grolles. Dix heures viennent de sonner.

Sosthène et Armand sont assis à une table, en face l'un de l'autre. La lumière d'une lampe les éclaire. Les persiennes de la fenêtre fermées et un épais rideau de cretonne interceptent la lumière, de sorte qu'on pourrait croire la vieille maison inhabitée.

Il y a sur la table deux verres et plusieurs bouteilles qui contiennent des liqueurs fortes. Dans le verre de Des Grolles il y a de l'eau-de-vie, celui de Sosthène est vide. Sosthène a le teint animé, de la bave aux lèvres, et ses yeux ont un éclat singulier. C'est l'effet produit par l'alcool, dont les vapeurs lui montent à la tête. Sosthène trouve que l'existence qu'il mène à Paris est affreusement monotone ; pour échapper à l'ennui, il boit. Il se couche rarement sans être en état d'ivresse. L'abus des liqueurs lui donne des rêves bizarres dans lesquels il savoure la plupart des jouissances qui lui sont défendues. C'est ainsi que, pour lui, le rêve de l'ivresse devient la réalité.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il à Des Grolles.

— Bientôt dix heures.

— Ah ! comme les jours sont longs ?

Il s'étira les bras en bâillant à se démancher la mâchoire.

— Et ils se ressemblent tous, reprit-il d'une voix sourde. Quand je pense que je suis à Paris, la ville de tous les plaisirs ! . . . Des Grolles, je m'ennuie à mourir ! Toi, au moins, tu vas, tu viens, tu peux descendre vers les boulevards. Moi, parce que je puis être rencontré, reconnu, je suis obligé de rester enfermé ici comme un rat dans son trou. Des Grolles, est-ce que tu ne t'embêtes pas, toi ? Les jours, les semaines, les mois se passent et nous ne sommes pas plus avancés que le jour où nous avons débarqué au Havre.

— Pourtant, tu ne peux pas dire que l'affaire est mal conduite.

— Je n'en sais rien. Assurément, José est adroit, mais il manque d'audace.

— Il est prudent, voilà tout. Il prend ses précautions et il a raison, car il sait qu'il faudrait peu de chose pour compromettre l'affaire.

Voyons, est-ce sa faute, est-ce la mienne, si le marquis est encore vivant ?

—Mille tonnerres ! jura Sosthène, est-ce que cela va encore durer longtemps ? J'en ai assez, j'en ai trop de cette vie de hibou qu'on me fait ici !... Pendant que je croque le marmot dans ce nid à lézards, José Basco va au spectacle, se pavane au bois. Il se croit supérieur à tout le monde et il ne daigne plus me consulter. Voyons, Des Grolles, réponds, me consulte-t-il ?

—Pourquoi faire, puisque tu as approuvé son plan ?

—C'est vrai, j'ai approuvé son plan, reprit Sosthène, mais non, tous les moyens qu'il emploie pour arriver au but. Si j'avais dirigé l'affaire, moi, aujourd'hui nous tiendrions les millions. D'abord je n'ai jamais compris qu'il fut nécessaire de se débarrasser du marquis avant le mariage.

—José avait son idée.

—Elle était bonne, si tu n'avais pas manqué ton coup au mois de septembre dernier. Tuer le marquis maintenant, ce serait empêcher le mariage pour cause de deuil et nous condamner bêtement à attendre encore une année.

—José savait certainement comment il manœuvrait pour que le mariage se fit malgré le deuil de la famille. Il ne nous dit pas tout. Je veux bien convenir avec toi qu'il marche lentement ; mais sois tranquille, je l'ai vu à l'œuvre, il va droit au but.

—Soit, mais nous ne savons toujours pas quand cela finira.

Après un moment de silence, Sosthène reprit :

—Il y a plus de quinze jours que nous n'avons vu José.

—Tu sais bien qu'il est extrêmement prudent, s'il venait ici trop souvent, cela pourrait être dangereux pour nous et pour lui. Dans tous les cas, il ne nous laisse pas à court d'argent. Je comprends que tu regrettes la joyeuse vie d'autrefois, mais, à part la liberté complète, que tu n'as pas, tu ne manque de rien. Tu peux fumer du matin au soir ; tu manges bien et tu bois encore mieux.

—Eh bien, oui, je bois. J'aime l'absinthe, l'eau-de-vie, tout ce qui brûle et monte au cerveau ; cela chasse les idées noires. Et puis, il faut bien que je fasse quelque chose. Quand je bois, les heures me paraissent moins longues. A la fin, ma tête s'alourdit, la pensée m'échappe, je m'endors. Oh ! ne plus penser à rien, la bonne chose ! Et comme le sommeil est délicieux quand le rêve vous emporte au milieu des splendeurs d'un monde inconnu... Allons, Des Grolles, buvons...

Il saisit une bouteille et remplit son verre à moitié. C'était de l'absinthe.

Des Grolles n'eut que le temps de saisir son bras pour l'empêcher d'avaler la liqueur verte.

—Mais, fou que tu es, tu veux donc t'empoisonner ? Ne vois-tu pas que c'est de l'absinthe que tu t'es versée ?

—Qu'importe, pourvu que l'ivresse vienne !

—Sosthène, tu ne boiras pas cela, je ne le veux pas.

—Ah ! ça, aurais-tu la prétention de m'imposer ta volonté ?

—Oui, quand il s'agit de te défendre contre toi-même ?

La discussion continua. Des Grolles ne lâchait point le bras de Sosthène. A la fin, celui-ci voulant repousser Des Grolles, ce que contenait le verre se répandit sur la table. Alors, le regard de Sosthène prit une expression terrible ; ses yeux injectés de sang lancèrent de sombres éclairs et la fureur qui grondait sourdement dans sa tête éclata subitement. Il bondit sur ses jambes en poussant un cri de rage et sauta sur Des Grolles qu'il saisit à la gorge.

Une lutte terrible allait s'engager entre les deux associés, quand tout à coup la porte s'ouvrit brusquement.

—Ah ! ça, que se passe-t-il donc ici ? dit une voix sonore,

C'étrit José Basco.

Son apparition produisit l'effet d'un coup de foudre.

La fureur de Sosthène s'apaisa aussitôt ; il lâcha Des Grolles et, honteux, presque craintif, il recula jusqu'au fond de la chambre.

—Voyons, reprit José, en avançant, est-ce que vous êtes ivre ?

En quelques mots, Des Grolles le mit au courant de ce qui venait de se passer. Alors le Portugais se tourna vers de Perny et lui dit :

—Des Grolles a raison et vous avez tort. Je vous ai dit plusieurs fois que l'abus des liqueurs fortes, de l'absinthe surtout, finirait par vous jouer un mauvais tour. Du reste, vous le savez aussi bien que moi, et je ne comprends point que vous n'ayez pas assez de raison et d'empire sur vous-même pour vous priver d'une satisfaction dangereuse.

—J'ai toujours la même réponse à vous faire, José : je m'ennuie ; n'ayant rien à faire, je passe mon temps comme je peux.

—Je ne suis pas venu ici ce soir pour vous faire de la morale ; j'ai autre chose à vous dire. Voyons, êtes-vous en état de m'entendre ?

—Vous pouvez parler, José, répondit Sosthène en se rapprochant, de quoi s'agit-il ?

—Depuis trois jours, la famille de Coulange a quitté Paris pour aller passer l'été, comme chaque année, au château de Coulange. Le comte de Montgarin, de plus en plus amoureux, — il l'est trop selon moi, — part après-demain pour aller rejoindre sa fiancée. Sauf

les jours qu'il viendra à Paris, il passera une partie de l'été à Coulange. Le marquis et même la marquise l'ont pris en grande amitié et ne peuvent se passer de lui. De ce côté, je ne suis point trompé dans mes prévisions. Quant au mariage, il faut que nous en prenions notre parti, il n'aura lieu que l'année prochaine, au mois de février. Certes, si l'époque du mariage n'a pas été avancée, ce n'est pas ma faute ; j'ai fait pour cela tout ce que je pouvais ; j'ai même employé un moyen d'une certaine hardiesse. Ce moyen que je croyais infaillible, n'a pas réussi, j'ai été déçu dans mon espoir. Maximilienne a une volonté de fer contre laquelle tout ce qui ne fléchit pas se brise. Il est vrai, — je suis forcé de le dire, — que j'ai été dans tout cela mal secondé par le comte de Montgarin. Assurément il joue parfaitement son rôle ; il est adroit, audacieux ; malgré cela, en présence de mademoiselle de Coulange, il devient faible comme un enfant. Ah ! s'il avait pu se faire aimer sans aimer lui-même ! Voilà ce que j'aurais voulu.

Enfin, voilà où nous en sommes. Pendant leur séjour à Coulange et après leur retour à Paris, jusqu'au mois de février prochain, nous sommes condamnés à un repos forcé. Je crois qu'il est bon de leur accorder cette trêve. Malgré les mille précautions que j'ai prises, un soupçon peut naître. Il vaut donc mieux que nous disparaissions pendant quelque temps.

—Et le marquis ? demanda Sosthène, en regardant fixement José.

Le front du Portugais s'assombrit et un sombre éclair passa dans son regard.

—Sa fille sera mariée dans neuf mois, répondit-il d'une voix creuse, il a encore dix mois à vivre !

—Je vous conseille alors d'employer un moyen plus sûr que ceux dont vous vous êtes déjà servi.

Le Portugais devint blême et se traits se contractèrent affreusement.

—Il faut que le marquis meure, il mourra, répliqua-t-il avec un accent féroce ; s'il le faut, je lui plongerai moi-même un poignard dans la poitrine !

Ces horribles paroles furent suivies d'un silence lugubre.

—Le marquis m'a invité à passer quelque temps à Coulange, reprit José.

Mais j'ai répondu que j'étais absolument forcé de me rendre à Lisbonne, où je serais probablement retenu jusqu'à la fin du mois d'octobre. J'ai dit cela aussi au comte de Montgarin. Mais ce n'est pas à Lisbonne, où rien ne m'appelle, que je veux aller. Que pensez-vous d'un voyage en Allemagne ?

—Est-ce que vous nous emmenez ? demanda vivement Sosthène.

—Oui, nous allons faire ce voyage ensemble. Vous parlez l'allemand tous les deux ; c'est une bonne chose. Vous, Des Grolles, vous endosserez de nouveau une livrée et vous passerez là-bas pour être notre domestique.

—Soit, répondit Des Grolles ; je suis philosophe, je m'accommode de tout.

—J'ai encore quelques relations au pays d'outre-Rhin, reprit José ; partout où nous irons, Sosthène, nous serons bien reçus. Nous visiterons les principales villes de Bavière, de Hanovre, de Prusse, d'Autriche et de Hongrie ; si c'est nécessaire nous irons plus loin, jusqu'à Saint-Petersbourg. J'ai l'espoir que nous ne perdrons pas notre temps : il faut que ce voyage nous rapporte quelque chose. Vous comprenez.

—Parfaitement.

—J'ai acheté cher le comte de Montgarin, vous le savez, et ses dépenses de chaque mois sont énormes ; c'est forcé, le comte doit tenir son rang. Malheureusement, notre caisse n'est pas incépuisable, les derniers cent mille francs sont entamés. Pendant quatre, cinq, six mois au plus, tout ira bien encore ; mais après ? Je ne veux point vous cacher que je suis inquiet, car, pour arriver au jour du mariage, il nous faudrait deux cent mille francs, et il ne nous reste plus que quatre-vingt-dix mille. Je ne vous ai point caché que j'étais obligé de dépenser beaucoup ; aujourd'hui je vous fais connaître exactement la situation.

—Mais si nous manquons d'argent à la dernière heure, tout est perdu ! exclama Des Grolles.

—Si nous n'avions rien à redouter, je ne serais pas inquiet, dit José en hochant la tête.

Sosthène était devenu très sombre.

—Ainsi, dit-il d'une voix rauque, nous pouvons échouer au moment de toucher au port ?

—Je vous ai fait connaître la situation pour vous montrer le danger !

—Mille tonnerres ! cela ne sera pas, hurla Sosthène, en frappant du pied avec rage ; non, non, cela ne sera pas, quand je devrais...

—Soyez donc calme, de Perny, lui dit froidement José ; vos emportements ne changeront rien. Un danger nous menace ; eh bien, nous devons lui faire face, et, dès maintenant, nous préparer à l'éviter. Il nous manque cent mille francs, il faut que nous trouvions le moyen de les faire entrer dans notre caisse. Comme vous le voyez, notre voyage en Allemagne est absolument nécessaire.

Nous partirons avec quarante mille francs, et j'espère bien que nous reviendrons avec cent cinquante mille.

—Eh bien, ne perdons pas de temps, quand partons-nous ?

—Dans trois jours. Nous prendrons le chemin de fer de Lyon, nous traverserons l'Italie et nous entrerons en Autriche par le Tyrol ; comme on ne saurait être trop prudent nous voyagerons séparément jusqu'à la frontière française.

Tout étant bien convenu, les trois complices se donnèrent rendez-vous pour le samedi soir à la gare de Lyon.

L'été est passé. Pendant son long séjour au château, la tranquillité de la famille de Coulange n'a pas été troublée. Cependant les craintes de la marquise ne se sont pas dissipées ; elle garde ses appréhensions. Maximilienne aussi a des heures de tristesse et est souvent inquiète : elle n'a pas oublié les paroles menaçantes de la dame inconnue.

Il y a deux mois que la famille de Coulange est de retour à Paris. Nous touchons aux derniers jours d'automne.

Gabrielle a passé trois mois à Chesnel. Elle est revenue à Paris et a repris possession de son petit logement de la rue Rousselet.

Tout en continuant de surveiller l'habitation du comte de Montgarin, l'inspecteur de police Mouillon, sur le conseil de Morlot, a repris son service à la préfecture.

José Basco, Sosthène de Perny et Armand Des Grolles sont aussi de retour de leur voyage en Allemagne. Nous saurons bientôt s'ils ont ramassé sur les tapis verts, comme ils l'espéraient, la forte somme qui leur était nécessaire pour combler le déficit de la caisse sociale.

Morlot, toujours paré du titre de baron de Ninville, est à l'hôtel Louvois. Il sait que la lutte va bientôt commencer et il se tient prêt pour la bataille.

Morlot a fait son voyage "d'agrément" en Portugal. Il est resté six semaines et il est revenu satisfait de son excursion. Jusqu'à présent, il n'a dit à personne, pas même à Gabrielle, ce qu'il a appris et ce qu'il sait. Or, que sait-il ? Une chose très-importante pour lui. Il sait que le Portugais qui se fait appeler à Paris comte de Rogas n'est pas comte de Rogas, attendu qu'il n'existe pas de comte de Rogas en Portugal.

Voici ce qu'on lui a appris à Lisbonne et au village de Rogas.

Il n'y avait jamais eu, en Portugal, depuis plusieurs siècles, qu'une famille de Rogas, et le nom s'était complètement éteint avec le dernier comte de Rogas, officier supérieur de marine, mort en mer, à bord du navire qu'il commandait. Le commandant de Rogas n'avait qu'une sœur née, comme lui, au château de Rogas. Celle-ci était décédée peu de temps après son frère. Des collatéraux, parents des de Rogas par les femmes, s'étaient partagé l'héritage du frère et de la sœur.

Morlot pouvait supposer que le faux comte de Rogas était au moins un des héritiers du commandant de Rogas ; mais après les renseignements précis qu'il se fit donner sur chacun de ceux-ci, il fut convaincu que le soi-disant comte de Rogas n'était autre qu'un audacieux aventurier.

Comme on le voit, Morlot n'avait pas fait un voyage inutile.

Il ne s'était pas trompé ; sous son masque hypocrite il avait deviné l'aventurier. Et mieux que cela, n'avait-il pas dit de suite : C'est près du comte de Montgarin qu'est le nœud de l'intrigue ; c'est autour du fiancé de Maximilienne que s'agitent les ennemis de la famille de Coulange, et peut être derrière lui qu'ils se cachent.

Toutefois, Morlot n'en était pas arrivé à ne plus froncer ses sourcils, ce qui indiquait chez lui le travail difficile de la pensée.

Il savait à quoi s'en tenir sur le comte de Rogas ; c'était quelque chose, mais ce n'était pas assez. Dans les agissements de cet homme il y avait un mystère. A tout prix il fallait le pénétrer. Pour le moment, il ne pensait pas à Sosthène de Perny ; il s'occuperait de lui plus tard.

Comme précédemment, le comte de Montgarin devenait pour lui un personnage énigmatique. Se croyait-il réellement le parent du Portugais ? Était-il la dupe de ce misérable ? Quel rôle jouait-il dans ce drame mystérieux et sombre ? Était-il un complice plus audacieux encore que les autres, ou bien était-il aussi une victime ?

Plus que jamais il sentait la nécessité d'être prudent. Mademoiselle de Coulange aimait le comte de Montgarin ; Maximilienne se dressait entre son fiancé et Morlot, comme autrefois la marquise entre lui et Sosthène de Perny.

En somme, si Morlot n'avait pas deviné pourquoi on avait tenté d'assassiner le marquis ; s'il en était encore à se demander quel but voulait atteindre le faux comte de Rogas, de complicité avec Sosthène de Perny, il commençait à avoir la certitude que le mariage de mademoiselle de Coulange avec le comte de Montgarin, était l'acte principal du drame mystérieux qui déroulait depuis un an ses péripéties, et dont lui, Morlot, était devenu un des acteurs.

Les choses en étaient là lorsque la situation changea subitement.

De grands affiches, apposées sur les murs de Paris, annonçaient le premier grand bal masqué qui a été donné au nouveau grand Opéra, cette huitième merveille du monde.

Le célèbre Strauss devait conduire l'orchestre.

Un jour, Eugène et Ludovic causaient ensemble.

—Monsieur Eugène, dit ce dernier, vous devez savoir que, samedi prochain, il y a bal masqué à l'Opéra ?

—Oui, tous les journaux en parlent.

—C'est un véritable événement. Cela se comprend : c'est le premier bal masqué au nouvel Opéra. On prétend que tout ce qu'on a vu jusqu'à ce jour sera surpassé. Ce sera féérique. Tout Paris voudra admirer ces merveilles. Est-ce que vous n'irez pas, samedi, passer une heure ou deux à l'Opéra ?

—Je n'en ai pas l'intention.

—Je me serais fait un plaisir d'y aller avec vous.

—Un bal public, masqué ou non, pas plus à l'Opéra qu'ailleurs, n'a aucun attrait pour moi.

—En ce cas, monsieur Eugène, n'en parlons plus.

—Mais si vous avez le désir d'aller au bal de l'Opéra, il ne faut pas que ce soit moi qui vous empêche, monsieur de Montgarin.

—Oh ! je n'y tiens pas du tout, je vous assure, répondit Ludovic.

Et ils parlèrent d'autre chose.

Le soir, José Basco demanda à M. de Montgarin :

—Eh bien, mon cher Ludovic, irez-vous samedi au bal de l'Opéra avec le comte de Coulange ?

—Non, nous n'irons pas.

—Vous avez tort, mon cher comte, car ce sera fort intéressant, et je suis sûr que si vous aviez proposé au comte de Coulange d'y aller avec lui...

—J'ai fait cette proposition à Eugène.

—Et il n'a pas accepté ?

—Sans doute, puisque samedi nous n'irons pas au bal de l'Opéra. Ah ! ça, de Rogas, vous teniez donc beaucoup à ce que nous allions à ce bal, le comte de Coulange et moi ?

—Oh ! pas le moins du monde !

—Pourtant...

—Qu'est-ce que cela peut me faire, que vous y alliez ou que vous n'y alliez point ! Absolument rien. Je me suis promis de voir ce bal, j'irai certainement samedi à l'Opéra ; il m'aurait été agréable de vous y rencontrer, ainsi que le comte de Coulange, voilà tout.

Un instant après, seul dans sa chambre, José Basco se disait :

—Diable, diable, voilà encore une difficulté que je n'avais pas prévue. Tout est préparé pour samedi et nous n'avons pas de temps à perdre. Il faut trouver le moyen de forcer le comte de Coulange à aller au bal de l'Opéra.

Le samedi matin, comme Eugène passait rue de Tournon, se rendant à l'École des mines, une vieille femme, vêtue de noir, enveloppée dans un grand manteau, dont le capuchon rabattu lui cachait presque entièrement la figure, l'accosta tout à coup.

Croyant avoir affaire à une mendiante, le jeune homme mit la main dans sa poche pour y prendre une pièce de monnaie.

—Vous êtes M. le comte de Coulange ? lui dit la vieille.

—Oui, répondit Eugène étonné, que me voulez-vous ?

Alors la vieille femme sortit une main d'un pli du manteau et, tendant une lettre au jeune homme :

—Voici ce que je suis chargé de vous remettre.

Machinalement, Eugène prit la lettre.

La vieille, se pencha vers lui, avançant la tête, et lui dit à voix basse, d'un air mystérieux :

—Soyez prudent et discret !

Sur ces mots elle s'éloigna rapidement, laissant le jeune homme immobile sur le trottoir, les yeux fixés sur l'enveloppe de la lettre, qui portait cette suscription :

" Monsieur le comte Eugène de Coulange."

Sa première pensée fut qu'il agirait sagement en déchirant la missive avant de l'avoir lue. Mais un sentiment de curiosité bien naturelle l'arrêta.

—Non, se dit-il, je veux savoir.

On est toujours attiré, entraîné par ce qui est mystérieux.

Tout en marchant, Eugène déchira l'enveloppe, déploya la lettre et lut les lignes suivantes :

" Monsieur le comte,

" Vous aimez mademoiselle Emmeline de Valcourt ; sans aucun doute le bonheur de votre fiancée vous est cher. Si vous voulez conjurer un danger qui la menace, empêcher un malheur qui vous frapperait tous les deux comme un coup de foudre, trouvez-vous ce soir au bal de l'Opéra, à minuit devant le foyer. Là, vous rencontrerez une personne qui désire vous être utile et qui vous dira ce que vous devez faire.

" A ce soir, à minuit.

" Soyez prudent et discret.

" UN DOMINO ROSE."

Comme on le voit, cette lettre de rendez-vous se terminait par les mots prononcés par la vieille femme.

Eugène froissait le papier entre ses doigts frémissants.

—J'aurais bien fait de suivre ma première idée, murmura-t-il ; oui, j'aurais dû déchirer la lettre sans la lire.

Cependant il était devenu soucieux et triste et il marchait lentement, pensif, la tête baissée.

Certes, il ne croyait pas qu'un danger quelconque pût menacer sa chère Emmeline. N'était-elle pas sous la garde et la protection de sa mère et de son oncle ?

— Sans doute, se disait-il, le malheur ne saurait atteindre Emmeline sans me frapper en même temps ; mais j'ai beau chercher, je ne vois point d'où pourrait venir ce coup de foudre dont parle la personne qui signe un domino rose. Cela ressemble fort à une mauvaise et sotte plaisanterie.

Et pourtant, reprenait-il, aucun de mes amis n'est capable de se livrer à ce genre d'amusement.

Malgré lui, et bien qu'il voulût résister à ses diverses impressions, le jeune homme était sérieusement intrigué.

Après avoir assez longuement réfléchi, Eugène mit la lettre dans sa poche.

— C'est bien, se dit-il, je n'ai pas précisément l'esprit aventureux ; mais, pour avoir l'explication du mystère, je me lance dans cette aventure.

J'irai ce soir au bal de l'Opéra.

XX

Dans l'après-midi, le comte de Coulange alla faire une visite à Mme de Valcourt. Il avait toujours dans sa poche la lettre du domino rose. Peut-être était-il venu avec l'intention de la faire lire à Emmeline. Cependant il ne lui en parla point. Pourquoi lui donner une inquiétude ? Et puis, il n'avait point oublié la recommandation qu'on lui avait faite :

"Soyez prudent et discret !"

Il avait constamment ces quatre mots devant les yeux et dans les oreilles.

Ce jour-là, le comte de Montgarin dîna à l'hôtel de Coulange.

— Eh bien, allez-vous ce soir à ce fameux bal de l'Opéra ? lui demanda Eugène.

— Non, répondit Ludovic, vos paroles de l'autre jour m'ont converti ; je veux imiter votre sagesse.

Eugène rougit légèrement. Mais il se garda bien de dire à Ludovic qu'il n'avait pas autant de sagesse qu'il le croyait.

A dix heures et demie il se retira dans son appartement. Peu de temps après le comte de Montgarin s'en alla. A son tour Maximilienne rentra chez elle. Le marquis et la marquise causèrent encore un instant, puis se séparèrent.

Pendant ce temps, Eugène s'était habillé et avait mis douze ou quinze louis dans sa poche. A onze heures un quart il sonna son valet de chambre.

— Monsieur sort ? fit le domestique, en voyant son maître en toilette de soirée.

— Oui, et je désire qu'on ne le sache pas.

— Je comprends ; monsieur le comte va au bal de l'Opéra.

— Je ne resterai probablement pas longtemps ; je veux seulement voir le bal et jouir du coup d'œil de la salle. Vous m'attendrez en bas ; afin de ne réveiller personne je rentrerai par l'escalier de service de la cour des écuries.

— J'attendrai monsieur le comte.

Sans faire de bruit, le jeune homme sortit de l'hôtel. Il n'eut pas de peine à trouver une voiture ; il y monta en disant au cocher de le conduire au grand Opéra.

Le monument était splendidement illuminé ; des milliers de becs de gaz l'entouraient d'un immense cercle de feu, qui éclairait les sculptures décoratives et faisait sortir de l'ombre, entre les colonnes et les colonnettes de marbres, les grappes, les statues, les cariatides et les bustes des grands maîtres. La place était encombrée d'une foule énorme.

On montait le grand escalier, qui est à lui seul une merveille, sous le feu de quinze cents regards qui se croisaient, et il fallait passer entre des groupes d'hommes qui semblaient attachés aux colonnes.

Le comte de Coulange remarqua que peu de femmes portaient le masque et que beaucoup étaient là, comme dans un salon, en toilette de soirée. Celles-ci cachaient la moitié de leur figure seulement sous les plis d'un voile de tulle ou de dentelle.

Eugène regarda l'heure à sa montre. Elle marquait minuit moins le quart.

— J'ai le temps de faire le tour du bal, pensa-t-il ; cette distraction calmera mon impatience.

Derrière l'estrade de l'orchestre, il s'arrêta un instant pour admirer le foyer de la danse, qui avait été transformé en un parterre émaillé de fleurs.

Le quart d'heure étant presque écoulé, il s'empressa de remonter au premier étage. Il avait fait à peine dix pas dans la grande galerie qui précède le foyer, lorsque le bras d'une femme se glissa sous le sien.

La personne qui venait de s'accrocher à son bras portait un domi-

no rose. Un loup, orné d'une guipure, qui descendait au-dessous du menton, cachait entièrement son visage. Mais le jeune homme pouvait voir les longs cils de deux grands yeux qui brillaient comme des escarboucles. La main petite, aux doigts effilés, était finement gantée. La dame était blonde, or le reconnaissait à une petite mèche de cheveux frisés qui se montrait sur le front, contre la volonté du capuchon du domino qui enveloppait la tête ; toutefois, il était difficile de deviner si elle était jeune ou vieille.

— Venez, dit-elle à Eugène d'une voix harmonieuse et douce comme le son d'une flûte.

— Elle me connaît, se disait le jeune homme, puisqu'elle a pris mon bras sans hésiter.

Il n'avait pas remarqué qu'avant de s'approcher de lui la dame au domino rose se tenait à côté d'un personnage masqué coiffé d'un turban et enveloppé dans un burnous arabe. Or, aussitôt qu'il avait paru dans la galerie, l'arabe avait dit à l'oreille du domino rose :

— Le voilà !

La dame masquée, tenant toujours le bras du jeune homme, le fit monter un étage et s'avança vers une loge dont l'ouvreuse ouvrit immédiatement la porte. Ils entrèrent. Le salon de la loge était faiblement éclairé par un seul gaz, dont la lumière avait été baissée, probablement avec intention. On avait eu soin, également, de tendre le rideau de reps qui sépare à volonté la loge de son salon.

Tout en entrant, Eugène jeta un regard furtif sur le rideau. La dame devina sa pensée.

— Voyez, lui dit-elle, en écartant les rideaux. Il n'y a personne dans la loge, nous sommes seuls.

Nous ne pouvions pas causer devant tout le monde, reprit l'inconnue ; d'ailleurs, n'étant pas masqué comme moi, vous auriez pu craindre d'être vu par quelques-uns de vos amis. Pour éviter cela, j'ai cru bien faire en vous amenant dans cette loge. Est-ce que cela vous contrarie ?

— Nullement, madame.

Pendant un certain temps ils restèrent silencieux. Ce fut le comte de Coulange qui parla le premier.

— Est-ce vous, madame, demanda-t-il, qui m'avez écrit la singulière lettre qu'une vieille femme m'a remise ce matin dans la rue ?

— Oui, monsieur le comte, c'est moi.

— Je ne vous ai adressé cette question que pour la forme, puisque votre déguisement est la signature de la lettre. Je suis venu au rendez-vous que vous m'avez donné, sachant que j'avais tort.

— C'est en ne venant pas que vous auriez eu tort.

Eugène secoua la tête.

— Permettez-moi d'en douter, répliqua-t-elle.

— Enfin, je suis venu. La curiosité a été, dans cette circonstance, plus forte que ma raison. C'est un aveu que je vous fais, madame.

Maintenant j'attends que vous vouliez bien me donner l'explication de la lettre, tout à fait incompréhensible pour moi, que vous m'avez écrite.

— Avant de vous répondre, monsieur le comte, voulez-vous me dire ce que vous avez pensé en lisant ?

— J'ai pensé, madame, que j'étais, de la part d'un mauvais plaisant, l'objet d'une mystification.

— Et maintenant, que pensez-vous ?

— Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, madame ; mais vos questions m'autorisent à vous répondre, peut-être d'une façon impertinente ; je pense en ce moment que tout ceci ressemble beaucoup à une farce de carnaval.

— En effet, monsieur le comte, c'est un peu vif ; et j'ai le droit de m'étonner que vous puissiez supposer qu'une femme comme moi !...

— Mon Dieu, madame, interrompit Eugène avec un mouvement d'impatience, je vous répète que je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; je ne vois en vous qu'une femme en domino, qui se cache sous un masque.

— Prenez garde, monsieur le comte, ne me faites pas repentir de la démarche un peu hardie que j'ai faite pour vous ce soir, au risque de me compromettre.

— Alors, madame, veuillez vous expliquer. Je suis tout prêt, s'il y a lieu, à vous remercier et à vous rendre grâce, ajouta-t-il d'un ton légèrement ironique.

— Je vous parle dans ma lettre d'un danger.

— Qui menace le bonheur de mademoiselle de Valcourt et le mien. Eh bien, madame, je ne crois pas à ce danger.

— Certainement, ne sachant rien, vous ne pouvez pas y croire.

— Est-ce que vous connaissez mademoiselle de Valcourt, madame ?

— Voyons, monsieur, m'intéresserais-je à elle si je ne la connaissais pas, la chère mignonne ? répondit la dame masquée d'un ton pénétré.

— Alors vous savez que mademoiselle de Valcourt et moi nous nous aimons depuis longtemps, que notre amour réciproque est approuvé par nos parents ?

— Oui, oui, je sais cela.

— Et que, dans deux mois, mademoiselle Emmeline de Valcourt

sera ma femme ? En vérité, madame, si vous savez cela, je me demande comment vous pouvez voir notre bonheur menacé.

Depuis un instant, la dame masquée paraissait agitée, inquiète ; elle avait des tressaillements, et tendait l'oreille comme une personne qui écoute un bruit lointain.

—Monsieur le comte, répondit-elle, tout en continuant à prêter l'oreille, croyez que cela me coûte beaucoup d'être obligée de troubler votre sérénité, en ne vous laissant point votre grande confiance dans l'avenir. Mais, dans l'intérêt de mademoiselle Emmeline de Valcourt et dans le vôtre, monsieur le comte, il le faut. . . Eh bien, ce danger où plutôt ce malheur, qui peut vous frapper tous les deux, n'est autre qu'un empêchement à votre mariage.

Le jeune homme se dressa debout, pâle, frémissant, un éclair dans le regard.

—Madame, dit-il d'un ton sévère, vous venez de prononcer des paroles d'une grande gravité ; je demande, j'exige que vous m'en donniez l'explication.

—Monsieur le comte, répondit-elle très vite et en baissant la voix, ce que je viens de dire est exact, je vous le jure ! Oui, il existe des papiers où se trouve une révélation qui serait une opposition absolue à votre mariage.

—Où sont ces papiers, madame ?

—Je ne les ai pas sur moi, répondit-elle avec un trouble visible ; mais je puis me les faire remettre pour vous les communiquer.

—Quand ?

—Demain, si vous le voulez.

—Soit. En attendant, madame, je vous prie de me faire connaître cette terrible révélation.

Elle se leva brusquement, comme mue par un ressort, et saisissant le bras du jeune homme :

—Silence ! fit-elle d'une voix effrayée.

—Qu'avez-vous donc ? lui demanda Eugène.

—Là, il est là, répondit-elle d'une voix oppressée, en indiquant de la main le côté de la loge où elle était assise.

—De qui parlez-vous ?

—C'est bien lui, j'ai reconnu sa voix, balbutia-t-elle en se serrant contre Eugène, comme si elle lui eût demandé de la protéger, de la défendre.

Sa frayeur augmentait, car maintenant ses dents claquaient. Le jeune homme allait de nouveau l'interroger. Elle ne lui en laissa pas le temps. Mettant sa main sur la bouche du comte !

—Chut fit-elle, écoutez !

A ce moment l'orchestre ne jouait pas. On entendait distinctement deux hommes qui causaient dans la loge voisine. Les paroles suivantes arrivèrent aux oreilles d'Eugène :

—Tu t'es peut-être trompé.

—Non, je suis sûr que c'est elle ; elle a passé devant moi, et bien qu'elle soit masquée, à sa taille, à sa tournure et surtout à la mèche blonde frisée qui caresse son front, j'ai parfaitement reconnu la comtesse.

—C'est bien étrange. Qu'est-elle venue faire au bal de l'Opéra ?

—Quant à ça, mon cher, c'est son secret.

—Comment est-elle habillée ?

—Elle a tout simplement un domino de satin rose.

—Je vais la chercher, il faut que je la trouve. Allons, c'est le fils de Vénus, le dieu des amoureux qui l'a amenée ici.

On put entendre remuer des chaises, marcher, puis le bruit d'une porte qui s'ouvre et se referme.

La dame masquée se mit à pousser de gros soupirs ; elle tremblait toujours et paraissait en proie à une terreur folle.

—Ainsi, dit-elle d'un ton douloureux, en se tordant les mains, malgré les précautions que j'ai prises, j'ai été reconnue. Que faire ? que faire ? Comment échapper à cet homme, à ce misérable, qui depuis un an me poursuit partout ? S'il me trouve ici, je suis perdue, car il est capable de tout !

La voix lui manquait ; elle s'arrêta pour respirer.

—Monsieur le comte, reprit-elle, sauvez-moi, sauvez-moi !

Elle s'était emparée d'une des mains d'Eugène et la serrait fortement dans les siennes.

—Je ne vois pas ce que je puis faire pour vous, madame, répondit le comte.

—Vous pouvez me délivrer de cet homme.

—Qui est cet homme ? Votre mari ?

—Non, mon mari est absent de Paris en ce moment. C'est un homme qui m'aime ou plutôt qui prétend m'aimer, car un homme qui aime une femme ne se fait point son persécuteur et ne la menace pas de la tuer si elle lui résiste. Il a été l'ami de mon mari et j'ai dû le chasser de ma maison. Monsieur le comte, j'implore votre protection ; offrez-moi votre bras, nous sortirons ensemble de l'Opéra. Vous êtes un homme, s'il me voit il n'osera pas m'arrêter, il ne me dira rien, car il est lâche, oui il est lâche ! . . .

Eugène hésitait. La dame masquée continua :

—Je vous en supplie, monsieur le comte, protégez-moi, accompagnez-moi jusqu'à mon domicile ; ce n'est pas bien loin ; d'ailleurs ma

voiture est à quelques pas de l'Opéra, dans la rue Auber. En chemin, j'aurai le temps de me remettre de mon épouvante, et quand nous serons chez moi je vous parlerai des papiers ; tout ce que je sais, je vous le dirai.

—Pourquoi ne pas me le dire ici tout de suite ?

—Oh ! monsieur le comte, ne voyez-vous donc pas dans quel état je suis ?

Elle ouvrit la porte de la loge et, prenant le bras d'Eugène :

—Je vous en prie, dit-elle d'une voix suppliante, venez, venez vite.

XXI

Ému, étonné, étourdi, le comte de Coulange se laissa emmener sans avoir eu le temps de réfléchir.

Comme ils descendaient les premiers degrés du grand escalier, la dame masquée se serra tout à coup contre lui.

—Le voilà, dit-elle d'une voix étouffée, il m'a vue, il m'a reconnue, fuyons ! fuyons !

Il descendirent rapidement.

—Par ici, dit la dame, dès qu'ils furent sur la place.

Et, presque en courant, elle l'entraîna dans la rue Auber. Au bout d'un instant elle s'arrêta près d'une voiture de maître. Le cocher, coiffé d'un chapeau galonné et orné d'une cocarde rose, était sur son siège. Le valet de pied, enveloppé dans son long manteau noir, dont le collet relevé lui cachait entièrement la figure, s'empressa d'ouvrir la portière du coupé.

La dame s'élança dans la voiture. Le jeune homme restait immobile sur le trottoir, se demandant s'il devait ou non accompagner l'inconnue. Celle-ci devina son hésitation, et elle lui dit vivement :

—Mais venez donc, monsieur le comte, venez donc.

Eugène n'hésita plus. Il prit place dans le coupé.

Après avoir refermé la portière, le valet de pied grimpa lestement à côté du cocher. Aussitôt, celui-ci toucha de la mèche de son fouet le flanc du cheval, qui partit comme un trait.

Vingt minutes après la voiture s'arrêta.

Nous sommes arrivés, dit la dame masquée.

Elle ouvrit elle-même la portière et mit pied à terre sans attendre l'aide du laquais ; à son tour Eugène sauta sur le trottoir, puis il jeta autour de lui un regard rapide.

Il put voir à droite et à gauche de la chaussée de grands arbres, des murs de clôture, des grilles, de loin en loin quelques toits et des façades blanches de maisons. Toutefois, il ne reconnaissait point l'endroit où il était.

L'inconnue prit son bras, en lui disant :

—Monsieur le comte, nous sommes à Neuilly, boulevard Bineau, et voilà ma maison.

Elle lui montrait, au milieu d'un jardin, une villa d'assez belle apparence dont les quatre fenêtres du premier étage étaient éclairées.

Une petite porte pratiquée dans le mur de clôture, à côté de la grille, venait de s'ouvrir devant eux. Ils entrèrent dans le jardin et suivirent une large allée, bien sablée, qui les conduisit devant la maison.

—Je passe la première pour vous montrer le chemin, dit la dame, qui avait conservé son masque.

Eugène la suivit sans aucune espèce de défiance.

Dans le corridor, sur une console, elle prit un chandelier dont la bougie était allumée. Ils montèrent au premier étage. L'inconnue ouvrit une porte et fit entrer le jeune homme dans une petite pièce carrée, une espèce de boudoir, qu'une lampe de bronze éclairait.

—Veuillez vous asseoir, monsieur le comte, dit-elle ; je vous prie de m'accorder cinq minutes pour me débarrasser de ce domino et mettre un vêtement plus convenable.

Sur ces mots elle disparut.

Resté seul, Eugène pensait à Emmeline et à ces papiers mystérieux qui pouvaient être un obstacle à son mariage, c'est-à-dire détruire son bonheur et celui de mademoiselle de Valcourt.

Quel secret renfermaient donc ces papiers, dont il venait d'apprendre l'existence d'une façon si étrange ? Dans la voiture, il avait vainement tourmenté sa pensée pour essayer de deviner. Ne trouvant rien, pas même une supposition plus ou moins vraisemblable, il se demandait avec anxiété :

—Que vais-je apprendre ?

(A suivre.)

Madame Latulippe à Madame Lubrie : Comment est votre petit Ernest, chère dame ? — Toujours de mieux en mieux depuis qu'on lui donne le *Menthol Soothing Syrup* et jamais je ne donnerai autre remède à mes enfants pour toutes les maladies des enfants.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

p con sentimento, cantabile molto

Ped * Ped * Ped *

mf

Ped * Ped * Ped *

p

Ped * Ped * Ped *

mf

rit

p con anima molto

A tempo

Ped * Ped * Ped *

Ped * Ped * Ped *

p

Ped * Ped * Ped *

Ped * Ped * Ped *

rit.

p dolce

Ped * Ped * Ped *

Ped * Ped * Ped *

rit.

ca

hw

th

ppp

Ped * Ped *

LE TRUC DE PALISSANDRE



I
Roboam Palissandre (faisant irruption dans la salle de jeu).—Zou... Zou... Massa... la police li est à la pote... Vite... Vite...



II
Roboam Palissandre (riant comme un phoque en bas âge).—Hi... hi... hi... Die que c'est la deuxième fois que je leur joue ce tou là... Pas foto, les cana- ades... Hi... hi... hi...

SUR MESURE

Un ménage bien uni et beni du ciel, le ménage Bassinet !

Depuis Philémon et Baucis, dans la mythologie, et M. et madame Denis, de nos jours, oncques ne vit un pareil attelage conjugal.

Joseph-Népomucène Bassinet, un des notables de Carnetin, petite bourgade sise à peu de distance des bois des Vallières, à quelque centaine de mètres de la Marne, avait épousé trente ans avant le moment où commence notre récit la belle Athénaïs Dubonnet.

En même temps que sa beauté et sa jeunesse, Athénaïs apportait à Joseph une manière de dot lui permettant de tenir son rang dans son pays et de parler haut dans son ménage.

Mais chose étrange, Joseph Bassinet qui, en sa qualité de maire de Carnetin, de capitaine de pompiers, n'avait jamais rencontré une langue aussi fortement timbrée que la sienne, Joseph Bassinet, au lieu de donner le la dans ses fréquents entretiens avec sa digne moitié, subit celui de cette dernière et emboita le pas au lieu d'ouvrir la marche dans leur existence.

Bassinet, le maire, Ladoucette, l'huissier, et le docteur Tircot formaient une trinité qui pouvait passer pour la tête de Carnetin.

Bassinet (Joseph-Népomucène), qui faisait, ou plutôt avait l'air de faire son droit à Paris, à la mort de son père venait de réintégrer le domicile familial à Carnetin. Il y fut reçu de façon très amicale par le brave M. Tircot médecin patenté du pays, qui l'invita à un dîner de funérailles et de condoéance.

Bassinet, encore célibataire, accepta l'invitation du vieil ami de son père, des larmes plein les yeux et des hoquets plein la voix.

Le docteur Tircot, ne se sentant pas de force à le consoler en tête à tête, avait eu l'idée ingénieuse d'inviter une tierce personne, qu'il savait d'humeur joviale et divertissante.

Cette tierce personne n'était autre que Me Ladoucette, nouvellement installé dans la commune en qualité d'officier ministériel, préposé non pas à la défense de la veuve et de l'orphelin, mais qualifié avec garantie du gouvernement pour saisir les veuves dans la misère et mettre nus comme des vers les orphelins n'ayant plus de moyens d'existence.

Bassinet qui, en sa qualité d'étudiant de septième année, avait eu souvent affaire aux huissiers de Paris, qui sont pour le moins tout aussi peu agréables que leurs confrères de province, les avait tous en une sainte horreur.

—Monsieur Léon Ladoucette, avait dit simplement le médecin en présentant l'huissier au jeune Parisien.

—Monsieur Joseph Bassinet, avait-il ajouté en présentant le jeune homme à l'huissier.

Les deux hommes se saluèrent et l'on se mit à table.

Le potage et les hors d'œuvre passèrent sans encombre ; mais la conversation s'échauffant, le médecin parla de ses malades et l'huissier de ses clients.

L'ex-étudiant ouvrit des yeux énormes et des oreilles encore plus grandes.

Il dînait avec un huissier ! *Vade retro Satanas !*

Le sang lui monta à la tête ; il se leva, et lançant sa serviette sur la table, il s'écria d'une voix qui n'avait presque plus rien d'humain :

—Ah ! docteur ! docteur ! Je n'aurais jamais cru cela de vous !

Et, à l'immense stupéfaction de ses deux convives, il sortit dignement et s'en alla achever son repas dans un café-restaurant, le seul de l'endroit, où il ne trouva que des œufs frais, des sardines moins fraîches et un morceau de gruyère.

Son indignation lui avait fait sacrifier le repas pantagruélique du brave médecin à l'horreur qu'il ressentait pour un de ces êtres qu'il déclarait en dehors de la civilisation.

Mais tout passe, tout lasse, tout casse et tout change.

D'étudiant célibataire, Joseph Népomucène Bassinet devint mari et propriétaire.

Un beau jour, le propriétaire eut besoin d'un officier ministériel pour poursuivre des locataires récalcitrants et peu scrupuleux.

Ladoucette était le seul du pays.

Force fut à Bassinet de s'adresser à lui.

Ladoucette qui avait encore sur le cœur la sortie du fameux dîner lui tint à peu près ce langage :

—Cher monsieur, je ne demande pas mieux de m'occuper de votre affaire, mais je ne le peux qu'à une condition :

—Laquelle ? demanda Bassinet qui, lui, avait parfaitement oublié son algarade.

—Madame Ladoucette, ma femme, est très pointilleuse.

—Ah !

—Vous avez oublié, lors de votre mariage, de lui présenter madame Bassinet... Faites-nous l'honneur de venir demain dîner chez nous, vous et elle, et je me mets tout à votre disposition.

—Le docteur Tircot en sera-t-il de ce dîner ? fit Bassinet en riant.

—Parbleu ! comme la dernière fois.

Et depuis cette époque, ainsi que nous le disions plus haut, le trio Bassinet, Tircot et Ladoucette marcha et chanta toujours à l'unisson.

Madame Athénaïs Dubonnet, femme Bassinet, avait la manie de s'ingurgiter les drogues les plus invraisemblables.

Longue, maigre, plus élanquée qu'une jument de pur sang ayant subi un entraînement de longue haleine, elle faisait le juste pendant de Joseph-Népomucène, son mari.

Quand ils sortaient pour se promener sur les bords de la Marne, tous les gamins se les montraient en disant :

LE FILS SERA PUNI POUR LES FAUTES DU PÈRE



Isaac fils. — Mais che ne d'ai rien fait ! Bourgoij que du me pats ?
P'touche. — Tu ne m'as rien fait, mais ton filou de père m'a passé hier un à cents troué et je lui ai donné un bon SAMEDI. Ça vaut quatre coups de poings de change.

LA VIE TRISTE



Lucette. — Regardes-donc ce que je viens de trouver dans le baril aux déchets ! Quel malheur qu'elle n'ait pas d'estomac !

Perette. — Ah, bien non, alors ! Je voudrais bien être comme ça, moi ; je n'aurais pas besoin de manger !

— Voilà les bouleaux qui passent.

Ex quo de taille et d'allure, ce ménage exemplaire brillait par une simultanéité d'humeur qu'aucun incident ne parvenait à altérer.

Ils étaient toujours du même avis, de la même opinion. Joseph commençait-il une phrase, Athénaïs l'échevait sur le même ton...

Seuls ou en public, ils ne se chamaillaient jamais ; c'était une entente parfaite.

Pour eux, il n'y avait qu'eux.

Si bien que M^e Ladoucette disait, avec son air de fouine, au docteur Tircot :

— Ces Bassinet sont étonnants ! Ils se trouvent toujours jeunes, toujours beaux. Ils vivront cent ans.

Et le vieux médecin lui répondait en hochant la tête :

— Personne n'est éternel, mais cette pauvre madame Bassinet m'inquiète plus que de raison.

— Ah ! bah !

— Oui.

— Et pourquoi donc ça !

— Ah ! voilà. J'ai beau catéchiser Bassinet et lui dire que sa femme a tort d'avoir la manie de la pharmacie. Il me rit au nez et me répond : "Laissez la donc. Elle se porte comme un charme. Il ne faut pas la contrarier. Ce ne sont ni ses sirops ni ses médecines qui lui feront mal."

— Elle en prend souvent ?

— Tous les jours. Elle devient diaphane.

— Une nature si poétique !

— Blagueur ! vous croyez que je plaisante. Je parle très sérieusement, et cet animal de Bassinet ne m'écoute pas plus que vous. Vous verrez. Avant qu'il soit longtemps tout cela finira mal.

— Sapristi ! s'écria l'huissier, moitié figue, moitié raisin, ne me dites pas ça. Ce serait un désastre. Le jour où la belle Athénaïs partira, son pauvre et cher mari ne sera pas long à faire ses paquets et à la rejoindre.

— C'est ce que je voudrais éviter.

Ainsi que le diagnostiquait le docteur Tircot, madame Athénaïs s'en allait.

La femme de Joseph-Népomucène, anémique au dernier degré, étique, phthisique, se trouva tout étonnée un matin de ne plus avoir la force de mettre un pied hors de son lit.

Son mari, sans perdre la tête, et cherchant ce qui pouvait la raviver et lui être le plus agréable, se précipita vers sa commode où se trouvait une bouteille de sirop ; il en remplit un joli verre et le lui apporta.

Pour la première fois, Athénaïs fit un geste de dégoût et se retourna du côté du mur.

— Fichtre ! dit Bassinet, ça ne va pas. Je crois que le docteur pourrait bien avoir raison.

Et, avec un sang-froid prouvant très clairement qu'il était doué d'autant de tête que de cœur, il saisit le poignet droit de sa femme et se mit à en compter les pulsations.

— Bigre ! fit-il, son pouls bat à peine. Athénaïs ! Nais ! ma petite Nais ! m'entends-tu ? réponds-moi.

Mais Athénaïs, sa petite Nais, ne l'entendait pas du tout et ne lui répondait pas un mot.

Bassinnet envoya chercher le docteur.

Celui-ci arriva en toute hâte et, au bout de quelques minutes d'examen, dit lentement !

— Mon pauvre ami, il faut vous incliner devant les décrets de la Providence. Hélas ! il n'y a plus rien à faire !

Soyez homme et basez-vous là-dessus. Je vais vous envoyer une garde-malade pour veiller sur votre femme.

La garde-malade, installée au chevet de cette pauvre madame Bassinet, Joseph Népomucène, se souvenant de la recommandation du docteur, se dit :

— Soyons homme !

Il rengaina ses sanglots, changea contre un mouchoir sec son mouchoir trempé de larmes et se dirigea d'un pas nerveusement rapide vers la boutique du père Sénégal.

Ce Sénégal cumulait.

Menuisier de son état, il devenait fossoyeur, aux heures de ses clients, et barbifait les dimanches et jours fériés.

Très gai, d'ailleurs, chantonnant toujours.

En voyant pénétrer Bassinet dans sa boutique, Sénégal comprit au premier coup d'œil dans quel but il y venait.

Il coupa la chanson qu'il était en train de fredonner et prit une mine de circonstance.

Bassinnet, repris par une crise douloureuse et suivant les instincts de sa nature expansive, lui ouvrit tout grands ses bras maigres en s'écriant :

— Ah ! père Sénégal !

Sénégal suivit le mouvement, et lui serrant fortement les deux mains, répondit sur le même ton :

— Mon pauvre monsieur Bassinet !

La situation se trouvait nettement dessinée par cette double et sympathique exclamation.

— Alors, cette chère madame Bassinet ?

— Perdue !

— Morte ?

— Non, mais elle n'en vaut pas mieux. Demain, hélas ! tout sera fini. Le docteur ne me l'a pas caché.

— Bon ! Et vous venez pour... ?

Bassinnet, étouffant sa douleur, ne lui donna pas le temps d'achever.

— Oui. Il me faut quelque chose de bien... tout ce que vous avez de mieux.

— Dans les prix forts ?

— Oui... Non, dans les prix doux.

— Chêne ou sapin ?

— Ça m'est égal, pourvu que ce soit solide.

— Chêne, alors... dans les cinquante à soixante francs.

— Dans les cinquante... ça suffira.

— Poignée en argent ou en cuivre ?

— Oh ! pas d'esbrouffe... pas de pose.

— Bon. Poignée en cuivre. J'irai chez vous tantôt et je prendrai mes mesures.

— Inutile, père Sénégal. Ma pauvre femme et moi nous sommes... nous étions taillés sur le même patron.

— C'est vrai. Je n'y pensais pas... Ma foi ! c'est plus commode.

Et le père Sénégal se mit à mesurer Joseph-Népomucène en long et en large. En large est une façon de parler.

Tout en prenant ses dimensions, il lui demanda :

— C'est pour demain, n'est-ce pas ?

— Probablement.

— Faudra que je passe la nuit.

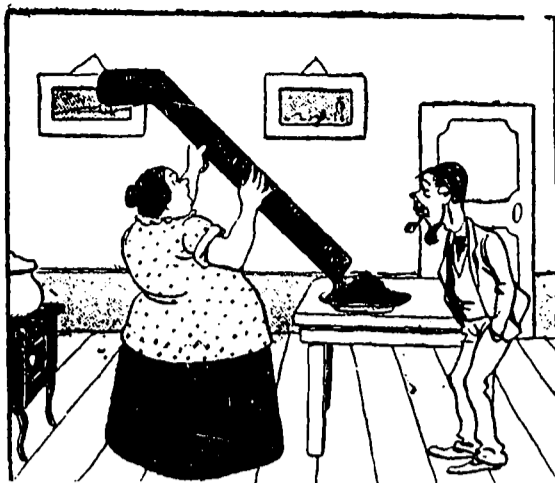
— Oh ! prenez votre temps. La cérémonie ne sera pas avant après-demain.

DEVINETTE

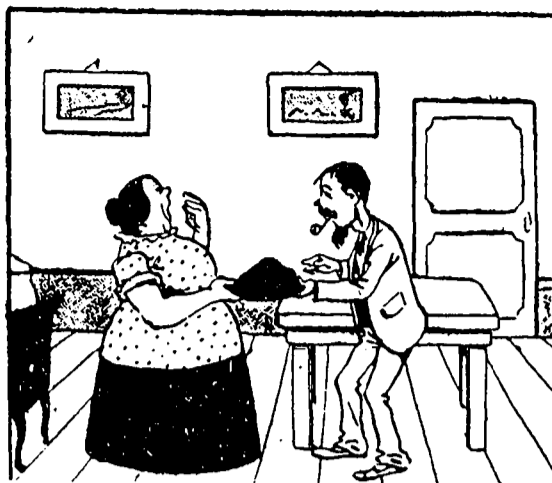


— Mon ami était là, à cette table, il n'y a pas une seconde, et je ne le vois plus ! Où peut-il être passé ?

VICTIME DE SON BON CŒUR



I
Monsieur Bonnebille vient d'être victime de son obligeance. Hier, comme madame Cœurdur, sa maîtresse de pension, nettoyait ses tuyaux...



II
...Ce pauvre Bonnebille voulait l'aider et, au moment où il lui prenait des mains un plein plat de saie,...

—Bon. On sera prêt... et vous aurez de la belle ouvrage.

—Je compte sur vous.

Et pendant que le père Sénégat reprenait sa chansonnette, Bassinet reprenait le chemin de sa maison.

Il marchait lentement et réfléchissait :

—Seul ! Je vivrais seul !

Un sourire, triste à sa naissance, amer dès l'abord, apparut sur ses lèvres tremblantes ; puis ces mêmes lèvres se raffermirent, et une demi-gaieté succéda à cette tristesse primitive.

Il pensa que sa pauvre Nais était devenue bien podagre, bien crieurde, bien acariâtre et plus qu'exigeante ! Comme le Dufoure des *Faux bourgeois*, il vit s'entr'ouvrir devant lui un horizon calme, azuré, sans bourrasques, sans ennuis, sans tiraillements, une vie de chanoine.

Si bien qu'en mettant le pied sur les marches de son perron, il se murmura sur un tout autre air :

—Eh bien ! je vivrai seul. Après ?

Il sonna doucement, comme on sonne dans les maisons où il y a un mort.

Ce fut Athenais, sa petite Nais, qui vint lui ouvrir la porte.

Impossible de décrire le saisissement de Joseph-Népomucène.

Joie, surprise, stupeur ! Ressuscitée ! Vivante ! Sur pied ! Tout son sang ne fit qu'un tour.

La léthargie, qui devait être mortelle, devenait un renouveau pour madame Bassinet.

Dans son trouble, Bassinet oublia le père Sénégat. Naturellement, le lendemain, le menuisier-fossoyeur arrivait chez Bassinet, heureusement sans la boîte en chêne qu'on lui avait commandée.

Il venait demander à quelle heure il devait l'apporter.

En l'apercevant, le mari d'Athenais sentit les jambes lui manquer. Il l'emmena dans son bureau. Là, les portes bien fermées, il lui dit :

—Ma femme se porte mieux que moi. Garde la chose.

—Qu'est ce que vous voulez que j'en fasse ? C'est trop long et pas assez large. Personne n'en voudra. Ce n'est pas un cercueil ordinaire.

—Tu auras deux francs par mois jusqu'à ce que le besoin s'en fasse sentir chez nous ; en attendant, ça pourra te servir de huche à pain.

—Comme ça, bon. Vivez tous les deux le plus longtemps possible.

Et il se retira allégrement.

Le soir même, Joseph-Népomucène Bassinet, qui n'avait pas su se mettre en garde contre la joie immense qu'il venait d'éprouver, tombait frappé d'une congestion cérébrale.

Il avait la consolation de mourir entre les bras de sa Nais adorée.

Malheureuse femme !

Son désespoir, à elle, fut de bon aloi.

Ne voulant laisser à personne le soin de s'occuper des derniers détails concernant le départ de son mari bien-aimé, elle manda immédiatement le père Sénégat.

Celui-ci, stupéfait de voir sa rente viagère annuelle de vingt-quatre francs lui échapper si vite, arriva avec un visage des plus renfrognés.

Entre deux sanglots la veuve lui dit :

—Ah ! père Sénégat !

Si elle ne lui ouvrit pas à son tour ses bras maigres, ce fut tout juste...

Il lui répondit comme il avait répondu à son mari :

—Ma pauvre madame Bassinet !... Ainsi ce cher M. Bassinet...

—Nous l'avons perdu ! Et il me faut... un... Oh ! l'horrible mot... une... un...

—Une bière !... Un cercueil !
—Oui... Tout ce que vous avez de mieux.
—Dans les prix forts !
—Dans le prix le plus fort.
—J'ai votre affaire, ma bonne dame.
—Comment ?... Un... une... toute prête ?
—Toute prête.
—Sans prendre de mesure, de dimensions ?
—Oh ! ce n'est pas la peine.
—Je ne comprends pas.
—C'est bien simple. M. Bassinet était de la même taille que vous ?
—Oui. Hé bien ?
—Hé bien ! Dernièrement, quand vous avez été si malade... quand le docteur vous avait condamnée...
Athenais recula avec horreur, la bouche convulsée, les bras levés au ciel.

Le père Sénégat continua tranquillement :

—Pour lors, M. Bassinet m'a com-

mandé pour vous une bière sur son patron. Ça lui ira comme un gant.

Madame Bassinet n'eut qu'un cri :

—Ah ! le goujat !

Et le cercueil destiné à la belle Athenais servit deux jours après à Joseph-Népomucène Bassinet !

BENJAMIN GADGÈRE.

UNE VÉRITABLE PROVIDENCE

Bouleau.—Et vous, avez-vous des souris dans votre nouvelle maison ?

Rouleau.—Des souris ! Ça pullule.

Bouleau.—Ah, les sales bêtes ! Et que faites-vous pour elles ?

Rouleau.—Ce que je fais pour elles ?

Bouleau.—Oui ! Vous ne vous contentez pas, je pense, d'avoir une masse de souris chez vous et vous devez faire quelque chose ?

Rouleau.—Mais je fais tout, mon cher, je leur fournis gratuitement le logement, la boisson, la nourriture, que voulez-vous que je fasse de plus ?

PAS BIEN INTELLIGENT

La dame en visite.—Et ton nouveau petit frère, Louissette, l'aimos-tu bien ?

Louissette.—Oh ! beaucoup, madame. Seulement je ne pense pas qu'il soit bien intelligent.

La dame.—Et comment peux-tu supposer cela ?

Louissette.—Dame, il y a aujourd'hui trois semaines que nous l'avons à la maison et il n'a pas encore dit un mot à personne. Il ne fait que crier.

SOUFFRANCE ATROCE

Monsieur Boireau.—Docteur, il faut que vous veniez de suite à la maison !

Le docteur.—Qui est donc malade chez vous ?

Monsieur Boireau.—Ma femme, qui souffre le martyre.

Le docteur.—Elle souffre beaucoup ?

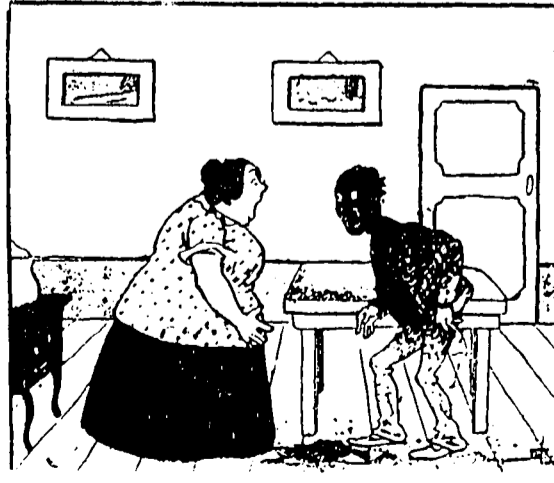
Monsieur Boireau.—Si elle souffre ? Elle a attrapé un si mauvais rhume qu'elle ne peut pas parler du tout.

Notre vie ne se mesure-t-elle pas plutôt au nombre de nos impressions et de nos sensations, qu'à celui des jours et des heures qu'il nous est accordé de vivre dans le monde ? — CHATEAUBRIAND.

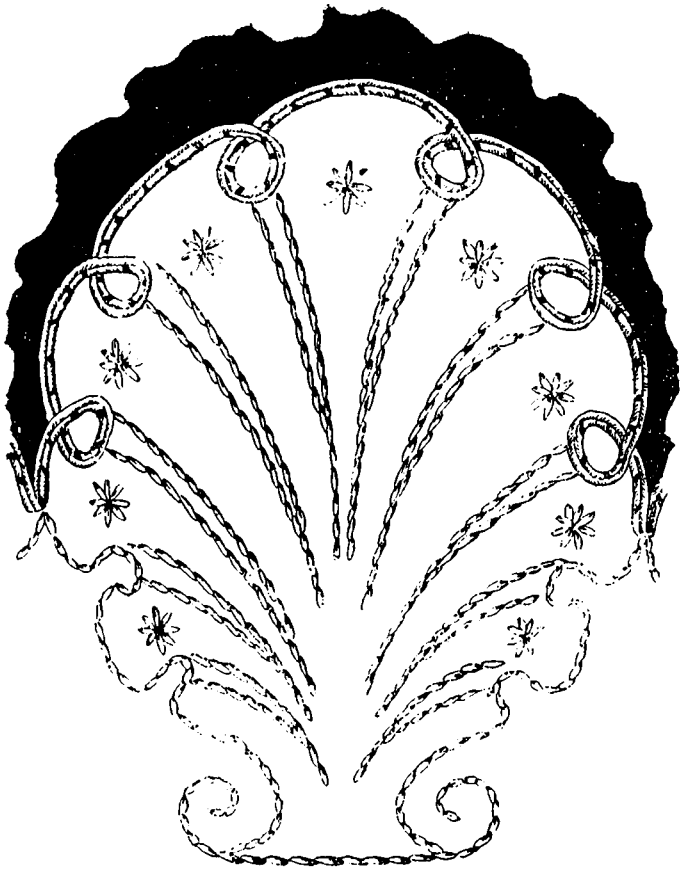
VICTIME DE SON BON CŒUR — (Suite et fin)



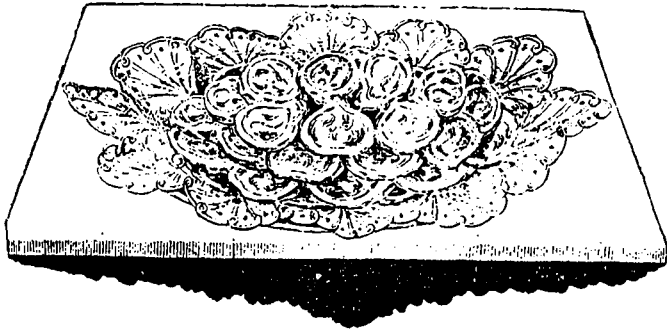
III
...voilà que madame Cœurdur se met à éternuer ; si copieusement qu'un nuage épais environne ce malheureux Bonnebille.



IV
Il en est devenu noir comme l'âme du diable, le pauvre ami, mais on ne le repincera plus à nettoyer les tuyaux de poêle de son hôte.



BRODERIE DE LA SERVIETTE A HUITRES



SERVIETTE A HUITRES BRODÉE.

SERVIETTE A HUITRES BRODÉE.—Si, pour certains peuples de l'antiquité, les huîtres étaient un mets impur, par contre, les Grecs, les Romains, les Gaulois en faisaient grand cas : ils avaient reconnu qu'au point de vue de la nutrition, ces mollusques fournissaient un aliment nourrissant et léger sous un petit volume. Absolument de leur avis, et d'accord avec l'usage adopté, nous vous les présentons, chères lectrices, dressées sur une élégante serviette en granité blanc mesurant 24 pouces, dont la bordure est formée de coquilles d'huîtres brodées au point de tige avec les petites étoiles au point lancé, et les contours recouverts d'une petite sou-tache arrêtée de place en place par des points en coton rouge. Cette serviette repose sur un plat qu'elle dissimule complètement ; quelques bouquets de verdure piqués de place en place, entre les coquilles, ne nuisent pas au coup d'œil. Les dessins Nos 8750 et 8752 donnent l'ensemble, très élégamment disposé et la coquille grandeur nature, dont le travail amusant et rapide est de la plus élémentaire simplicité.



No 204.—Robe pour fillette.

Patron "Up to Date"

(Patron prime du SAMEDI)

On montre ici un charmant petit modèle lequel peut être imité avec de l'organdi rose pâle élégamment garnie d'insertion et de broderie. Les parties bouffantes du corsage sont froncées en haut et on bas et fixées sur une doublure ajustée ; on peut omettre cette doublure si l'on veut. Le jong coupé de forme carrée est fait de groupes de remplis et d'insertion, lesquels sont bordés par un plissé profond de broderie. Le corsage est fermé au milieu en arrière. Les manches ajustées sont surmontées de bouffants amples mais étroits, et on finit le col par une bande unie. La jupe est froncée en avant et aux côtés, tandis que le dos est ample et coupé droit. Au bord inférieure de la jupe on a mis un revers profond fini au moyen d'un double rang de piqûres à la machine, cependant on peut l'agrémenter si on le préfère soit en plissés étroits soit encore en ruban, soit en insertion. Le guingham, la batiste, le zéphyr de soie, la mousseline, l'organdi, la soie chinée, la soie glacée et la soie taffetas, sont toutes des

étoffes désirables pour le développement du patron donné ici. On mettra pour l'agrémentation, ou la dentelle, ou la broderie, ou le ruban, selon ce que suggérera le goût personnel de chacune.

Pour fillettes de 10 ans ou à peu près, il faudra trois verges et demie d'une étoffe de 44 pouces de largeur.

Grandeur : Pour 8, 10 ans.

KATE WALLADE CLEMENTS.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centims, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centims. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

VARIÉTÉS

LES ORIGINES DU JEU DE DOMINOS

Un de nos lecteurs nous demande de lui indiquer les origines du jeu de dominos, ce passe-temps des familles, au nom bizarre.

Voici quelle serait, d'après la chronique, l'histoire de ce jeu :

Dans un des nombreux couvents entourant le célèbre monastère du Mont-Cassin, fondé par saint Benoît au VI^e siècle, deux moines avaient été enfermés un beau jour dans la cellule de pénitence, par suite d'une infraction à la règle.

Pour passer plus aisément le temps de leur réclusion, ils imaginèrent de tailler en forme de carrés, de petites pierres blanches (de craie probablement), sur lesquelles il gravèrent des points noirs en nombre variable pour chacune d'elles. Puis ils disposèrent ces petits carrés de manière à former des séries dont les diverses combinaisons tenaient leur esprit en éveil.

Cette distraction leur fut si agréable, que, sortis de leur cellule, ils mirent les frères du couvent dans le secret de leur invention, et tout le monde, depuis le prieur jusqu'au portier, se passionna pour ce jeu.

Celui des joueurs qui avait trouvé le moyen de placer le premier tous ses dés témoignait sa satisfaction, comme il est d'usage parmi les religieux, après un travail ou une recherche quelconque, en s'écriant : *Benedicimus Domino*. De sorte que le mot *Domino*, revenant toujours à la fin de chaque partie, finit par servir à désigner ce jeu, auquel on ne savait encore quel nom donner.

L'exclamation : *Domino !* et l'expression pour marquer la fin de chaque partie, prouvent bien que c'est là la véritable origine du jeu dont nous parlons.

N'en déplaise Littré — qui prétendait que le nom de *domino* vient du revêtement en bois noir qui recouvre le dessous des dés, comme un *domino* de bal recouvre la tête de celui ou de celle qui la porte — la version que nous venons de donner nous paraît bien plus vraisemblable, sinon véritable.

UN HOMME PEU GALANT

Grand-père.—Je viens de rencontrer monsieur le curé et je l'ai invité à dîner pour samedi.

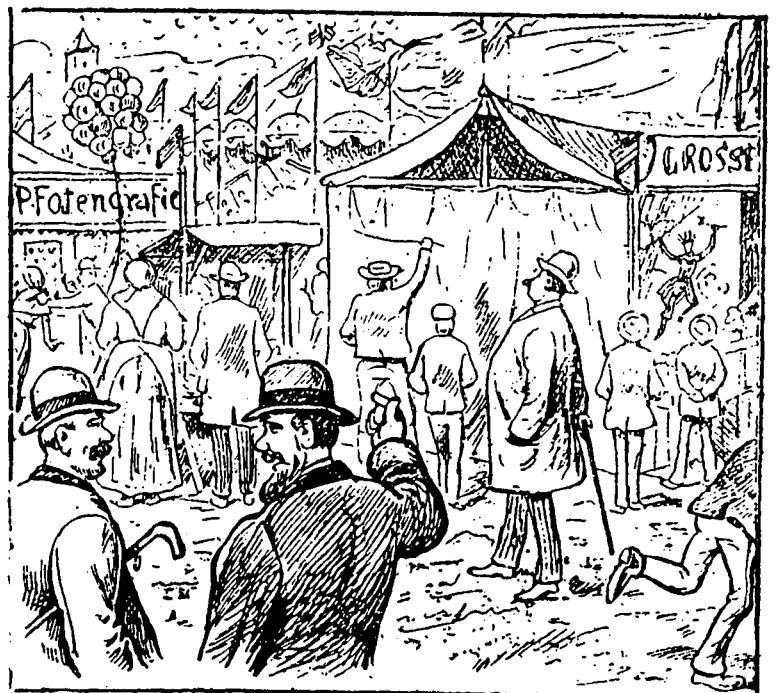
Grand-mère.—Pour samedi ?

Grand-père.—Dame, c'est ton anniversaire, j'ai dit à monsieur le curé que tu allais avoir 92 ans et qu'il devait...

Grand-mère (furieuse).—Tu as dit cela ! Mais tu devais savoir au moins que je n'ai que 91 ans et que ce n'est pas galant pour un homme qui se respecte d'augmenter ainsi l'âge des dames. Mais tu ne fais...

(*Grand-père court encore.*)

DEVINETTE



—Où donc est le Dragon terrible dont ce bateleur nous étourdit les oreilles ?
—Chat, c'est sa femme ! Ne la voyez-vous pas, là ?

L'Argument d'Ayer.

S'il y a quelque raison pourquoi vous feriez usage d'une Salsepareille quelconque, il y a toutes les raisons du monde pour que vous preniez celle d'Ayer. Quand vous prenez de la Salsepareille, c'est pour guérir une maladie. Or vous voulez être guéri aussi vite et à aussi bon marché que possible. Voilà pourquoi vous devez choisir la Salsepareille d'Ayer; elle guérit vite et à bon marché et de plus, elle guérit pour toujours. Bien des gens nous écrivent: "Je préfère de beaucoup avoir une bouteille de Salsepareille d'Ayer que trois de n'importe quelle autre espèce." Un droguiste écrit que "Une bouteille de Salsepareille d'Ayer donne de meilleurs résultats que Six de toute autre espèce." Si une bouteille de Salsepareille d'Ayer accomplit l'œuvre de trois, elle doit avoir la force de trois au prix d'une. Voilà la chose en deux mots. On a donc toutes les raisons du monde de faire usage de la

Salsepareille d'Ayer.

O! les enfants:

—Voyons, mon petit Henri, comment distingues-tu une bonne action d'une mauvaise?...

—Rien de plus simple, papa, les bonnes actions montent et les mauvaises baissent!

IL EST POPULAIRE

La popularité du *Baume Rhumal* est due à son action prompte et énergique contre les affections de la gorge et des poumons. Partout 25c la bouteille.

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUFE, Administrateur.

Une Recette par Semaine

Pour obtenir un bon vernis imperméable, on fait dissoudre 8 parties de borax et 2 de carbonate de soude dans 160 d'eau chaude, puis on ajoute 30 parties de gomme laque blanche partagée en petits morceaux; on continue de chauffer en remuant. Quand tout est bien dissous, on laisse refroidir, et l'on additionne d'une partie de glycérine et de 119 d'eau.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

Laissons chacun à sa place.

×

Une once de prudence vaut mieux qu'une livre de science.

×

N'importe où tu iras, fais ce que tu verras.

SANCHO PANÇA

Pourquoi les femmes sont elles plus souvent sensibles aux déclarations amoureuses d'un sot qu'à celles d'un homme d'esprit?

Perce que, se persuadant volontiers que le premier a plus d'amour qu'il n'en exprime, elles savent bien que le second en exprime plus qu'il n'en a.

Dans un vieux ménage, la veille de Noël:

Le mari.—A ton âge, mettre tes souliers dans la cheminée!

La femme.—Une fois par an. Tu mets bien les tiens dans le plat tous les jours, toi!

UNE GRANDE SURPRISE

Manchester, N. H., 1 Fév. 1893.

Roy & Boire Drug Co. — Messieurs: Durant mon séjour à Manchester, je fus pris subitement d'un rhume très sérieux. D'après les conseils d'un ami, je fis usage d'une bouteille de *Menthol Cough Syrup*; à ma grande surprise, après l'avoir employé pendant deux jours j'étais complètement guéri. C'est avec plaisir que je recommande à toute personne souffrant d'un rhume d'en faire l'usage. Votre p'us sincère,

CHARLES THOMPSON, Oculiste Voyageur.

Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

DEUX BUVEURS D'EAU



Voici de paisibles citoyens qui ne se livrent jamais aux boissons spiritueuses. S'ils n'avaient que des clients comme ceux-ci, le Dr Guilbault, 313 rue Amherst, et Mr J. H. Charles, 513 Avenue Laval, pourraient fermer leurs bureaux.

Mlle JEANNE LEGARÉ, de Montréal

Durant trois ans Faible, Malade, Triste et Découragée. Ses amis croyaient qu'elle allait mourir.

Comme beaucoup d'autres femmes, Mademoiselle Legaré doit sa Santé aux

PILULES ROUGES DU Dr CODERRE



Mlle JEANNE LEGARÉ

Peu importe la maladie, les Pilules Rouges du Dr Coderre l'ont guérie, grâce à leur pouvoir miraculeux!

Mademoiselle Jeanne Legaré est une jolie jeune fille bien connue dans Montréal. C'est une jeune fille intelligente, communis populaire dans un magasin de chaussures. Elle nous raconte ainsi son histoire: — Je suis née à Bécancourt, au sud de Trois-Rivières. Je demeure à Montréal depuis 13 ans. Durant ces trois dernières années j'ai souffert presque constamment de faiblesse féminine due à la pauvreté du sang. J'étais tellement faible que j'avais de la peine à marcher et que je pouvais presque toujours dormir, sans appétit, la digestion ne se faisait pas. J'avais des points dans le dos et dans le tomac. J'étais souvent prise d'étourdissements et de mal de cœur, j'étais bien triste et découragée.

Tous mes amis me plaignaient, voyant que j'allais mourir; cela m'effrayait beaucoup. "Les Pilules Rouges du Dr Coderre" m'ont guérie de toutes ces maladies. Je suis aujourd'hui parfaitement bien, je dors bien, ma digestion est bonne, je suis bien plus forte. Je suis commise dans un magasin de chaussures où les heures sont très longues et mon ouvrage ne me fatigue pas du tout. Je prends encore des Pilules Rouges du Dr Coderre, car elles continuent à me renforcer, je les ai recommandées à plusieurs de mes amies qui s'en sont bien trouvées." Mademoiselle Jeanne Legaré, 3501 rue St-Fimothée, Montréal.

Nous n'exagérons rien, quand nous disons que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent les femmes, c'est que nous sommes convaincus qu'elles guérissent les irrégularités, les pertes blanches, le beau mal, les périodes douloureuses, les douleurs dans le bas ventre, dans les hanches, le mal de reins, le mal de côté, les palpitations du cœur, les douleurs entre les épaules, les tiraillements d'estomac, étourdissement, pertes de mémoire, mal de tête et les maladies du retour de l'âge. Elles rendent les femmes faibles fortes, elles donnent des forces aux organes affaiblis, enrichissent le sang, donnent du ton au système, embellissent le teint, en assurant la parfaite régularité des périodes mensuelles. Elles sont très efficaces prises avant ou après la naissance de leur enfant.

Nous avons à notre disposition un médecin d'une grande expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire pour des conseils. Vous pouvez le consulter absolument pour rien. Écrivez-lui, et donnez tous les détails de votre maladie, de

vos souffrances, ne lui cachez rien, il étudiera votre cas avec toute l'attention dont il est capable, il vous dira clairement ce qui vous fait souffrir. Il vous donnera en même temps le meilleur moyen de vous guérir vous-même, le plus promptement possible. Pas d'examen à subir. C'est une chance exceptionnelle que nous vous offrons. Si vous souffrez, écrivez aujourd'hui pourquoi prolonger inutilement ce martyre de tous les jours. Tout de laist dangereux. Tous les lettres doivent être adressées au Département Médical, B. P. 2506, Montréal. Ces lettres sont ouvertes par le médecin et tenues confidentielles par lui.

Nous ne publions jamais le témoignage d'une femme sans son consentement. Nous donnons l'adresse complète afin de prouver à celles qui veulent aller

voir ces femmes que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont reconnues pour leur efficacité. Déliez vous des remèdes annoncés pour guérir tous les maux. C'est absurde, aucun remède ne guérit tous les maux. Seules les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent toutes les maladies particulières aux femmes.

Un grand nombre de femmes nous écrivent qu'elles ont acheté des Pilules Rouges à la douzaine, au cent ou d'autres manières, et qu'elles ne leur ont fait aucun bien. Mesdames, mettez-vous, ce sont des imitations et ces pilules sont dangereuses à votre santé. Les marchands si peu scrupuleux qui vous offrent ces pilules n'ont d'autre but que faire plus d'argent sur vos achats.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues par petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges pour 50 cents. Elles ne sont jamais vendues autrement. Si votre marchand n'en a pas, envoyez nous 50 cents en timbres-poste, pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou par mandat poste, pour 6 boîtes. Vous recevrez par le retour de la maille les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, les seules qui guérissent infailliblement.

Nous les envoyons partout au Canada et aux États-Unis sur réception du montant. Lorsque vous écrivez, ayez soin de nous donner votre adresse complète, afin d'éviter tout retard.

Adressez:

Cie Chimique Franco-Américaine,

11, rue de la Montre, Montréal, Que.

Boite Postale 2306, MONTRÉAL, Que.

Cueilli dans un almanach des plus modernes.

—13 novembre 1898. — Choc d'une grande comète contre la terre: fin du monde.

—14 novembre 1898. — Le temps se remet au beau; dégel.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Le baron de N... vient de se ruiner au jeu. Il fait venir son valet de chambre:

—Baptiste, lui dit-il, j'ai fait de grandes pertes et te déclare que, dorénavant, je ne fumerai plus de bon cigares. Restes-tu à mon service?

Grands comme petits, vieux comme jeunes, tous sont guéris de leurs maux de tête ou migraines avec les fameuses *Pilules C. T. C.* Elles sont vendues partout, 25 cts la boîte.

Il ne faut pas pleurer, mon petit Toto, tu serais très laid quand tu seras grand.

—Alors, parrain, t'as donc bien pleuré, toi, quand tu étais petit?

BUY

Coleman's Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Un aiguilleur de chemin de fer perd sa femme.

A l'heure fixée pour l'enterrement, le chef de gare le trouva à son poste.

—Comment ! vous n'êtes pas à l'enterrement de votre femme ?

—Non, monsieur ; le service d'abord, le plaisir ensuite.

**

La cuisinière chez l'épicier :

—Madame se plaint que votre sucre ne sucre pas du tout.

—C'est qu'on vous aura donné la qualité réservée aux diabétiques.

**

Un professionnel de la mendicité à un élève qu'il est en train d'initier aux secrets de son art :

—Rappelle-toi qu'il vaut toujours mieux s'adresser aux personnes qui ont de la religion, en vertu de ce principe que les pieux se laissent facilement enfoncer !

**

Le monde est plein d'indiscrets. Sous prétexte que, de nos jours, suivant le mot de Royer-Collard, toute maison doit être de verre, chacun veut savoir par le menu ce qui se passe chez le voisin.

Ces jours derniers, un hurluberlu pose à un de ses amis quelques questions au sujets de ses affaires.

—Pardon, mon cher, répond alors l'interrogé, vous qui aimez la musique, savez-vous la différence qu'il y a entre mes affaires et la Dame blanche ?

—Ma foi, non.

—Eh bien, c'est que la Dame blanche, de Boieldieu, vous regarde, et que mes affaires ne vous regardent pas.

**

D'un maître gourmand :

—Ceux qui mêlent la politique à la poésie ressemblent à un jardinier qui voudrait insuffler à la citrouille la substance de la petite fraise des bois."

**

Le directeur.—Ainsi donc vous avez tout ce qu'il faut pour faire un acteur accompli.

Cambournac.—Je dois, pour être véridique, vous dire que je suis un peu sourd. Mais cela est dû aux applaudissements frénétiques que l'on m'a prodigués partout.

GUÉRI DE L'ASTHME

Roy & Boire Drug Co. Messieurs : — Je crois de mon devoir de recommander au public l'usage de votre merveilleux sirop Menthol. Souffrant de l'Asthme depuis nombre d'années et après avoir fait usage de différents remèdes sans résultats apparents, je me suis procuré une bouteille de votre sirop. Je dois vous dire que l'usage de cette bouteille m'a sinon complètement guéri, du moins donné beaucoup de soulagement. Je suis persuadé que ce sirop n'a pas son égal.

TOUSSAINT MALO,

Officier d'Accise, 153 rue Panet.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

UNE SOIRÉE DANSANTE CHEZ LORD ANGOUTTANT



LÉGENDE SANS PAROLES.

Un gendre est en wagon avec sa femme, belle-maman et un de ses amis. Piqué par une guêpe, il la laisse faire.

—Comment ! lui dit son ami, vous ne la tuez pas ?

Le gendre, à demi-voix, avec le sourire de Méphistophélès :

—Elle piquera peut-être aussi ma belle-mère !

**

Un bourgeois, fort béotien, questionne, avec un curiosité insupportable, le sculpteur X... sur tous les détails de son art.

A la fin, l'artiste impatienté :

—Cher monsieur, c'est bien simple. Pour faire une statue, vous prenez un morceau de marbre et vous ôtez tout ce qu'il y a de trop.

—Quelle heure est-il?... demande un monsieur au petit Bob.

—Midi, m'sieur...

—Ah !... Je croyais qu'il était plus tard que ça !

Alors Bob, avec autorité :

—M'sieur, vous saurez qu'il n'est jamais plus tard que ça... Après-midi, ça recommence : une heure, deux heures, etc...

**

Z... vient d'avoir une scène avec sa belle-mère. Sa femme s'efforce de trouver un terrain de conciliation.

—Maman, dit-elle, a son caractère, je le sais ; elle est un peu vive, mais il ne faut pas lui en vouloir : elle revient facilement...

—Hé ! ma chère, riposte Z..., le radis noir aussi revient facilement... Il n'en est pas plus agréable pour cela !

**

Le docteur à une de ses clientes :
—Et votre mari, comment va-t-il ?
—Toujours ses maux d'estomac.
—Il fume trop et prend trop d'appétitifs. Vous devriez le gronder sévèrement.
—C'est que, docteur... il souffre de l'estomac, mais il ne souffre pas de reproches !

LUTTE DE CHAQUE JOUR

Les changements subits de température sont de terribles ennemis, mais le Baume Rhumal répare leurs méfaits.

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les MERCREDIS

Prix du billet, 10 cents

Distribution Mensuelle

TOUS

Les Premiers Mercredis du mois.

Prix du billet, 25 cents.

Le concierge de notre ami S... n'est pas très ferré sur l'orthographe... au contraire.

Hier, il montrait avec orgueil une seule faute d'orthographe !

—Comment le savez-vous, puisque vous ne la connaissez pas ?

—Oh ! c'est bien simple. Tous les mots qu'il emploie, je les écris autrement que lui.

—Ah !...

**

Simplicité rustique !

—Alors, votre vache est malade ?

—Ne m'en parlez pas ; nous sommes obligés d'acheter notre lait.

—Ben, et son lait, qu'en faites-vous ?

—Nous l'envoyons à des amis.

**

Balandard vante à son ami Cresson les charmes de sa tendre moitié :

—Ma femme a des cheveux ! des cheveux ! Quand elle les dénoue, ils lui tombent aux talons !

—Peuh ! fait Cresson, la mienne, c'est bien plus fort : ils tombent par terre !

—Madame Clairemont, comment se fait-il que votre bébé est si gros, si gras et toujours de bonne humeur ; jamais malade ?

—Je lui donne tous les soirs une dose de Menthol Soothing Syrup, c'est le meilleur remède au monde pour toutes les maladies des enfants.

Le Menthol Soothing Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

—PRIX, 10 CENTINS—

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",
616 Rue Craig, MONTREAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No 204

Robe pour Fillette.

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

Dr BERNIER
DENTISTE
NO. 60 RUE SAINT-DENIS

Un rééligible, fort incertain de sa réélection, consulte un collègue de son groupe :

—Que faire pour regagner mes électeurs ?
—Très simple, cher ami, t'atteler à quelque grande cause.
—Par exemple ?
—Si tu entreprenais de démontrer l'innocence de Vacher ?

Faites-le Disparaître

Ne badinez pas davantage avec ce rhume. Un Bain Turc avec le concours de la chambre à vapeur russe, aux Bains Laurentiens, délogera votre rhume. Un ou deux bains de plus, le feront complètement disparaître.
Bains durant le jour, 75c.
Le soir, 50c.

OUVERT JOUR ET NUIT

Et le Dimanche matin jusqu'à 10.30.

Jours des Dames le lundi matin et le mercredi après-midi.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

ETABLI EN 1889.

T. A. CARDINAL

Poseur d'Appareils à Gaz,
... A Eau Chaude et à Vapeur

PLOMBIER.

Couvreur en Ardoise et Métaux

Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE

Première porte de la rue Dorchester

MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.

TELEPHONE BELL 7170.

Guibollard va dîner à Montlouis avec deux amis et s'est chargé, en sa qualité d'amphitryon, de prendre les billets au guichet de la gare.

—Tiens! lui dit un de ses hôtes, pourquoi n'avez-vous pas pris des billets aller et retour ?

—Je n'ai pas le temps! répliqua le naïf Guibollard.

Boireau navigateur.
—Voyons, cher monsieur, quelle est, selon vous, la côte la plus dangereuse ?
Et l'autre, toujours galant :
—Ah! madame, celle assurément qui a servi à faire la première femme.

Une dame qui souffre horriblement des molaire, mais a une peur terrible des arracheurs de dents, sonne avec quelque hésitation chez le dentiste.

Un domestique galonné répond :

—Monsieur n'est pas là.

La dame, visiblement soulagée :

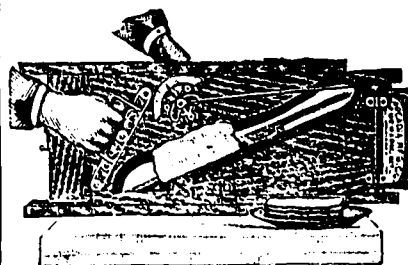
—Ah!... quel bonheur!



Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentières faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité ou par l'anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyor" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...
COUPELLERIE importée directement des manufacturiers de pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
8 Rue St-Laurent.

Un concierge qui n'est pas très ferré sur l'orthographe... au contraire, montrait avec orgueil une lettre de son fils, en garnison en province.

—Ah! monsieur! quelle lettre! pas une seule faute d'orthographe!

—Comment le savez-vous, puisque vous ne la connaissez pas?

—Oh! c'est bien simple. Tous les mots qu'il emploie, je les écris autrement que lui.

—Ah!

La baronne revient furieuse de l'office, ou à travers une porte, elle a entendu ses domestiques la traiter de vieille chipie, en racontant sur son compte toutes sortes d'histoires peu avantageuses.

—Je vais tous les mettre à la porte, annonce-t-elle à son mari.

—Garde-t-en bien, lui répond tranquillement celui-ci, ils iraient répéter ailleurs ce qu'ils disent ici.

PAR MILLE ET PAR MILLE

C'est par milliers de bouteilles que le Baume Rhumal se vend chaque jour en Canada et aux États-Unis.

Poudre Dentifrice au Quinquina
De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.
15 centims la boîte

MAGNIFIQUE ROMAN

LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Il en sera adressé un exemplaire franco à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

25 CENTS

Les timbres-postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE

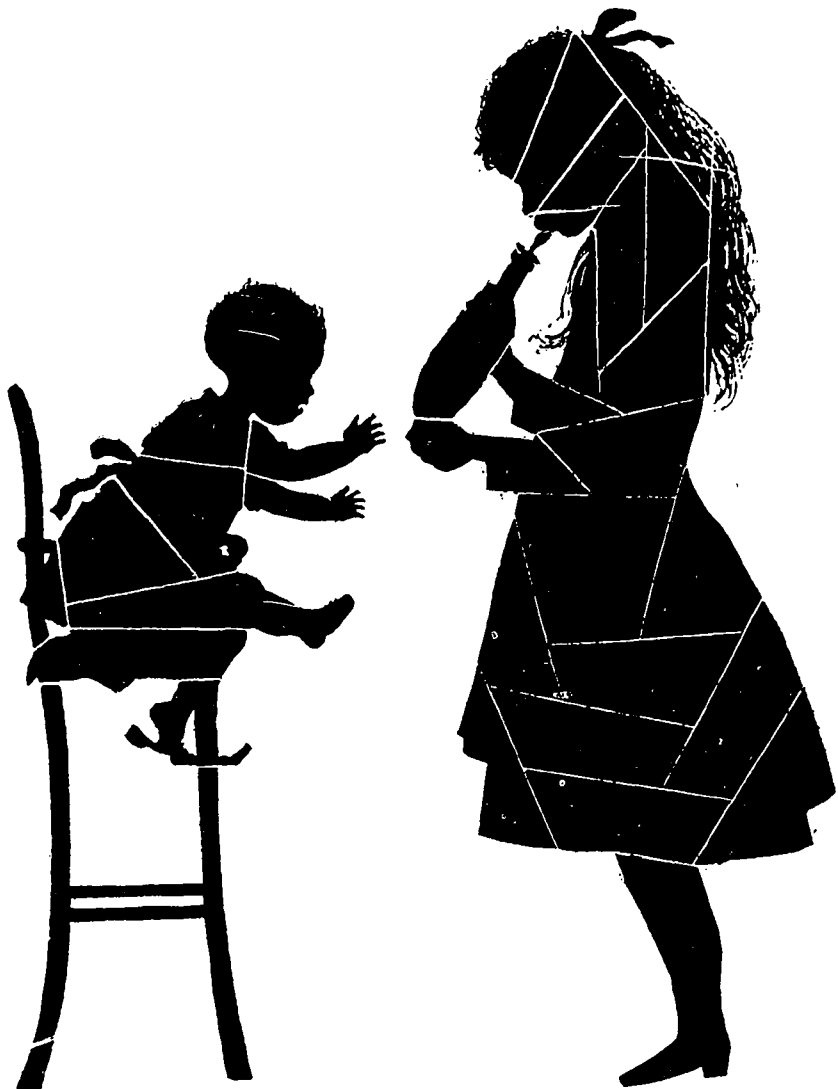
TIRAGE LIMITÉ

POIRIER, BESSETTE & CIE

No 516 Rue Craig

MONTREAL

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 119



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mme A. Roy, F. Wilkins (Montreal), Léon Trépanier, J. D. Thibault (Fall River, Mass), P. Benar (Coboes, N.Y.), Mme J. S. Aubin, J. A. Maille, A. Blais (Lowell, Mass), U. Asselin (Worcester, Mass), Paul Lagarde (Poughkeepsie, N.Y.), L. Lapointe (Windsor, Ont), J. Derbes (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de L. Lapointe (Windsor, Ont), U. Asselin (Worcester, Mass), P. Lagarde

(Poughkeepsie, N.Y.), F. Wilkins, St. St. Cls. Bonhomme, Mme A. Roy, 82 rue Anherst (Montreal).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centims en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL

Entre musiciens :

—Voici ma nouvelle partition.

—Tiens, vous la signez d'un nom allemand!

—Oui, j'aurai plus de chance d'être joué.

Chez la fruitière :

—Eh bien, Zoé, vous trouvez-vous bien chez vos nouveaux maîtres ?

—Oui, ce sont de braves gens; seulement je les trouve un peu toqués. Ils me disent toujours de parler à la troisième personne, et ils ne sont que deux...

Mot d'enfant.

Toto est en visite avec sa mère chez une dame, en possession depuis peu d'une portée de petits chiens, d'ailleurs fort jolis.

On lui en offre un qu'il accepte avec joie.

—Seulement, dit-il, il faut attendre qu'il soit plus gros : si on le séparait si jeune de sa mère, comment apprendrait-il à aboyer ?

UNE SEULE BOUTEILLE

Montréal, 25 Oct. 1896.

Roy & Boire Drug Co. Messieurs : — Après avoir fait usage d'une seule bouteille de votre Sirop Menthol pour la toux, etc., je ne puis faire autre chose que de le recommander. Il est agréable au goût et m'a complètement guérie d'une toux qui durait depuis longtemps et qui me faisait craindre pour mes jours; aujourd'hui, je me sens parfaitement guérie et c'est à votre merveilleux sirop que je dois ma guérison. Je le recommande au public.

Mme V. VAILLANCOURT.

Épicerie, 309 rue St-André.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Nouvelle Manière de Poser
les Dentiers sans Palais
DENTS POSEES SANS PALAIS
S. A. BROSSEAU, L. D. S.
No 1 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Lu à la devanture d'un marchand de bric-à-brac, au-dessus d'une vieille pendule :

PENDULE SOCIALISTE
Ne marchant que huit heures

Dans un procès en séparation :
Le président. — Vous dites que votre mari vous a appelée "serpent" ?
Madame. — Il a même dit "vipère" !
Monsieur. — Voyons, Eulalie, n'envoyez pas le débat.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 121



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : UNE RECEPTION DE LA REINE VICTORIA AU PALAIS BECKINGHAM.
Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.
Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues au plus tard mercredi, le 16 mars, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Onrling Cigar." fait à la main valant 10c pour 5c.

Tel. Bell 784
Dr F. T. DAUBIGNY
Médecin-Vétérinaire
Professeur à l'Université Laval.
Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.
Ecurie de première classe
378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Petit extrait des faits divers :
"On a trouvé, l'autre nuit, sur un banc d'un boulevard excentrique, un pauvre homme à moitié mort d'inanition. Il n'avait pas mangé depuis trois jours..."
Or, savez-vous comment s'appelait le pauvre diable ?
Biendiné !
Et il y en a qui croient à la prédestination des noms !

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ AUX ENFANTS
SIROP DU Dr CODERRE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,
PILULES DE Noix Longues
(Composées)
De McGALE
Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Dr A. SAUCIER
DENTISTE
Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec
Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.
1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

On ne parle jamais tant de questions coloniales que lorsqu'on les ignore. — EUGÈNE ETIENNE.

LES
CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain Poirier, Bessette & Cie
... SONT ...

FIN DE SIECLE
ESSAYEZ-LES !
DIX Cents

IMPRIMEURS
Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.
... 516 RUE CRAIG
MONTREAL.